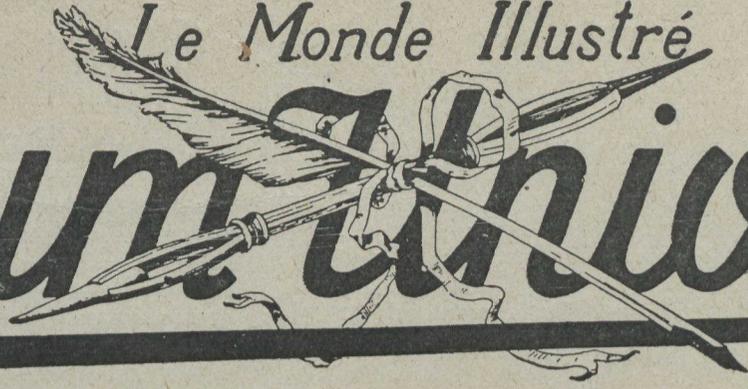


40 PAGES  120 PAGES
de bonne lecture EQUIVALANT A d'un Magazine in-octavo
DE 15c. 20c OU 25c.

Le Monde Illustré

Album Universel



TÊTES D'ANGES. D'après REYNOLDS.

(National Gallery)

FOURRURES



STYLE, — BEAUTÉ, — QUALITÉ

Vous aurez sûrement la pleine valeur de votre argent. Notre réputation à soutenir est votre garantie.

Visitez notre exposition.

O. NORMANDIN

350 Boulevard St-Laurent
et 220 Rue St - Jacques

COMPLETS

Confectionnés sur votre commande à votre goût, de tissus tout laine importés et de la meilleure qualité, et suivant les derniers modèles.

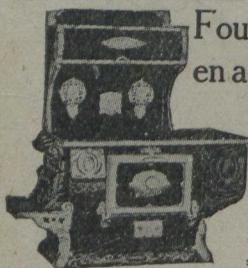
Pour \$10.00

Nos échantillons et modes d'automne viennent de nous arriver; vous avez votre choix parmi des milliers.

Nous garantissons le parfait ajustement. Nous vous désirons comme clients, et avec vous tous vos concitoyens qui veulent s'habiller d'une façon à la fois économique et élégante.

Nous avons ouvert un bureau au centre même de la partie commerciale de la ville, No 332 Notre-Dame Ouest, et nous attendons votre visite; faites-la dès aujourd'hui.

The Dominion Co-operative Association Co.
(Capital \$1,000,000.00) LTD.
332 Notre-Dame Ouest, MONTREAL



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent
LUDGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
MONTREAL

Ouïmetoscope, salle Poiré

Le lieu par excellence où se voient les meilleures vues animées et où l'on entend les plus belles chansons accompagnées de projections picturales. Ne manquez pas de jouir du programme excellent offert au public cette semaine. I. E. Ouïmet, Propriétaire, 624 rue Sainte-Catherine Est.

A NOS LECTEURS

Les quelques notes de science commerciale, touchant la publicité, que nous avons publiées en ces colonnes, nous ont valu un certain nombre de lettres, auxquelles il nous est impossible de répondre en détail. Or, comme ces lettres s'inspirent presque toutes d'un juste esprit de curiosité, qu'elles insinuent que, somme toute, c'est le client qui paye la réclame faite par le marchand; pour la gouverne de nos correspondants et celle du public en général, nous n'hésitons pas à répondre qu'une telle opinion est erronée au premier chef. Si le marchand fait de la réclame, ce n'est pas une raison pour qu'il vende plus cher, car, son commerce étant généralement bien assis, (nous le répétons ce sont les meilleurs et les plus fortes maisons qui annoncent) son crédit étant bon, il peut acheter du gros, des manufacturiers, à bien meilleur marché que ses confrères qui négocient en petit, n'osant même pas annoncer leurs produits, généralement inférieurs à ceux que signale l'annonce coûteuse et bien entendue. En règle générale, on fera bien de se souvenir que plus une maison annonce, et plus ses annonces sont faites libéralement, plus elle a de chance de contenter ses clients à tous les points de vue, tant pour la qualité de la marchandise que pour son bas prix. En toute justice pour nos annonceurs, nous nous devons de faire ces remarques, car, précisément, ils appartiennent à la bonne classe des commerçants qui n'ont rien à se reprocher.

NOS ANNONCEURS

AVOCATS

J. O. FOURNIER, L. L. L.
Bureau: 80 St Gabriel. Résidence: 206 Cherrier.
Tél. Bell Main 4400 Tél Bell Est 2982

HURTEAU & GIBEAULT
Tél. Main 2619 56 rue Notre-Dame Est

ASSURANCES

ESINHART & MAGUIRE
117 St François-Xavier. Tél. Bell Main 593.

FAUTEUX & PACAUD
72 St François-Xavier. Tél. Bell Main 5430.

STEWART & MUSSEN
Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

ART. DE SPORT ET FERRONNERIES

T. COSTEN & CIE
Tél. Main 2856 48 rue Notre-Dame Ouest

L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914 6 rue St Laurent

BEAUVAIS FRERES, 316 rue St Laurent

AUVENTS ET TENTES

"Sonne" Awning, Tent & Tarpaulin Co.
Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES

THE D. H. HOGG CO., 660 rue Craig

CHAUSSURES

RONAYNE BROS, 485 rue Notre-Dame Ouest

COIFFEURS

PALMER & SON
1745 rue Notre-Dame. Tél. Bell Main 391.

CORSETS

CORSET D & A et CORSET E. T.

DENTISTES

Dr JOSEPH VERSAILLES, 926 rue St Denis

DOREURS, ARGENTEURS, ETC.

MONTREAL PLATING CO.
Tél. Bell Est 2576 414 rue St Laurent

FOURRURES

O. NORMANDIN
Rue St Laurent et rue St Jacques.

HORLOGERS-BIJOUTIERS

NARCISSE BEAUDRY & FILS
212 rue St Laurent

MARCHANDS-TAILLEURS

FERDINAND MORETTI
1658 Notre-Dame. Tél. Bell Main 2681.

J. N. LEFEBVRE

Coin Amherst et de Montigny. Tél. Bell E. 9064

MALE ATTIRE, coin Craig et St Pierre

DOMINION COOPERATIVE
Chambre 6 et 7 11 rue St Sacrement

MERCERIES

M. BEAUPRE, 282 rue Ste Catherine Est

MEUBLES

M. BEAUDOIN
Tél. Bell Est 2074 687-693 Ave Mont-Royal

RENAUD, KING & PATTERSON
Coin Guy et Ste Catherine

F. DUFOUR, 395 Ontario Est. Tél. Est 3389

CANADA OFFICE FURNITURE CO.

221 rue St Jacques Tél. Bell Main 1691

NOUVEAUTES

ARCAND FRERES
Tél. Main 230 111 rue St Laurent

NOUVEAUTES

A. LAMY, 830 rue St Denis. Tél. Est 2552

JETTE & LEMIEUX, 342 Boul. St Laurent

DUPUIS FRERES
441-449 rue Ste Catherine Est

PHARMACIENS

SYLVIO MOISAN
Tél. Est 4739 421 rue St Laurent

H. ARCHAMBAULT, 78 rue Notre-Dame Est

A. J. LAURENCE, coin St Denis et Ontario

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine

JOHN T. LYONS Ltée, 8 rue Bleury

LABORATOIRES S. LACHANCE, Limitée
87 rue St Christophe

PHOTOGRAPHES

SUCH & CO. Photographies à prix réduits.
251 Ste Catherine Est. Ouvert le Dimanche

PIANOS, ORGUES, MUSIQUE

LEACH PIANO CO
Up 998 2440 rue Ste Catherine

NORDHEIMER PIANO CO.
589 rue Ste Catherine Ouest

PLOMBIERS

N. DULUDE
No 766 Charlevoix, rés. 193 St Charles, Pte St C.
Succursale Ouest: S. DUPLANTIS, Gérant

PIERRE LECLERC
1392 Boulevard St Laurent. Tél. Est 1361

POELES ET FOURNAISES

A. GALARNEAU & CIE
Tél. Marchands 2134. 322 rue Mont-Royal

LA FONDERIE CANADIENNE
496 rue Ste Catherine Est

LUDGER GRAVEL, 22 Place Jacques-Cartier

POMPES FUNEBRES

L. THERIAULT
Tél. M. 1399 3514 16½-18 St Urbain, 237 Centre

JOSEPH LARIN
Tél. M. 3255—Ring 2 647 Notre-Dame Ouest

POUR LA MENAGERE

MINE GRASSE OZO

POUDRE A LAVER RACSO

ESSENCES CULINAIRES DE JONAS

EMPOIS REMY

VIANDES PREPAREES DE CLARK

RESTAURATEUR

GIRARDOT, 46 rue Ste Catherine Est

TAPIS NETTOYES

HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS
Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

VALISES ET HARNAIS

LAMONTAGNE LIMITEE, Bloc Balmoral

VINS ET LIQUEURS

D. MASSON & CIE, rue St Paul

A. SABOURIN & CIE, 18 Pl. Jacques-Cartier

PREPARATIONS POUR LA TOILETTE ET REMEDES BREVETES

Amers Indigènes — La Codiline — Vin Bi-quina — Corsine — Savon "Babys' Own" — Bustinol — Biphosphate de Chaux des FF. Maristes — Tonique du Père Koenig — Razorine — Antikor Laurence — Rectal — Composé Végétal de Lydia Pinkham — Remèdes de Mme Gaspard Dion — Lait des Dames Romaines — Samaria — Remède du Père Mathieu — Poudres Orientales — Mousse de Mer — Baume Rhumal.

Corset E. T.



Style
No 233

Devant droit en pointe, buste médium. Fait de coutil fin, garni de dentelle et de ruban, Jarretières élastiques de devant et de côté, dos Vénus, blanc ou gris.

PRIX 75 Cts.

Tout Corset E. T. est soumis à un examen signé avant de sortir de la fabrique. Nous les garantissons tous.

Demandez le chez vos Marchands.



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAU

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût. Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, Rue St-Jacques, Montréal
Tel. Bell Main 1691

Phone Bell Main 5430 Etablie en 1862

Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE
FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.

Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier



Fournaise Tortue

La fournaise la plus économique et la plus populaire sur le marché.

PRIX:

Grandeur No	2	3	4	5
Nickelé,	\$5.00	6.25	7.50	9.50
Noir,	\$4.75	6.00	7.25	9.00

Expédiée à n'importe quelle adresse sur réception du prix.

Aussi stock complet de ferronnerie, ustensiles de cuisine en granit et articles de sport.

Beauvais Freres
36 RUE ST-LAURENT

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par
E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.
L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



RETOUR DE CHASSE sur la rivière Maganetawan, en Ontario — Ligne du G. T. R.



A LA CHASSE AU CERF EN ONTARIO: Sur un minuscule radeau, un chasseur traverse la rivière Maganetawan, avec ses chiens — Ligne du G. T. R.

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



EN ANGLETERRE—A l'exposition des ouvrages de dames, tenue dans le musée Grafton: Exhibit de la princesse de Battenberg, montrant un de ses artistiques écrans.



S. E. Le Cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat de S. S. Pie X, ancien délégué Apostolique au Canada.

EN FRANCE—Le prince Misama, neveu de l'Empereur du Japon, incorporé comme capitaine, à titre étranger, dans l'armée française.



EN ANGLETERRE—Tireurs Sikhs au camp de Bisley: 13 de ces soldats indiens s'efforçant de ramener dans leur pays la coupe du Rajah de Kolapores.



EN FRANCE—Le lord maire de Londres, sir Vaughan Morgan qui vient d'effectuer son dernier voyage officiel à Paris, accompagné des aldermen, des shérifs, et membres de la Corporation de la Cité de Londres.

EN AMERIQUE—L'illustre compositeur Camille Saint-Saëns, chef incontesté de l'école française, qui débarquait ces jours derniers à New York, après une pénible traversée. Peut-être le maître musicien viendra-t-il à Montréal.



EN ESPAGNE—Les évêques espagnols viennent au château de la Granja, protester auprès du Roi contre la reconnaissance du mariage civil en Espagne.



EN FRANCE—Le général Dubail, le nouveau directeur de l'école spécial de Saint-Cyr, où les "bleus" n'existent plus, depuis que les futurs officiers servent une année dans les rangs de l'armée, avant de recevoir leurs épaulettes.

EN ANGLETERRE—Un curieux rocher, qui, situé dans l'île Lundy, représente, avec beaucoup de ressemblance, le profil du premier ministre anglais Sir Henry Campbell Bannerman.

Sommaire du No 1176 du 10 novembre 1906.
 Planches hors texte: Le Canada pittoresque; nos gravures d'actualité — Choses d'Europe — A l'Université, par l'honorable G. A. Nantel — Propos de montréalais — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano — Nouvelles canadiennes inédites: "La fontaine de Saxe", par F. de Chalot; "Les bons vieux", par Henri Roulland — Le pont le plus haut du monde — Notes historiques inédites: Mme Roland et la révolution, par l'abbé Serpaggi — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Feuilletons: **Le Chien d'Or**, roman canadien, par W. Kirby, traduction L. P. Lemay — **Colomba**, par Prosper Mérimée — Trois pages humoristiques — Les grands musiciens — La cuisine de Madame — Nouvelle: Le poignard malais, par Tristan Bernard — Comment nous devons élever nos filles — A travers le Canada — Etude sociale inédite: Les retraites ouvrières — Conte de fée, La chatte blanche — Poésies, variétés, etc.

Musique:

Zéphyr caressant, pour piano et violon, par A. Luigini.

Chant:

Don Procopio; sérénade, extraite de l'opéra-bouffe de Georges Bizet.

Choses d'Europe

En Angleterre

Après l'entente cordiale avec la France, vient la plus inattendue des choses, il y a quelque six mois—l'entente cordiale de l'Angleterre avec la Russie. L'alliée du Japon ne s'enlise pas dans les marais du passé; elle vit du présent et prépare l'avenir prochain et aussi bien l'avenir lointain. Avisé par un souverain qui tient toutes les ficelles diplomatiques dans sa main, au moyen de relations amicales répandues dans le monde entier et de relations de famille qui en font l'intime correspondant de presque toutes les cours européennes, le gouvernement anglais est incontestablement tenu, à la minute, pour ainsi dire, au courant de ce qui se passe dans les pays où il a intérêt à avoir l'oeil ouvert.

La Russie, malgré l'effroyable désastre de la guerre japonaise, malgré l'état désordonné où se débat sa politique intérieure, n'a pas interrompu sa marche vers la Perse et se trouve déjà arrivée à ce point de contact avec l'expansion anglaise, qui exige l'établissement d'un "modus vivendi."

C'est ce qui est en train de s'accomplir et fait l'objet principal des préoccupations des deux diplomates, anglais et russe.

La presse russe si hostile naguère à ce rapprochement, a changé d'attitude et le "Novoye Vremya" de la semaine finissant le 27 octobre prêche l'entente anglo-russe à propos des affaires de Perse. Ce journal va jusqu'à se moquer des têtes chaudes de la capitale qui demandent la création d'un port russe dans le golfe persique, disant que ce serait là un second port Arthur.

A Londres, ces avances sont reçues avec la plus grande faveur, il va sans dire, mais non sans une réserve nécessaire en l'état d'instabilité où se trouve la politique moscovite.

* * *

Les Lords ont commencé la discussion des amendements au "Bill de l'Instruction Publique" avec une modération qu'on a fort remarquée. Ils s'attendent à un conflit avec les Communes et ils entendent bien choisir leur terrain pour la bataille ou au moins pour la résistance et la défensive.

L'archevêque de Cantorbery, roucoule comme une jeune colombe, dit un correspondant anglais dans un journal américain, et se présente onctueusement comme l'arbitre désintéressé entre toutes les dénominations belligérantes. On espère que ces efforts en faveur de l'apaisement seront couronnés d'une issue favorable.

Une dépêche, reçue depuis que les lignes ci-dessus ont été écrites nous apprend la défaite du gouvernement sur cette loi même de l'éducation.

* * *

Les intéressantes suffragettes dont nous n'avons pas parlé depuis quelques mois vivent encore et ont fait des leurs à l'ouverture de la session. Elles se sont emparé des couloirs des

Communes et ont organisé une véritable bataille contre les gendarmes; il a fallu, ni plus ni moins, qu'une renfort de gardiens de la paix, pour les mettre à la raison, puis les conduire devant les magistrats qui les ont condamnées à une amende ou à la prison.

Elles ont préféré la prison. Leur organe, "La Tribune", qui favorise le vote féminin se met à douter si ses clientes adoptent bien le moyen de réussir. Elles ont sûrement moins de sympathies auprès du gros public, de l'homme de la rue, qu'au début de leur campagne. Et comme il fallait s'y attendre, c'est du côté des femmes qu'elles rencontrent le plus d'indifférence, d'antipathies. Le gros bon sens de la femme anglaise lui dit assez que son intervention dans les affaires politiques ne relèverait pas sa situation dans la société, qu'elle la diminuerait plutôt en l'exposant à des contacts auxquels peut à peine résister l'électeur le plus solide.

Bref, les suffragettes n'auront rien fait tant qu'elles n'auront pas convaincu leurs compatriotes féminines. C'est par là qu'elles doivent commencer au lieu de s'adresser tout d'abord et presque uniquement aux sympathies du sexe fort.

* * *

M. Bryce, parlant devant la "Société pour la Conservation des Paysages Suisses", a prié ses auditeurs de ne pas s'attaquer aux projets qui ont une véritable valeur pratique et commerciale "mais les chemins de fer de fantaisie, a-t-il dit, qui menacent les plus beaux districts alpins n'entrent pas dans cette catégorie. C'est une chose révoltante que de penser que sous ce rapport tant d'entre nous oublient qu'ils sont les "Trustees" des générations futures."

Cet avis du grand économiste anglais pourrait tout aussi bien s'adresser à nous qui faisons si peu de cas de nos monuments, des rares souvenirs du passé que nous laissons démolir sans seulement songer que nous perdrons bien vite la plus simple trace de leur existence. Où est notre Société pour la Protection des beaux sites et la conservation de nos vieux monuments?

* * *

Le sujet qui défraie toutes les conversations dans la "haute" est, il va sans dire, la séparation du Duc et de la Duchesse de Marlborough — née Vanderbilt, L'incompatibilité d'humeur est la cause, dit-on, de ce scandale que rien n'a pu empêcher, pas plus l'intervention de la famille du roi Édouard VII lui-même.

Le Duc aurait consenti à toucher \$100,000 par année que lui paierait la Duchesse, laquelle, à titre de compensation, sans doute, garderait ses deux fils!

En France

La loi du dimanche, ou pour dire plus proprement, la loi du repos hebdomadaire, fait toujours parler d'elle. Ce sont les garçons boulangers qui tenaient tout Paris dans le pétrin, ces dimanches derniers. Tous les journaux en sont navrés et ne cessent de se demander et de le demander à tous les échos, si Paris aura son pain quotidien, puisqu'on est en train de lui supprimer celui du dimanche adopté par les syndicats comme jour du repos hebdomadaire.

Le pain quotidien à Paris! On ne le demande guère à Dieu mais aux garçons boulangers qui n'en veulent pas faire ce jour-là, le jour même, malgré tous les décrets, malgré toutes lois de proscription, de la fête hebdomadaire des familles, des réceptions, des promenades et des plantureux repas. Et on y manquerait de pain frais! Et puis! ce pain, on le fait si bon que c'est double torture que d'en être privé!

Un journaliste parisien parlant du premier dimanche observé, s'écrie, sans doute le ventre affamé de bon pain frais et les larmes aux yeux en face d'une miche de pain rassis:

"La journée d'hier:

"Liberté de vendre de l'absinthe, défense de vendre du pain.

"Tous les débits de vin ouverts, toutes les boulangeries fermées.

"On avait le droit de se saouler, pas celui de manger du pain, si on n'avait pas fait ses provisions la veille.

"Voilà ce que devient Paris à l'aurore du vingtième siècle.

"Et ce n'est qu'un commencement. Il nous reste à assister au développement ultérieur du programme de justice sociale qui est le jouet du jour... Ce qui s'est passé hier n'en donne qu'un faible avant-goût.

"On sait que le moyen choisi pour l'appliquer consiste à substituer la tyrannie d'en bas à la tyrannie d'en haut (on aimerait mieux pas

de tyrannie du tout, mais il paraît que ce n'est pas possible)."

Eh! l'ami, que faites-vous de la liberté du garçon-boulangier de ne pas vous faire de pain, ni le dimanche, ni aucun jour! Cette liberté-là vaut bien la vôtre, à ses yeux au moins et pas plus que vous, il n'est une machine à pétrir. Il se repose de son travail: reposez-vous de votre manger; c'est l'égalité. Mais il vous reste toujours le samedi où vous pouvez faire provision, tout comme chez les peuples qui observent le dimanche et n'en vivent pas moins gras, moins contents.

J'oublie, pourtant, le Parisien n'est pas un être comme les autres: ayant supprimé le repos dominical, pour embêter la bondieuserie, il ne voit pas bien pourquoi il viendrait se butter contre l'entêtement des garçons boulangers!

* * *

Il y aura sursis dans l'application de la loi de séparation des églises et de l'Etat. Et pendant un an, encore, à partir du 11 décembre 1906, les églises resteront ouvertes. Et après? Eh bien! mon Dieu, après, elles resteront encore ouvertes. Ce n'est pas parce que Clémenceau est devenu le Premier de France qu'il en sera autrement. D'abord le sera-t-il en décembre 1907 et le serait-il, que je n'en augurerais rien de trop mauvais pour l'Eglise. Clémenceau est sûrement un homme intelligent et il sait mieux qu'un homme borné, que la loi n'est pas applicable dans le sens que l'entendent les sectaires. On ne supprimera pas les temples pour en faire des théâtres ou des granges de fermes modèles: il y aurait 30,000,000 de Français, de Françaises, qui s'y opposeraient.

On trouvera un "modus vivendi" quelconque et qui sait si Clémenceau lui-même, admirateur sans réserve de l'esprit politique anglais, n'offrirait pas la liberté du culte aux catholiques en faisant de la loi une vraie loi de séparation telle qu'entendue en Angleterre et aux Etats-Unis. Là-dessus, les catholiques sauteraient à pieds joints, car c'est cela qu'ils veulent, mais non une séparation qui n'en est pas une, qui laisse à l'Etat un contrôle presque absolu sur la propriété des églises et dépendances et qui n'assure, en aucune façon, la stabilité du culte en garantissant, comme à toute association, la stabilité de la propriété et la liberté de l'exercice du culte comme de l'exercice de tout état, de toute profession, et la libre manifestation de toutes les opinions sous des formes qui ne blessent, en aucune façon, l'ordre public et la morale.

En Allemagne

Les enfants de la Pologne prussienne ne sont pas morts à la vie nationale et quoique s'affirmant avec réserve et prudence, ils n'en sont pas moins décidés à la résistance contre le gouvernement prussien. C'est de l'école que partirait, comme partout d'ailleurs, ce mouvement patriotique et c'est à propos de la langue allemande que le gouvernement veut imposer exclusivement de la langue polonaise, que les premiers coups de feu ont été tirés, bien entendu, moralement.

On rapporte des cas de véritables martyres endurés par les pauvres petits polonais plutôt que de se soumettre.

Nos lecteurs voudront bien en prendre connaissance, en lisant la correspondance que nous reproduisons à la page 962, avec la suite de cet article.

NEMO

LE CHIEN D'OR

Tel est le titre du très beau feuilleton canadien, et historique, dont nous commençons la publication dans ce numéro.

Voilà près d'un quart de siècle que **Le Chien d'Or** a enthousiasmé l'avant-dernière génération, nous ne doutons pas qu'il n'ait le même succès auprès de nos lecteurs. Car cette oeuvre de Wm Kirby, très habilement traduite par notre délicat poète L. P. Lemay, est de celles qui reflètent magistralement l'épopée d'un peuple à l'histoire unique.

Ce peuple, ami lecteur, c'est le nôtre, dont nous ne connaissons jamais trop l'histoire, aux luttes homériques, aux martyres sublimes, d'où naquit l'Amérique civilisée. **Le Chien d'Or** est palpitant d'intérêt du commencement à la fin, l'idylle s'y mêlant au drame; nos lecteurs nous approuveront donc de rééditer ce roman à leur intention, car c'est bien pour leur être agréables que nous nous sommes assuré l'autorisation de publier ces très célèbres et très belles pages canadiennes.

A L'UNIVERSITE

Monsieur Arnould, professeur de littérature française à notre Université Laval et à Poitiers, France, reprendra bientôt la suite de son cours et traitera du "Discours" dans ses conférences du lundi.

Ces conférences sont publiques, c'est-à-dire que tout le monde y est admis à titre gratuit.

Bien des choses ont été écrites sur l'Université Laval; et la comparant à l'Université McGill on a souvent attesté son infériorité comme outillage et comme enseignement technique dans les sciences, les arts et la mécanique qui émargent si largement dans la vie moderne.

Jusqu'à un certain point, nos ultra-modernistes peuvent avoir raison, mais non sur toute la ligne.

L'enseignement purement professionnel nous semble aussi fort à Laval qu'à McGill, et nous serions, ma foi, trop modestes si nos avocats, de par la faiblesse de leurs études, cédaient le pas à leurs confrères anglo-saxons; de même en est-il de nos notaires et de nos médecins.

Que les uns réussissent mieux dans l'exercice de leur profession que les autres, cela se peut et s'explique facilement par l'état des affaires, du commerce, de l'industrie, en un mot des fortunes, qui peut favoriser plus les uns que les autres. Nous est avis que plus le commerce et l'industrie s'étendent, plus les grandes affaires iront aux bureaux qui sont plutôt des comptoirs que des bureaux de profession légale proprement dite. Pendant que les causes de droit civil se feront de plus en plus rares. Cet état de choses, regrettable pour l'avocat franco-canadien, ne peut être attribué à sa formation universitaire et notre seul état social, dans un pays où s'accroît chaque jour davantage la tendance matérielle, en est seul responsable.

Mais si pour une raison ou pour une autre nous subissons quelque note d'infériorité dans l'enseignement universitaire au moins dans les moyens pratiques qu'il procure à la lutte pour la vie, il n'est rien de tel en ce qui a rapport au cours de littérature française quand il est donné par un homme de la science, des hautes capacités et de la correction de M. Arnould.

M. Arnould est un des nôtres par les sentiments, par le culte du même passé et la foi dans les mêmes destinées. Ses lectures sur le "Discours", indiquent par leur titre même, que son cours sera essentiellement utile à qui aura à parler dans le monde pour être écouté, ce qui est d'un charme peu ordinaire, et à être suivi, obéi, ce qui est d'une fascination, d'une puissance à laquelle aucune force ne peut se comparer.

Bien parler, s'exprimer correctement, avec l'emploi du mot propre qui est unique pour un objet, n'est-ce pas le but rêvé par une foule d'entre nous? Et pourquoi si peu s'expriment-ils dans le français correct et pur de la langue maternelle? C'est que partagés entre deux langues, nous ne possédons pas la française pour l'avoir étudiée à fond et, en outre, dans des milieux essentiellement français, pendant que chez les maîtres de la langue française, cette expression propre vient facilement, sans le moindre effort et toujours tombe au bon endroit comme la note d'une gamme harmonieuse, claire et dégagée.

C'est par la lecture du français, du beau et noble français, que les studieux arrivent à dire leur pensée d'une façon qui, parfois, brillerait au milieu des plus pures productions de la pensée et de la facture de la vieille France. Mais encore, faut-il des guides pour diriger les premiers pas et des maîtres pour confirmer dans la bonne voie, si, déjà, on y est entré.

Nous n'avons pas besoin de dire que l'enseignement supérieur des langues est universellement répandu et suivi dans toutes les universités de France; qu'il est reconnu comme l'un des plus avancés, sinon le plus parfait du monde, et que c'est au corps de ses professeurs que l'on s'adresse pour distribuer cet enseignement dans les pays les plus avancés en la science linguistique. S'il s'agit du français même, l'Allemagne, l'Angleterre, les Etats-Unis vont chaque année, trier sur le volet, dans le corps philologique, les illustres professeurs qui par leur savoir et leurs méthodes, donnent une seconde vie à la langue française douée déjà d'une vitalité si puissante par elle-même.

Nous avons l'avantage à Montréal d'un professeur de langue française qui va traiter du discours, c. a. d. avec l'art, la science et la pratique de la composition littéraire, la partie qui

importe le plus dans l'usage de la langue française. Notre jeunesse d'abord, puisqu'il s'agit du premier pli à prendre, mais encore un peu Monsieur Tout le Monde qui a d'autant plus à apprendre qu'il a moins appris, ne peuvent manquer d'entourer en foule la chaire de Monsieur Arnould.

Nous ne voulons pas appuyer sur ce qui a pu être fait ou sur ce qui n'a pas été fait les ans passés. Décidé au franc-parler, nous dirions qu'on est peut-être resté trop à Paris en s'adressant à une capitale de province, qui a besoin de commencer par ce que nous appellerons les éléments supérieurs de la langue française, — grammaire, syntaxe et méthode, — avant de se livrer à l'examen des systèmes et des écoles diverses que comprend l'évolution de la langue française depuis le bas latin jusqu'à nos jours.

Nous n'en sommes pas rendus à ce dernier point, dirons-nous, sans déplaire aux futurs auditeurs du professeur de langue française. Nous voudrions qu'on insiste sur les parties de l'enseignement supérieur de la grammaire, puis sur l'art ou la science d'écrire — l'un et l'autre se disent — puis enfin, sur l'art ou la science de parler proprement, correctement et élégamment le pur français. Il y a là matière à des cours qui seraient à la portée de NOTRE MONDE et que la parfaite qualification de Monsieur Ar-



M. STOLYPINE, premier ministre de Russie, objet d'un récent attentat, homme d'Etat à la politique très discutée.

nould entreprend, sans omettre, pour cela, les matières d'un ordre plus élevé, où se délectent, d'ailleurs, les élites de notre intellectualité.

E. Hantel

PROPOS DE MONTREALAIS

Deux des Illustrissimes Docteurs appelés en consultation auprès de la très malade Cité de Montréal, qui ne peut s'en remettre de son sort à ses docteurs accoutumés, ont donné leur avis sur le cas: l'un, le "Board of Trade" est d'opinion que l'on taxe surtout les immeubles, l'autre, l'Association Immobilière, est d'opinion que c'est la richesse mobilière qu'il faut surtout imposer.

C'est après avoir coiffé leur long bonnet pointu, que les deux illustres consultants ont rendu leur verdict et il va sans dire que nos deux maîtres Purgons ont été déclarés dignes d'entrer, sans examen, dans la docte faculté de l'Hôtel de Ville.

L'ordonnance qu'ils ont rendue n'était guère pressentie. On croyait que de tout intérêt, le Board of Trade représentant la fortune principale de Montréal, insisterait pour qu'on chargeât la richesse mobilière en proportion de ce qu'elle procure de bien-être, de jouissances dans la vie, de revenu, quoi! à chacun de ses détenteurs; ce pendant que l'Association Immobilière, non moins magnanime que son antagoniste, s'inclinerait devant elle et d'un geste tout gaulois lui dirait: "tirez les premiers, messieurs les Anglais."

Il n'en a rien été et chacun de ces preux de la Grande Consultation fut d'un avis résolu-

ment hostile l'un à l'autre. Dans quel siècle d'égoïsme vivons-nous et comme c'est prosaïque de vouloir s'exterminer à coups d'impôts tirés à bout portant!

Seuls les Jean de Montréal veillaient, inquiets!! sur le sort du Capitole, et n'avaient pas manqué, dans leur candeur naïve, de s'en exprimer franchement et hautement aux lecteurs de l'Album.

Faut-il être assez moules pour ne pas comprendre qu'un terrien ou propriétaire d'immeubles défendant son gîte proposera de le taxer davantage et que des gens habitués à tondre sur les gogos dont ils arrachent la plus fine laine, vont indiquer la valeur mobilière aux opérations du fisc et aux investigations des agents de la Corporation.

Nous ne sommes pas de la Consultation, mais nous parlons au nom des Jean de Montréal qui sont légion.

Le "Board of Trade of Montreal" a-t-il fait l'état des valeurs possédées à tous titres par le commerce, l'industrie, mais par les fermiers de la Corporation principalement, compagnies maîtresses de ses rues, y tenant par fils, par poteaux et par canaux, sans qu'elles se soucient de ses règlements ni de ses habitants, ni de ses échevins, ni de son maire, autrement que pour se payer leur tête?

Combien valent les fonds de commerce, d'industries et de Cies à fils, à lisses et à poteaux dans Montréal, vivant de nos rues, de notre air, de notre lumière, de notre santé, de notre sang, de notre propre vie? Combien rapportent ces fonds à leurs divers propriétaires détenteurs, actionnaires et obligataires?

Quel capital a été originellement placé et payé dans toutes ces entreprises à fils, à poteaux, à lisses et à canaux?

Et surtout de combien d'eau les a-t-on arrosés et quel revenu réel en découle-t-il, restreint, si on consulte la cote de la Bourse, mais énorme, renversant, doublant, triplant, décuplant même le taux de 12 pour 100, par année, déjà usuraire quoique toléré par la Législature, si on consulte la mise première?

Quand on aura fait ce petit travail, et il se fera, par l'Immobilière, espérons-le, les Montréalais resteront stupéfiés de l'effronterie du Board of Trade et de la pusillanimité, de la faiblesse de l'Immobilière association qui n'a pas compris encore que toutes ces demandes de renseignements n'ont qu'un but: trouver un prétexte de ne pas toucher aux P'tits chars, ces bons pères nourriciers de tant de complaisances municipales, ni aux lisses, ni aux poteaux, ni aux toiles métalliques, ni aux canaux qui devraient les recevoir dans leur ventre, ni à rien qui ne soit la propriété immobilière.

On dira: "Tot capita, tot sensus", "Certant doctores" et l'honorable L. O. David, sénateur greffier, ayant traduit ce beau latin à nos 40 immortels, la majorité de ceux-ci opinera du bonnet et dira: "puisque les intéressés ne s'entendent pas qu'ils s'en aillent s'expliquer devant le Grand Lama. Nous tenons la propriété et nous allons la bien tondre."

Et le tour sera joué. Citoyens propriétaires de Montréal! le ciel est sombre, la nuit est noire, réveillez-vous et criez à la veille du grand écorchage qui va venir après la Grande Consultation.

JEAN PAUL.

NOVEMBRE

Avant que le froid glace les ruisseaux
Et voile le ciel de vapeurs moroses,
Ecoute chanter les derniers oiseaux,
Regarde fleurir les dernières roses.

Novembre permet un moment encor
Que dans leur éclat les choses demeurent;
Son couchant de pourpre et ses arbres d'or
Ont le charme pur des beautés qui meurent.

Tu sais que cela ne peut pas durer,
Mon coeur; mais malgré la saison plaintive,
Un moment encore tâche d'espérer,
Et saisis du moins l'heure fugitive.

Bâti en Espagne un dernier château,
Oubliant l'hiver qui frappe à nos portes,
Et vient balayer de son dur râteau
Les espoirs brisés et les feuilles mortes.

FRANÇOIS COPPEE,
de l'Académie française.

ECHOS D'AMERIQUE

Au Canada

—La plus belle réclame que l'on puisse faire à un pays est, sans contredit, celle qui signale ses entreprises de grande industrie. Il nous est donc agréable de constater que, de plus en plus, le monde financier européen s'intéresse aux chemins de fer canadiens. Sans parler des titres du Canadien Pacifique, qui, eux, jouissent d'une juste et enviable renommée mondiale, d'autres compagnies canadiennes sont on ne peut mieux cotées en Europe. Ainsi, nous lisons l'autre jour dans une revue française spéciale: "La "Canadian Northern Railway Company" émet en ce moment pour \$5,000,000 d'obligations 4 p. c. garanties, capital et intérêts. Les coupons sont payables le 31 juin et le 31 décembre. Le prix d'émission est de 98 p. c. payables dans une période de six mois et le nominal des obligations est de 100 livres sterling. Nous recommandons aux capitalistes qui cherchent des placements très sûrs cette valeur de premier ordre."

Quand, par de tels conseils, d'importants capitaux nous seront venus du dehors; pour accentuer l'essor extraordinaire de nos sociétés nationales; n'en doutons pas, on connaîtra mieux le Canada; et cette connaissance lui vaudra de nombreux et bons immigrants, que nous recherchons encore en vain; même en envoyant parfois quelques-uns de nos ministres par de là l'Atlantique.



LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH

née Consuelo Vanderbilt, dont la brouille de ménage occupe la presse européenne et celle d'Amérique.

—A propos d'immigration, comme c'est elle qui grossit en majeure partie la population des provinces de l'ouest canadien, disons ce qu'est actuellement cette population: D'après un tout récent recensement, même non encore achevé au Manitoba, cette province et ses deux soeurs nouvellement nées: Saskatchewan et Alberta, comptent 850,000 âmes; Manitoba accusant à elle seule une population de plus de 360,000 habitants, contre 255,212 en 1901. Cependant, ce sont les provinces de Saskatchewan et d'Alberta qui montrent l'augmentation la plus rapide. Il y a cinq ans, la population de ces deux provinces réunies s'élevait à 165,551 âmes, aujourd'hui, elle est de 260,000 âmes pour Saskatchewan et de 185,000 âmes pour l'Alberta, soit ensemble 445,000 habitants, ou une augmentation de plus de 280,000 habitants pour ces deux provinces, depuis le recensement qui fut fait dans le Nord-Ouest en 1901.

—En voilà d'une bonne! Nous sommes maintenant dans le midi de la France, dans la belle vallée du Rhône, dans la patrie de Daudet. Ce n'est pas pour nous déplaire, le pays des Rosiers, des Thiers, des Puget étant fort beau et son climat des plus doux, mais, franchement, nous nous demandons par quelle magie la province de Québec a glissé si loin et si bien, à l'insu des corps savants. Il a pu en être ainsi, cependant, puisque dans un journal du soir, nous lisons en dernière page, le 29 octobre:

"Précédée par un coup du farouche mistral, samedi soir, et par la kyrielle ordinaire des giboulées d'octobre hier, la neige est arrivée ce matin, chassée par un vent brutal, etc." Nous nous assoupissons en lisant cette prose, et nous rêvâmes d'ailloli, de bouillabaisse, d'orangers fleuris, de Mirailles aux yeux noirs, de ciel

bleu, de tireurs de casquettes, etc, etc, bref, de toutes choses de là-bas que nous connaissons bien. Hélas! un vent coulis — rien de mistral — nous réveilla, pour nous prouver que notre confrère rêvait peut-être aussi, lorsque glissa sous sa plume experte le nom (impropre dans ce cas) de l'un des produits d'Eole, redouté des Phocéens et de leurs descendants les Marseillais.

—L'enquête ordonnée par le ministère de la Justice du Canada, pour établir les responsabilités, et découvrir les meurtriers des infortunés grévistes de Buckingham, se poursuit sous la présidence du coroner MacMahon, de Montréal. Avec autant de talent que de conviction, maître Maréchal, de notre ville, et maître Rodier, plaident en faveur des grévistes. Nous ne ferons aucuns commentaires tandis que la justice suit son cours, cependant, nous remarquons, d'après quelques-uns des témoignages rendus à l'enquête de Buckingham, certains faits de préméditation, qui sont accablants pour les accusés, principalement pour Alex. MacLaren. Nous verrons bientôt, s'il suffit d'être patrons et riches pour pouvoir, sans crainte, commander à de sanguinaires sicaires, canadiens ou étrangers.

Aux Etats-Unis

—La République des Etats-Unis donnant une leçon de choses gouvernementales, d'économie politique, et de liberté, à un prince de l'Europe centrale, voilà certes une nouveauté reconfortante pour les gens de l'Amérique du Nord. C'est pourtant ce qui semble devoir être, si, prochainement, le prince Ferdinand de Bulgarie vient, ainsi qu'il en est question, étudier sur les lieux les institutions américaines. Ayant enfin compris que les gouvernements autocratiques ne conviennent guère à notre vingtième siècle, le prince régnant de Bulgarie, veut s'inspirer au foyer reconnu de la liberté américaine. Déjà, paraît-il, Son Altesse s'est abouchée avec un M. Georges H. Connell, de New-York, qui, lors de la venue sur ce continent du monarque bulgare, aurait pour mission de lui faciliter sa tâche d'observation.

Le prince Ferdinand de Bulgarie compte en effet pénétrer dans les mondes de la finance et de la politique des Etats-Unis, et y recueillir des informations qu'il mettra à profit dès son retour dans ses Etats. Car, Ferdinand de Bulgarie veut faire de son pays une nation indépendante, "up to date", sans toujours aller à la remorque de la Russie ou de la Turquie.

—La friction survenue entre les Etats-Unis et le Japon, au sujet de l'exclusion des enfants japonais des écoles de Californie, semble devoir prendre fin, vu l'attitude conciliante du gouvernement de Washington. Sa Majesté nipponne Mutsuhito ayant protesté par voie diplomatique contre les injustes procédés californiens à l'endroit de ses jeunes sujets de San-Francisco, le ministre de la justice américain fait faire une enquête sur place, et, il ne serait pas étonnant que quelques lois de l'Etat de Californie ne soient abrogées par le pouvoir central, afin de donner satisfaction au Mikado dont les sujets seront traités avec tous les égards qui leur sont dus. Ce sera tant mieux, car dans une guerre entre les Etats-Unis et le Japon, ceux-ci pourraient bien perdre les Philippines et, pendant un temps, ruiner leur commerce d'Extrême-Orient, sans que les Nippons en souffrent plus que ça. En diplomatie, tout comme dans la routine journalière des petits faits, une accommodation, si mauvaise soit-elle, vaut toujours mieux qu'un procès.

—C'est entendu, le féminisme gagne continuellement du terrain aux Etats-Unis. Dans le Vermont, le parlement de cet Etat a adopté la semaine dernière un projet de loi concernant le suffrage des femmes. Le vote a été ainsi divisé: 130 voix en faveur des réclamations du beau sexe, 25 contre. Les parlementaires du Vermont sont galants ou humoristes, comme l'on veut, l'avenir nous l'apprendra. Le projet de loi en question, qui tend à donner le droit de vote municipal aux femmes n'a pas encore été présenté au Sénat.

Les femmes accomplissant le geste civique du vote, cela se comprend, c'est presque dû, depuis qu'elles envahissent tous les champs de l'activité humaine. Car, il est incontestable que l'on voit de hardies filles de yankees se livrer à des métiers apparemment peu faits pour elles.

N'était-ce pas dernièrement, à Albany, que se passa la scène suivante: Une jeune personne miss Eddie H. Snyder, entre dans le bureau de M. Rees, chef de gare de la compagnie du che-

min de fer d'Albany, et lui offre ses services comme mécanicien ou chauffeur. Notre homme demeurant interloqué en présence d'une si étrange demande, la belle exhibe des papiers, un diplôme d'école technique, insiste. Puis, voyant que le chef de gare lambine, qu'il hésite à lui confier la vie de centaines de voyageurs, qu'il doute de ses nerfs de femme, résolue et dédaigneuse, l'amoureuse des trains court frapper à une autre porte, anxieuse d'en arriver à ses fins.

Voilà où mène l'abus des exercices physiques tels que compris dans certains collèges de jeunes filles de l'Union; où mène le développement outré de la force musculaire en de jolis corps de femmes, à la mentalité indépendante et peut-être trop masculine. Comment voulez-vous qu'on résiste à des filles d'Eve si bien armées, si charmantes? Autant baisser pavillon tout de suite devant ces phalanges d'amazones aux regards vainqueurs, et faire écho aux paroles enthousiastes d'un journaliste de Chicago qui écrivait naguère:

"Femmes de bureaux, femmes qui nous rasez—sans jeu de mots—femmes mécaniciens, femmes croque-morts ou prédicantes des Etats-Unis, vous nous ensorcelez, non tant par votre esprit que par votre galbe, lorsqu'il a plu aux Grâces de pétrir vos traits, de vous donner les gentils et volontaires profils que Gibbson a croqués à merveille."

—A Cuba, l'oeuvre américaine de pacification porte de beaux fruits. Il y a suffi de la présence de quelques régiments sous les ordres du



Le maître italien R. LÉONCAVALO

auteur de *Paillasse*, etc., qui, dans ses oeuvres, et à la tête d'une excellente troupe d'artistes, a récemment dirigé le fameux orchestre de "La Scala" de Milan, à l'"Aréna" de Montréal.

général Funston, pour que tous les partis insulaires enterrent la hache de guerre. Entre temps, le gouverneur Magoon fait de bonne besogne d'assainissement moral et autre, mettant de l'ordre et de la justice dans une administration qui en avait grandement besoin. Les choses vont même si bien dans la "Perle des Antilles", qu'un de ces jours tout le monde finira par souhaiter sincèrement que Messieurs les Américains ne l'abandonnent plus à son triste sort. Il paraît en effet impossible aux Cubains de se gouverner. Depuis sa lointaine découverte, Cuba n'a jamais connu dix années consécutives de paix. C'est vraiment pitoyable, et il y a lieu de souhaiter mieux.

—La brouille survenue entre le Duc et la Duchesse de Marlborough, née Consuelo Vanderbilt, fait l'objet de maints racontars dans la presse de l'Ancien monde et aussi dans celle du Nouveau. Dans nos derniers échos, nous plaignons la pauvre Duchesse, nous avions croyons-nous raison, car, si "les grandes douleurs sont muettes", l'ex-miss Consuelo Vanderbilt doit souffrir considérablement, vu qu'elle ne veut aucunement déserrer les dents et satisfaire la curiosité des bons journalistes européens, ni même celle de son entourage. D'aucuns prétendent qu'un acte de séparation existe entre les nobles parties dont l'incompatibilité de caractère paraît évidente, d'autres disent que non. En tout cas, la Duchesse vit à Sunderland House, à Londres, et le Duc et ses deux fils à Blenheim, château ancestral des Marlborough.

Et dire que tant de gueux sont plus à plaindre que ces gens-là, et que personne ne s'en occupe! O fascination malsaine de l'argent!

L. D'ORNANO.



La fontaine de Saxe

NOUVELLE CANADIENNE INEDITE, PAR F. de CHALOT



“Voici ce que vous désirez”, conclut l'abbé Florent en me tendant la carte de visite sur laquelle il venait de griffonner quelques mots, “une introduction chez mon vieil ami Roussel qui, j'en suis certain, vous fera le meilleur accueil. Mais je crains que vous ne fassiez pas là de découvertes bien mirifiques, car son “musée”, comme il appelle pompeusement son bric-à-brac, ne contient guère que des vieilleries sans valeur et d'une authenticité discutable. Enfin, c'est tout de même la seule maison de Pierreville qui puisse intéresser un enragé collectionneur tel que vous. Et là-dessus, monsieur, je vous souhaite bonne chance et je me sauve en hâte car il est bientôt cinq heures et le catéchisme de mes petites indiennes me réclame. Sans adieu et tenez-moi au courant de vos trouvailles”. Et prestement le bon abbé s'en alla, presque courant à travers le jardin du presbytère, jusqu'au couvent des Soeurs de la Miséricorde, qui dresse ses murailles grises et sévères près de la petite église blanche de la mission.

Il n'y a guère plus de dix minutes de marche entre Saint-François du Lac et Pierreville. La route serpente sur le sommet de la falaise qui borde la rivière, traverse la voie du chemin de fer, et, tout de suite, se joint à la grande rue du village, enserrée entre deux rangées compactes de coquettes habitations aux couleurs claires et bien ombragée sous sa voûte verdoyante de faux-platanes et de hêtres. Le “musée” se trouvait être tout à l'extrémité, une vaste maison de bois entourée d'un jardin, d'aspect simple et confortable. Penché sur un parterre de bégonias, le visage caché sous un vaste chapeau de paille, un homme travaillait attentivement, épuceronnant les feuilles une à une, si absorbé dans sa besogne qu'il ne m'entendit pas ouvrir la porte de la clôture dont les gonds rouillés grinçaient pourtant avec un bruit affreux.

“Excusez-moi, dis-je en m'approchant, je voudrais parler à Monsieur Roussel”.

Brusquement, l'homme s'était redressé.

“C'est moi-même. Que voulez-vous?”

La parole était brève et sèche, le ton peu engageant. “Diable! pensais-je, le bonhomme manque d'accueil. Mon expédition débute mal”.

“Voici une carte de monsieur l'abbé Parent, ajoutai-je en lui tendant l'enveloppe, qui vous expliquera le but de ma visite”.

Tandis qu'il lisait, l'expression de ses traits devenait plus douce, son regard moins sévère, et ce fut avec un sourire presque aimable qu'il m'adressa de nouveau la parole.

“Mon ami l'abbé me dit que vous êtes un grand collectionneur, monsieur Sinclair.”

—Oh! collectionneur! protestai-je; simple amateur tout au plus et encore débutant, mais avec tout le feu sacré du plus convaincu parmi les bibeloteurs.

—Je n'ai malheureusement à vous montrer en ce moment que peu de choses intéressantes la plus grande partie de mon “musée” (ça y était, le bon abbé avait dit vrai!) m'ayant été achetée il y a quelques mois par la municipalité de Québec pour les collections provinciales. Il ne me reste que quelques pièces assez disparates. Enfin, si vous voulez y jeter un coup d'oeil, je suis à votre disposition et vous me ferez grand plaisir en me donnant votre avis sincère sur mes antiquailles”.

Nous entrâmes dans la maison; il y avait d'abord un large vestibule orné de têtes de caribou, d'oiseaux empaillés, de trophées de chasse et de pêche qui m'initièrent de suite aux goûts favoris du maître de céans. Puis tout de suite à droite en pénétrant dans une enfilade de trois pièces aux murailles claires, entièrement garnies d'étagères et de vitrines remplies d'objets de toute espèce, et qui devait servir de salon de réception en même temps que de cabinet de lecture, à en juger par le vaste piano carré et la table surchargée de brochures et de journaux illustrés qui en occupaient le fond.

“Voici mes trésors, dit mon hôte en enveloppant d'un geste large l'ensemble de ses armoires. Ils sont rangés un peu à la diable; le temps me manque pour les mettre en ordre, et, comme vous le voyez, je n'ai tenu compte pour ma classification que de l'époque sans m'occuper de la nature des objets eux-mêmes”.

De fait, c'était un beau capharnaüm; les souliers à talons rouges voisinaient avec les épées à poignée de nacre, les tabatières avec les faïences; les médailles se prélassaient sur les perruques à poudre et les miniatures sur ivoire souriaient aux fouets de postillon et aux lanternes de carrosses. Cela tenait plus du bric-à-brac que de la collection, et après quelques instants, je commençai à regarder assez distraitement tout cet amas hétéroclite et poudreux, bien décidé à abrégé une visite sans aucun intérêt pour moi, quand, tout à coup, je laissai échapper un cri de surprise et d'admiration.

A demi-dissimulée entre deux armoires, accrochée à la muraille par un énorme clou de cuivre, une fontaine de Saxe étalait ses flancs rebondis, merveilleusement décorée de fleurettes aux couleurs tendres et de bergères Louis XV d'un dessin et d'une fraîcheur esquisse, tandis que le couvercle s'élevait en un dôme gracieux surmonté d'un amour blond et rose brandissant un javelot doré d'où s'envolaient des flots de rubans. C'était un pur chef-d'oeuvre de Meissen, de la plus belle époque, sans un seul défaut, une pièce digne de figurer en première place au Louvre ou même dans la célèbre galerie des rois de Saxe, à Dresde.



Nous allons commencer par nous asseoir.

“C'est joli, n'est-ce pas? dit simplement mon guide, tout souriant d'une évidente fierté devant mon étonnement admiratif”.

Si c'était joli! c'est-à-dire que j'eusse donné vingt “musées” et même la maison et le jardin avec pour un pareil bijou.

“Et, répondis-je timidement, est-ce que vous ne seriez pas disposé à... à céder... à vous défaire de cette fontaine?”

Cette fois, le vieux Roussel eut un franc éclat de rire.

“Ni pour or, ni pour diamants, cher monsieur, dit-il. D'abord je n'ai pas besoin d'argent; ensuite, tout comme vous, j'ai un immense plaisir à regarder un tel chef-d'oeuvre. Enfin, je ne peux pas la vendre, car elle est déjà destinée à une personne qui seule a le droit de la posséder.”

—Ah!... Et cette personne, c'est...?

—Celui qui épousera ma fille!

—.....!!!

—Cela vous surprend? Oh! c'est toute une histoire. Pour vous la conter par le menu, il me faudrait une bonne heure. Or il se fait tard, le jour tombe déjà rapidement. Si vous n'avez rien de mieux à faire, revenez demain dans l'après-midi; nous terminerons la visite de mes bibelots et en même temps je vous livrerai la clef du mystère qui a l'air de vous intriguer si fort. Allons, au revoir, et... ne rêvez pas trop à la Fontaine de Saxe!”

Je ne sais si la recommandation me porta mal-

heur; de fait je passai une nuit des plus mouvementées à la poursuite d'une fantastique fontaine qui, tantôt s'élevait vers les nuages, tantôt se précipitait vers le sol avec la rapidité d'un bolide, m'entraînant après elle en des courses folles dont le résultat tangible fut que je me réveillai sur le plancher avec une volumineuse bosse au front.

Enfin la matinée se passa. A deux heures je sonnais à la porte des Roussel.

“Exact comme un chronomètre, monsieur Sinclair, dit aimablement le vieux en manière de bienvenue. Parole pour parole, je tiens la mienné, et voici l'histoire promise.”

Il vous faut remonter jusqu'en 1746. A cette époque le régiment de Navarre était établi à Québec sous le commandement du marquis d'Étche-garray. Il y avait déjà deux années que...

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit brusquement. Une grande fille blonde entre en coup de vent.

“Père, père... cria-t-elle d'une voix joyeuse, viens vite, monsieur Martin est là, avec une masse de bonnes choses, des truites, des brochets, des... Oh! pardon!... je croyais que tu étais seul... Excusez-moi, monsieur...” et toute rougissante, elle s'arrêta presque sur le seuil, confuse de son étourderie.

“Ma fille Jeanne, monsieur Sinclair, dit le vieux Roussel. Dix-huit ans aux cerises et raisonnable comme une gamine de douze. Vous venez d'en juger”, et se tournant vers la jeune fille, encore tout interdite. “C'est bien, mignonne, je vais voir ce brave Martin, et pour t'apprendre à bouleverser ainsi des collectionneurs qui causent de leurs petites affaires, c'est toi qui vas raconter à monsieur l'histoire de la fontaine de Saxe”.

J'en étais encore à chercher un compliment banal que déjà le bonhomme était parti et que je me trouvais, assez interloqué, je l'avoue, en tête-à-tête avec la susdite mademoiselle Jeanne. Ni laide, ni très jolie, avec des yeux bleus clair assez malicieux, un teint très pur, les attaches fines et surtout des cheveux d'un or éblouissant, telle m'apparut l'heureuse destinataire du précieux chef-d'oeuvre. Tout de suite, avec une aisance charmante, elle reprit pour son compte la conversation qu'elle venait d'interrompre si brusquement.

—Alors, monsieur, vous aimez les bibelots?

—Mon Dieu, mademoiselle, je l'avoue, c'est l'un de mes moindres défauts.

—Papa en a de bien jolis, n'est-ce pas, du moins à ce qu'on dit, parce que moi, voyez-vous, ça ne me chante pas grand'chose, toutes ces vieilleries.

—Il en est pourtant de bien esquises, ainsi cette fontaine, c'est un pur...

—Ah oui! c'est vrai; j'oubliais. Papa vous a condamné à entendre l'histoire. Eh bien, tant pis, vous allez l'avalier jusqu'au bout. Mais comme je ne veux pas notre mort à tous deux, nous allons commencer par nous asseoir; vous, qui aimez les antiquités, sur cette bergère Louis XV, moi dans ce rocking-chair ultra-moderne. Ça y est? Bon, maintenant, je commence.

La séance fut longue, très longue, si longue, qu'en quittant la maison je ne me rappelais plus un seul mot de la fameuse légende, mais que, chose singulière, lorsque la nuit suivante, la fontaine m'apparut de nouveau dans mes rêves, l'amour blanc et rose qui la surmontait avait faite place à une délicieuse petite bergère Watteau qui ressemblait d'une incroyable façon à ma gentille conteuse de la veille.

Comment cela se fit-il? Je serais fort embarrassé de vous le dire, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'au lieu de rester à Pierreville quelques jours seulement, comme le comportait mon itinéraire de voyage, je m'aperçus un beau matin que le calendrier marquait la date du 30 septembre, ce qui portait la somme totale de mon séjour à trois bonnes semaines bien comptées. Par cette affinité mystérieuse qui lie les collectionneurs, nous étions, le vieux Roussel et moi, devenus presque

des amis. Aussi indépendants et libres de nos mouvements l'un que l'autre, nous passions de longues journées en excursions sur les rives si délicieusement pittoresques du lac St François, en parties de pêche, de chasse, de canotage. Puis, le soir, après avoir absorbé le rudimentaire souper de l'hôtel du Marteau, je m'en allais fumer un cigare (le bonhomme adorait les Havane forts) dans le "musée", assis juste en face de "ma" fontaine, et tandis que vers le plafond aux poutres apparentes montaient lentement les volutes parfumées de fumée bleuâtre, mademoiselle Jeanne jouait sur le vieux piano carré quelque ballade de Chopin ou encore quelque une de ces mélancoliques rêveries de Schumann, si sincèrement prenantes en leur apparente naïveté.

Elle m'intéressait presque maintenant, cette petite, cette enfant, aurais-je pu dire, si vive, si pétillante d'un esprit qui, sous sa forme fruste et primesautière, savait cependant ne jamais franchir les limites du tact et du bon goût. Je l'écoutais, je l'examinais, je l'étudiais, oh! tout simplement en artiste, en psychologue. N'était-elle pas un bibelot aussi qui devait charmer mon âme de collectionneur, mais un bibelot plus charmant, plus exquis que nul autre puisqu'il était vivant? Et, ma foi, il vint un moment même, où à mon grand et sincère étonnement, je m'aperçus que durant mes longues veillées à la maison Roussel, mes regards s'arrêtaient plus souvent sur certaines frisettes d'or et certains yeux de pervenche que sur les devises enrubannées de la vénérable fontaine de Saxe.

Je ne sais si le bonhomme s'apercevait de quelque chose, mais sûrement, la petite commençait à deviner le désarroi de mes idées. Elle se montrait plus espiègle et plus malicieuse que jamais; ses questions et ses réflexions primesautières me jetaient dans des émois qui me chaviraient les idées. Alors je bafouillais, je pataugeais lamentablement dans des phrases sans suite, et quand j'étais, comme disait Voltaire, bien au bout de mon rou-

leau, je voyais les yeux de pervenche me lancer un sourire malicieux qui achevait de me faire perdre la tête.

Enfin, un beau jour, n'y tenant plus, je me précipitai au presbytère de Saint-François.

"Monsieur l'abbé, m'écriai-je sans préambule, il faut que tout ça finisse!"

"Finir? quoi? fit l'abbé Florent stupéfait.

—Et tout de suite, encore, sinon je suis capable de..." et un geste d'énergique désespoir acheva ma pensée.

—"Mais enfin, qu'y a-t-il? expliquez-vous?" dit le prêtre presque effrayé.

Alors, tout d'une traite, en phrases plus ou moins incohérentes, je débitai le récit de mon aventure.

"Et maintenant, ajoutai-je pour conclure, comme vous êtes la seule personne que je connaisse à Pierreville, c'est à vous que je m'adresse pour demander en mon nom à monsieur Roussel la main de sa fille?"

—Peste! comme vous y allez! vous arrangez rondement les choses! répondit l'abbé en riant. Enfin! vous avez peut-être raison; si vous croyez que là est votre bonheur... Mais tout de même, avouez que si c'est là ce que vous appelez collectionner des antiquités!!...

Tout se passa le mieux du monde. Le père m'écrasa les mains en m'appelant son "cher enfant"; quant aux yeux de pervenche, ils eurent encore un joli sourire, mais pas ironique celui-là et qui semblait me dire "Allons! monsieur le collectionneur, vous y êtes donc enfin venu! mais vrai, avez-vous la tête assez dure!"

Bref, la veille du grand jour, nous étions réunis une fois encore tous les quatre dans le "musée", le vieux Roussel, l'abbé Florent, Jeanne (je l'appelais Jeanne tout court, maintenant) et moi, devisant des derniers préparatifs et de projets d'avenir, lorsque le bonhomme me dit tout à coup:

"Mais j'y songe, mon cher Maurice; nous oublions la tradition: il faut que la veille du maria-

ge la fameuse fontaine de Saxe passe des mains du beau-père dans celles du gendre".

—Oh! vraiment, mon cher monsieur Roussel, répliquai-je vivement, jamais je ne consentirai...

—Non, non, mon ami, pas de protestations. Allez décrocher vous-même la fontaine et placez-la sur la grande table au milieu des présents de nocé".

Force me fut d'obéir. Je me levai de ma chaise, je m'approchai du précieux chef-d'oeuvre, non sans émotion, je le saisis d'une main tremblante... si... tremblante... qu'entraîné par le poids je perdis l'équilibre et m'aplatis les deux mains en avant contre la muraille tandis que la fontaine s'éclatait en mille pièces sur le plancher!

J'étais anéanti! L'abbé Florent semblait atterré. Quant au vieux Roussel, il s'était affalé tout d'un bloc sur son fauteuil comme s'il avait reçu un coup de massue sur le crâne!...

Il y eut une minute, un siècle d'affreux silence... Puis tout à coup fusa un éclat de rire sonore comme un cristal.

"Eh bien! s'écriait Jeanne d'une voix joyeuse, on ne dira plus maintenant que les choses n'ont pas d'esprit!"

—Quoi?... qu'est-ce que tu dis? bégaya le bonhomme abasourdi...

—Mais oui, papa! continua l'incorrigible espiègle. Cette brave fontaine m'a fait connaître Maurice; nous nous aimons; nous nous marions demain. Alors elle s'est dit comme ça: "J'ai fait correctement mon devoir pendant cent cinquante ans; six générations de bonheur et d'amour, c'est suffisant pour une vieille porcelaine comme moi. Maintenant, je vais me reposer. Bonsoir, la compagnie!" Et elle a cassé son couvercle! Voilà!..."

—Ah! ces enfants! ces enfants! grommela le vieux Roussel riant malgré lui. Ils ne respectent rien! Tiens, toi, veux-tu que je te dise? Tu ne deviendras jamais une collectionneuse! "

F. de CHALOT.

Ottawa, 22 octobre 1906.

LES BONS VIEUX

NOUVELLE CANADIENNE INEDITE

La vieille mémère, une brassée de bois entre les bras, revenait du hangar. D'un coup de genou elle poussa la porte, et, tout essoufflée par l'effort, elle laissa tomber les rondins nouveaux dont l'un lui meurtrit un peu le pied. Mais, bah! elle en avait enduré bien d'autres la pauvre vieille, et une souffrance de plus ou de moins n'affectait pas son maigre corps.

Le logis était pauvre, mais propre. Tous les objets mobiliers étaient en place, et le parquet nu, net comme du bois neuf, s'empourprait aux clartés des braises ardentes qui se grésillaient dans le grand poêle de fonte à deux étages.

La vieille jeta son bois dans le foyer profond et se reposa.

Elle était lasse; elle faisait tous les gros ouvrages, et la pauvre femme avait plus de soixante ans. Son "vieux" aurait pu lui épargner une partie des durs travaux du ménage, mais elle s'y opposait avec une énergie farouche.

C'est que le brave homme, usé par un labeur commencé dès l'enfance, travaillait dans une fonderie, en qualité de manoeuvre, et l'on ne s'imaginerait guère combien cette besogne est dure. Tous les jours l'homme devait se mettre en route avant six heures du matin pour ne rentrer, harassé, que le soir, passé sept heures, parce que la fonderie était située au fin fond du Griffintown, et que les vieux avaient établi leurs pénates dans la plaine nouvellement animée qui s'étend au nord du Mile-End, afin de pouvoir se loger plus économiquement.

C'étaient de bien braves gens, ces Vermette. Ils avaient conservé les vieilles traditions de leurs ancêtres, et malgré leur pauvreté ils s'ingéniaient à soulager leurs voisins plus misérables qu'eux. Ils avaient eu une postérité de patriarches, mais l'inexorable mort avait tout coupé dans la fosse commune. Il ne leur restait plus que deux petits-enfants, les fils de leur fille, et ils les avaient pris avec eux.

Le père Vermette était un grand vieillard, aux larges épaules, mais courbé et usé par un travail de bête de somme. Il avait un visage noir et un caractère mélancolique. Jamais on ne l'avait vu rire depuis la mort de son premier enfant. Chaque matin il emportait sa maigre ration dans une boîte de fer blanc, et le soir, il rentrait au logis rompu par le travail et par la longue étape qu'il avait à parcourir, car le père Vermette ignorait le luxe du tramway. Il ava-

lait alors gloutonnement une écuelle d'épaisse soupe aux pois. — la soupe populaire et nationale — jetait un regard attendri sur les enfants endormis, échangeait quelques propos avec sa vieille compagne et se couchait, non sans avoir adressé à Dieu une honnête prière, à la mode antique, c'est-à-dire à genoux sur le sol, le front posé sur le bord de sa couche et les bras élevés au-dessus de sa bonne et vieille tête.



Elle mangeait l'enfant de baisers, tandis qu'une larme énorme roulait sur sa vieille face ravagée.

Quant à la mère Vermette, c'était une vieille bougonne, qui grondait sans cesse, mais à la façon du vieil Ursus de Victor Hugo. Si un pauvre hère venait s'abriter sous son auvent pendant les averses ou les poudreries, elle sortait, furieuse, et l'interpellaient:

—Que faites-vous là, vous, vagabond!... Est-ce que vous voulez attrapper le coup de la mort?... Allons, entrez!... C'est-y Dieu possible de voir de pareils va-nu-pieds à la porte des maisons honnêtes!

Et lorsque le gueux était dans la maison, elle

plaçait la miche sur la table avec un pot de graisse de rôti, en disant:

—Tenez, mangez, espèce de crève-la-faim! Ce n'est pas un régal, mais c'est assez bon pour vous.

Et elle ne le laissait partir que quand il était bien sec au dehors et bien bourré au dedans, mais elle l'accompagnait d'invectives et de formules méprisantes que tout en elle démentait.

C'était son genre à la bonne mère Vermette.

La nuit tombait tristement. La nuit est toujours triste dans la solitude. Les enfants qui revenaient de l'école, sautèrent au cou de leur grand'mère. Celle-ci, tout en leur rendant leurs baisers, clamait:

—Mais, monstres que vous êtes, dans quelles flaques avez-vous piétiné pour avoir les pieds trempés comme cela?... Vite, enlevez vos bas et mettez-vous près du feu, ou je vous donne la volée, méchants sujets!

Et elle rudoyait les petits, qui n'y prenaient garde, accoutumés à cette mise en scène, et sûrs de posséder tout l'amour de la vieille mère.

Quand les petits furent bien séchés, la grand-mère dressa leur couvert et les fit manger. Elle, elle attendait toujours son vieux pour lui tenir compagnie à table. Puis, après avoir couché les mioches, la vieille prit un paquet de nippes et se mit à ravauder en attendant la venue de son homme.

La famille était pauvre, mais elle n'était pas dans la misère. L'homme seul alimentait le ménage avec son mince salaire, mais la femme avait tant d'ordre, tant de sage économie, qu'en dépit des deuils coûteux qui les avait frappés, les braves gens arrivaient à joindre les deux bouts. Même ils étaient parvenus à économiser \$7.25 en huit mois, et ce soir, jour de paye, ils allaient pouvoir atteindre le chiffre fabuleux de \$7.50!

Ah! c'est que le père Vermette avait une ambition. Depuis longtemps il rêvait d'étendre sur le sol de son habitation une théorie de ces tapis de coton en camaïeu gris, l'orgueil des pauvres gens qui ne peuvent se payer le luxe de marcher sur la laine de Smyrne. En un mot, on allait garnir le plancher de la maison avec des lambeaux de belle et bonne "catalane."

La fantaisie et la soif de somptuosité entraient pour un peu dans ce désir; mais le besoin de tamiser l'air froid qui poussait du de-

hors à travers les feuilles disjointes du parquet était réellement la cause déterminante de cette ambition, que partageait du reste la mère Vermette.

La dernière pièce blanche allait donc venir tout à l'heure! Après la soupe, on descendrait au village Saint-Jean-Baptiste et on ferait l'amplette. On demanderait au marchand de diviser le lot en deux paquets, et les bons vieux porteraient chacun le sien. Car telle était l'invariable règle de conduite de la bonne femme: elle entendait partager toutes les joies, mais aussi toutes les peines de son brave homme de mari.

Et pendant que son aiguille courait dans les hardes, la mère Vermette souriait doucement, songeant à la surprise des enfants et à la consternation des voisins, qu'elle allait écraser de son faste.

Tiens, au fait, ils n'avaient qu'à faire comme eux, les voisins! Au lieu d'acheter pour un écu de boisson le samedi, que ne mettaient-ils la moitié de cette somme dans un vieux verre, bien solide, bien couvert avec une lourde soucoupe, et bien caché sur la dernière planche de l'armoire?

Tout entière à sa rêverie, la vieille se berçait doucement au tic-tac régulier du vieux coucou, qui battait l'heure dans un coin de la chambre.

Elle se berça si bien qu'elle s'endormit sur son ouvrage. Subitement, elle se réveilla, le coucou, dans un grincement de chaîne qui se déroule, sonnait dix heures.

—Dix heures! fit-elle en se frottant les yeux. Et mon bandit de Vermette qui n'est pas encore rentré!

Elle se mit à murmurer tout bas, les lèvres pincées.

Soudain, une raffale secoua la fenêtre et des gouttes de pluie fouettèrent les vitres; puis, bientôt, la pluie glacée qui succédait à la neige tomba en averse abondante et serrée.

* * *

Comme si elle eut attendu ce moment pour faire éclater sa colère, la vieille se dressa, et au risque d'éveiller les enfants, elle ragea:

—Ah! ces hommes, nés buveurs, tous les mêmes!... Il se sera laissé entraîner par des chenapans comme lui!... En ce moment, tenez, ils sont tous saouls!... Dix heures!... Il sait pourtant combien je suis inquiète quand il s'attarde... Pourvu qu'ils ne lui aient pas fait boire du gin, de ce gin brûlant qui rend fou... Pourvu qu'il ne s'égare pas et qu'il sache encore revenir ici!...

Elle s'arrêta un moment, regarda dans la nuit à travers les carreaux, et reprit:

—Il pleut... sans doute, il pleut! mais c'est justement une raison pour revenir plus vite. S'il s'amuse en route, il sera trempé comme une éponge... Avec ça qu'il est fort, ce grand dadais-là... il tousse comme un vieux cheval fourbu... Ah! il va rentrer propre, le gredin!... Et... qui sait? rentrera-t-il seulement? pourra-t-il retrouver la maison?...

Elle s'arrêta encore; le coucou sonnait la demie.

La grand'mère s'approcha de la couchette où dormaient les enfants:

—Ah! vous avez là un bel exemple, allez! Et dire que vous serez comme ça, vous autres... Tous ivrognes, les hommes, tous... Je ne sais pas pourquoi vous vivez, petites vermines!

Et elle baisa doucement les deux enfants au front.

—Il ne boit pourtant jamais, avoua-t-elle en continuant son soliloque. Ce sont les autres, des abrutis, des débauchés, qui l'auront entraîné... C'est aujourd'hui la paye, et demain...

A cette pensée, la vieille bondit. Elle venait de songer aux tapis.

—Demain, fit-elle avec terreur, demain l'argent sera loin, bien sûr! et il faudra puiser dans le verre pour donner la becquée aux petits!

Et la vieille faillit pleurer en prononçant ces derniers mots.

Elle s'écroula sur une chaise, mit son menton dans sa main et regarda dans le vide, l'oeil mauvais.

Le coucou sonna onze heures, mais la mère Vermette ne bougea pas. Elle était comme pétrifiée.

Soudain on entendit un clapotis de pas dans la boue et aussitôt un homme entra, tapant des pieds et soufflant comme un loup-marin.

C'était Vermette.

Il n'était pas ivre, mais ses vêtements ruisselaient. Il tenait dans ses bras un paquet informe qu'il plaça doucement sur le lit, puis il vint s'asseoir, rompu, à côté de la table où la vieille, maugréant, mettait le couvert.

—Allons, la mère, dit-il en voyant la mine renfrognée de sa femme, ne te fâche pas trop fort... Il y a eu un incendie à la "chop" et j'ai dû rester avec les camarades pour aider les pompiers... En voulant sauver les modèles, trois des nôtres sont restés sous les décombres... Oui, soupira-t-il d'un ton navré, trois vieux compagnons ont péri... Baptiste, tu sais, Baptiste le veuf... il est mort...

—Bonté divine! s'écria la vieille en joignant les mains; et son petit?... encore un orphelin!

Vermette ne répondit pas; il se leva, tira de sa poche sa paye qu'il étala intacte sur la table et s'avança vers le lit:

—Ma bonne femme, dit-il gravement, nous n'achèterons pas de tapis pour l'instant... nous verrons plus tard. Tu mettras un peu plus d'eau dans la soupe et un peu moins de pois... Baptiste le veuf est mort, et...

—Et puis? questionna la vieille.

Vermette prit le paquet qu'il avait déposé sur le lit, et défit avec précaution, et plaça dans les bras de sa femme un tout jeune enfant endormi.

Ah! le mauvais crapoussin, cria-t-elle, il aurait bien fait de crever en même temps que son gueux de père!

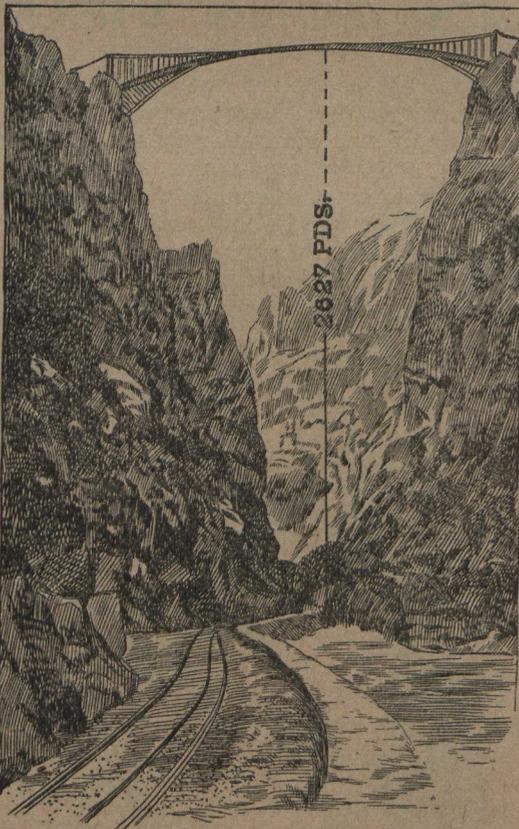
Et avec une rapidité étonnante, elle avait dépouillé l'enfant et elle l'exposait doucement à la bienfaisante chaleur du poêle, tandis qu'elle le mangeait de baisers et qu'une larme énorme roulait sur sa vieille face ravagée.

Tout ému, le père Vermette lui donnait des petites tapes sur l'épaule.

—C'est bon, fit-elle avec sa rudesse de commande, nous ferons maintenant trois parts au repas des enfants... Voilà ce que c'est de vouloir jouer au bourgeois et de rêver tapis... Ça porte malheur, mon homme, ça porte malheur.

HENRI ROULLAUD.

LE PONT LE PLUS HAUT DU MONDE



Le pont le plus haut du monde sera certainement celui que les Américains construisent en ce moment au-dessus de la fameuse gorge Royale, dans le Colorado, dit le dernier numéro de l'"American Inventor", de New-York. Ce pont est destiné au passage de tramways électriques qui parcourront son tablier à une hauteur de 2627 pieds au-dessus d'une rivière, c'est-à-dire à un demi-mille. Au point de vue de la hauteur, ce petit pont (il n'a que 230 pieds de long) détiendra et de beaucoup un record, étant donné que le pont le plus élevé que l'on puisse citer après lui est celui du Zambèze, en Afrique, dont la hauteur est de 450 pieds.

Voici quelques détails concernant le pont haut perché du Colorado: A l'endroit par dessus lequel ce pont est jeté, l'abîme qu'il franchira n'a que 50 pieds de large à sa base, et 230 pieds à son sommet, c'est dire que les murailles opposées du précipice s'élèvent presque verticalement (voir notre gravure). Au fond de la gorge étroite coulent torrentueusement les eaux d'une petite rivière aux poissons exquis, paraît-il. A la suite de mensurations exactes, ainsi que nous venons de le dire, il est

établi que le pont dominera la rivière à une hauteur de 2,627 pieds; sa longueur devant être de 230 pieds et sa largeur de 22 pieds. Il sera construit en plaques et câbles d'acier, tels qu'employés dans la construction des ponts suspendus. L'arche qui supportera le tablier s'appuiera solidement sur les parois de granit des bords opposés de la gorge. Inutile d'ajouter que l'ouvrage sera parfait des deux côtés, et que seul un violent tremblement de terre pourrait compromettre la stabilité de cette oeuvre d'art.

Une des singularités de ce pont sera son tablier "en verre" de 1 pouce $\frac{1}{2}$ d'épaisseur, enchassé dans de l'acier, et ainsi construit pour permettre aux piétons de regarder couler la rivière, tout en bas, à un "demi-mille", sans qu'ils aient à redouter les effets du vertige. Des garde-fous convenables, empêcheront du reste tout accident. Le pont qui nous occupe coûtera un million de dollars, il est déjà en voie de construction; l'entreprise de ce travail unique ayant été confiée à la Cie "Canon City Florence and Royal Gorge Interurban Electric Railway." Une ligne électrique transportera les voyageurs de "Canon" City et de Florence, à 11 milles de distance, leur faisant traverser le pont le plus élevé du monde. La gorge ou "canon" que franchira le pont est une des gorges en miniature du Colorado, n'ayant que 7 milles de long, mais aux parois presque perpendiculaires. Inutile de dire que du sommet où ce pont est construit la vue sera incomparable de grandiose. Le petit voyage de "Canon City" jusqu'au pont ne durera qu'une vingtaine de minutes, conduisant à une altitude de 2,800 pieds par une rampe de 4 pour cent. Notons que le pont se trouve situé à 7,900 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Nous tenions à signaler à nos lecteurs cette nouvelle oeuvre du génie civil américain, une des plus dangereuses et des plus difficiles à accomplir, même à notre époque où l'audace des ingénieurs et leur savoir, semblent se jouer de toutes les difficultés matérielles. Le projet du pont de la gorge Royale a été étudié pendant des années, dans quelques semaines la réalité confirmera la précision des calculs qu'il comportait.

(Traduction faite pour l'Album Universel)

Madame Roland et la Révolution

Notes historiques écrites pour l'Album Universel, par l'abbé Serpaggi.

La Révolution française sera toujours l'objet d'une étude approfondie, car les événements qui se succédèrent pendant cette période de l'histoire de France ont laissé une trace assez ineffaçable de leur passage, pour qu'ils vailent la peine d'être considérés d'un oeil attentif, d'être disséqués minutieusement.

En France et à l'étranger même, ne voit-on pas des principes qui prirent naissance dans le court espace de 1789 à 1796? La démocratie qui règne aujourd'hui sur toute l'étendue du continent européen, n'est-elle pas l'oeuvre de la période sanglante comprise entre ces deux dates? A cette époque, comme à toutes les époques de révolution, se trouvèrent des esprits très intelligents, de beaucoup supérieurs à leurs contemporains, très méditatifs, presque toujours concentrés, qui découlerent une suite ininterrompue d'idées, justes parfois, extravagantes bien souvent. Dans leur élan, ils ne manquèrent ni de courage, ni d'énergie, mais, hélas! la présomption en leurs propres forces et l'excès de leur conduite, amenèrent des désastres irréparables. Aujourd'hui que nous étudions ces choses à la distance de plus de cent ans, n'avons-nous pas la persuasion que les marches de l'échafaud furent préparées par le trop d'ardeur et de passion des chefs du mouvement d'alors? Et nous est impossible de songer à ces tristes jours où tant de nobles et innocentes victimes trouvèrent la mort, sans en éprouver une terrible commotion.

Je suis porté à croire que plusieurs parmi les révolutionnaires, après la première colère, le premier emportement durent regretter l'appel fait aux masses, qui une fois lancées, ne s'arrêtèrent qu'après une moisson de ravages et de carnages, telles l'ouragan, qui, suivant une loi fatale, n'apaise son courroux qu'au moment où il a tout dévasté (1).

(1) La Révolution française marque une ère de désordre sur toute l'échelle sociale. Elle est la phthisie des peuples, la couche funèbre des idées saines, l'étouffement de toutes les vertus, l'avant-garde des violentes passions. La démagogie, l'ambition, la licence, trouvent en elle un point d'appui solide.

Je ne serais pas étonné que madame Roland de la Platière, ne souffrit de l'influence révolutionnaire. Car, elle ne se contenta pas d'être spectatrice de la Révolution, elle voulut aussi y prendre part. Personne ne pourra lui contester d'avoir joué un rôle efficace dans le grand mouvement de 1789. Elle s'y lança éperdument. Elle se dépensa de mille façons pour faire triompher les idées qui lui étaient chères. Femme intelligente, plus ambitieuse encore, éprise d'un certain idéal philosophique, elle rêva constamment la fondation d'une république spartiate. Seulement, si son génie avait des intuitions théoriquement très admirables, il déplaça toutefois l'axe des choses. Car elle aurait dû se rappeler que Sparte, située sur les bords de l'Eurotas, et par conséquent plus près de l'Orient, subit l'entendement des gestes nationaux de celui-ci, tandis que la France, nation occidentale, n'était peut-être pas capable de nourrir les mêmes aspirations. Si les hommes se ressemblent toujours par la structure physique, on ne peut pas en dire autant du côté du tempérament. La conception qui avait germé dans la pensée vive de madame Roland, ne devenait pas de ce chef une conception universelle du peuple français.

L'attachement de cette femme à ses idées révolutionnaires est étrange, et même très répréhensible, car la plupart du temps elle dépassa les bornes de la sagesse, de la prévoyance, et n'écoutant que son exaltation, son impétuosité, elle entraîna son mari, le ministre Roland, dans une déplorable conduite, et elle-même se livra aux démonstrations les plus ineptes, indignes d'une femme qui conserve encore un peu de pudeur.

Mais pour tracer une peinture assez exacte de cette femme, il me semble opportun de citer les paroles du dictionnaire encyclopédique de Larousse, quoique en matière d'exactitude historique, il ne soit pas toujours à l'abri du parti-pris. Voici ses propres mots : "Madame Roland... richement douée, elle se passionna pour la peinture, la musique, la littérature antique et classique, les mathématiques même. Très indépendante d'esprit, elle était à la fois raisonnable et romanesque; elle lisait, à dix-sept ans, saint Vincent de Paul, Bossuet, Descartes et surtout Rousseau, dont la *Nouvelle Héloïse* la charma".

"Le sentiment de vénération que lui inspirait son mari ne suffisait pas à remplir sa vie: elle se laissa aimer par leurs amis Lauthenas, Bosc, Bancal des Issarts et aima elle-même Buzot d'un amour enthousiaste, et, croit-on, platonique". Dans ces quelques mots, nous trouvons le portrait assez bien rendu de madame Roland. Lecture d'ouvrages religieux et de dissertations philosophiques. Sentiments très sensibles pour les amis de sa maison, tout en gardant une grande vénération pour son mari, dit le même dictionnaire.

N'est-ce pas, vraiment, sentir trop de choses à la fois, dans un cœur philosophique et spartiate; n'est-ce pas la vision nette de la femme ardente mais dangereuse en même temps? Qui oserait douter un seul instant, que le ministre Roland fût le captif des idées et des passions de sa femme? La fameuse lettre qu'il lut au roi, alors qu'il était ministre de l'intérieur, eut pour auteur véritable celle qui était devenue son épouse. Nous savons qu'à la suite de cet incident, Roland fut obligé de quitter son poste. Et, il ne pouvait pas en être autrement, car cette lettre, par la forme et par le fonds, fut simplement odieuse. Le roi devenait le sujet du ministre devant l'attitude et le ton impérieux de celui-ci. Louis XVI, malgré sa débonnairerie, le somma de se retirer. La mesure ne fut pas trop rigoureuse mais elle irrita la fouguese madame Roland.

On n'a jamais pu comprendre l'animosité de cette femme contre la reine Marie-Antoinette, animosité qui pourrait bien se traduire par un sentiment de haine excessif. L'Égérie de la Révolution, fut-elle victime des pamphlets, des calomnies absurdes et méchantes répandues à profusion et à dessein contre l'infortunée reine de France? C'est l'hypothèse la plus probable, car elle ne connut autrement la fille de Marie-Thérèse. Il est bien dommage que la philosophie et la philanthropie de madame Roland n'aient pu réussir à lui inspirer de meilleurs sentiments envers une personne de son sexe, et certes, bien loin d'être telle que la lui représentait le sombre tableau de son imagination. N'a-t-elle jamais mis en cause le sort de la souveraine devant ses amis? Hélas! tout fait présumer qu'elle en était capable et que plus d'une fois, elle a dû avoir une intempérance de langue dange-reuse pour la reine.

Pourtant, malgré ses défauts, la plupart dus à sa vivacité d'esprit, Mme Roland ne manqua jamais de sang froid, même en présence du tribunal du Salut Public. Ayant écouté en silence son verdict de mort, elle répondit, au dire de certains de ses admirateurs, par ces mots qui seraient nobles et fiers, si un document quelconque pouvait en faire foi: "J'irai, dit-elle, rejoindre tant d'autres illustres victimes que vous avez déjà assassinées".

Le jour où elle fut amenée en la place de Grève pour être livrée au bourreau, elle se serait écriée, parvenue devant la statue de la liberté: "ô liberté! comme on t'a jouée!" ou "ô liberté! que de crimes on commet en ton nom!" Un critique récent et toujours en vue, monsieur Edmond Biré, si j'ai bon souvenir, prétend qu'elle n'aurait rien dit. Cette dernière version semble plus logique que toutes les autres. Il est difficile d'admettre que les velléités poétiques se réveillent dans une âme qui s'achemine vers la mort. A cette heure suprême, quoiqu'on en dise, on se

pas, que ne faisait-elle pas dans son salon de la rue Guénégaud, au milieu de ses amis qui se concertaient tous ensemble pour abattre l'ancien ordre de choses, pour en faire renaître un autre, conforme aux aspirations de la classe intellectuelle de ce temps-là. Nous savons ce que veut dire ce mot aujourd'hui!

A coup sûr, ni elle, ni les partisans de sa doctrine politique, ne s'attendaient guère à un déchainement de passions et de crimes, comme cela se produisit presque à leur insu, et en dehors, — je voudrais le croire — de leur volonté. Mais qui ne sait que l'incendie une fois allumé, s'acharne à tout dévorer? La fouguese de madame Roland dans ses opinions politiques ne fut-elle pas pour beaucoup dans l'exécution de tant d'illustres victimes?

Peut-être à ses derniers instants, s'aperçut-elle de son erreur, qu'elle dut sincèrement regretter. Son dernier mot adressé à la statue de la liberté le laisse présumer. Combien plus, cependant, nous aurions compati à la triste fin de cette fem-



MADAME ROLAND. D'après Goupil. — Gravure de Crosbie.

sent plutôt porté à un recueillement intérieur qui compasse l'extérieur et qui, sans tuer l'énergie, prohibe toute harangue, même suprême. Voulait-elle jouer la spartiate au dernier moment. En tout cas, nous ne refusons pas de croire à la vérité du fait quoique ce courage nous paraisse un peu trop imagé, invraisemblable, comme nous venons de le laisser entendre.

Ce qui nous touche davantage dans la triste fin de cette femme, c'est précisément sa fin elle-même. Ses juges, si on peut les appeler tels, auraient dû lui épargner ce triste sort. Ses idées philosophiques n'étaient pas, que je sache, passibles de la peine de mort. Malheureusement, madame Roland avait tenu elle aussi la torche incendiaire, ayant embrassé avec enthousiasme la cause de cette Révolution, qui n'a pas même eu pitié de la plupart des siens. Que ne disait-elle

me, si une pensée chrétienne était venue l'arracher à sa léthargie philosophique, si son âme sensible, éprise d'un idéal qui bien compris et sagement appliqué aurait pu avoir des suites heureuses pour son pays, se fut ressaisie? Hélas! l'histoire est muette là-dessus, et nous ne savons pas le jour où elle nous révélera que celle qui lisait saint Vincent de Paul, Bossuet, rentrée en elle-même, abjura certaines erreurs, pas mal d'excès de son imagination, et fit appel, à l'heure fatale, à la bonté de Dieu, qu'elle invoquait dans sa première jeunesse. Nous craignons fort, qu'elle n'ait emporté, avec elle, ce secret énigmatique, dans le silence de la tombe au seuil de la Justice éternelle.

A coup sûr, Mme Roland est à plaindre dans son malheur, à blâmer dans sa conduite et son attitude.

Abbé SERPAGGI.

A TRAVERS LA MODE

Toilette d'après-midi

Il paraît que les soutaches seront très en faveur cet hiver. Dès maintenant on en garnit les robes qui, par elles, prennent aussitôt une note



très élégante. Le dessin ci-dessus représente une robe en soie noire, forme princesse derrière, le corsage ouvert devant et découpé sur un gilet de mousseline blanche brodée. La jupe, longue cette fois-ci, est ornée d'une large broderie en soutache dont le dessin, très fin, très chargé, s'étend en ramifications qui se joignent les unes aux autres. La broderie, plus étroite, moins riche, se répète sur le devant du corsage, l'épaule, un peu les manches. Devant, une ceinture en soie liberty complète la robe.

Le chapeau, large et bas, est un feutre ciel avec fond de velours gris fumé et large noeud de soie.

TOILETTES FEMININES

La saison féminine reprend avec une activité incroyable. Les femmes se demandent, non sans inquiétude, ce qu'on portera cet hiver, car la chose est importante. Il s'agit de ne point se tromper dans le choix de ses toilettes, la Française devant être la femme du monde qui sait le mieux s'habiller.

Un point acquis est que l'on renonce définitivement aux tailles placées bas; toutes les jupes ont une tendance très marquée à se prolonger par le haut de cinq ou six centimètres, mais n'arrivent point, cependant, à l'Empire. Doucet, — le grand couturier de la rue de la Paix, qui fait autorité en matière d'élégance, et régent le grand goût parisien, qui, parfois, s'égaré en exagérations, — Doucet désapprouve cet "Empire" mis à toutes sauces, dont les petites couturières ont fait un abus déplorable. Il ne l'admet guère que dans la robe très vapoureuse et très habillée du soir, et garde aux robes du jour la grâce de la taille, réduite aux proportions harmonieuses que je vous signale.

Les manteaux joueront cet hiver, un rôle important. Le costume tailleur sera admis, certes; mais il descend d'un cran, en ce sens qu'il ne sera plus le "numéro" de visites, si je peux m'exprimer ainsi. On portera beaucoup de manteaux flottants, aux larges manches japonaises, aux teintes anciennes: lie de vin, prune de monsieur, amarante; mais les femmes pratiques feront tout aussi bien de choisir des couleurs moins spéciales, qui, forcément, dateront.

Cet hiver, le grand chic sera d'avoir l'air de mettre son manteau à l'envers, c'est-à-dire de le doubler en zibeline, en skons, en martre, en fourrures de prix, et d'employer tout bonnement, pour le dessus, une peau de soie quelconque, ou même un drap soyeux et souple. On portera aussi beaucoup de manteaux en velours, aux tons de velours de Gênes: bleu passé, vert éteint, rouge fané, presque mauve. En velours, ces couleurs un peu pâlies sont infiniment jolies; mais un manteau de velours noir a toujours son cachet de distinction, surtout lorsqu'il accompagne une robe de même couleur, et est forcément plus durable.

Les robes de velours princesse, aux lignes très simples, à la jupe très ample par le bas, jouiront d'une grande faveur. Comme garniture, presque rien: une collerette de vieux venise, un jabot de dentelle à la manche courte, et c'est tout. Quand la robe est bien taillée, et la femme bien faite, cette toilette est d'une simplicité de haut style. Parfois, on y ajoute l'agrément d'un galon de soie noir, ou ton sur ton, qui court sur la jupe; mais moins ces robes sont ornées, plus elles ont de cachet. D'ailleurs, si je pouvais caractériser la saison qui vient, je dirais que cet hiver est celui du "style." On copie des estampes anciennes, on s'inspire de l'art japonais et du dix-huitième siècle, un peu aussi du Directoire, et chacun compose, en quelque sorte, une reconstitution à son goût où l'on retrouve de tout un peu.

J'ai vu, rue de la Paix, un manteau du soir qui était la vraie "Polonaise-Directoire", ample, vaste, bordée par le bas de deux rangs de fourrure. J'ai admiré des chapeaux qui eussent fait frémir le bon Dangeau et la reine Marie-Thérèse, et que Marie-Antoinette n'eût pas reniés. Ce sont des échafaudages de plumes, haut montées sur d'immenses calottes, qui rappellent les beaux jours de Léonard. Mais j'ai vu aussi le toquet Henri II, et la capote Directoire. Il



PATRON No 2195

Manteau Empire de 30 à 40 pouces de buste. Matériaux 4 verges en 42 pouces.

Pour recevoir ce patron, en papier tissu, il suffit de nous envoyer 10 cents, la mesure du tour de buste, et nous donner l'adresse à laquelle nous devons faire parvenir le patron. Qu'on veuille bien nous donner une adresse explicite et complète; certaines lectrices oublient totalement de signer leur commande; qu'elles veuillent bien nous écrire de nouveau, si le ou les patrons ne leur parviennent pas.



Toilette de ville

Lainage olive; jupe ornée de biais en cercles. Petit vêtement serré à la taille par une ceinture (voir le dos). Un biais piqué passe sur les épaules devant et dans le dos. Deux moitiés de col carré s'arrêtent de chaque côté des biais et retombent sur le bouffant des manches que termine un poignet cerclé de pattes en haut et en bas.

Matériaux: Environ 9 verges de lainage.

Chapeau de velours vert garni de ruban de satin vert et d'une grande boucle.

n'y a donc pas de style propre; mais tous les styles sont à la mode, et il semble que chacun s'amuse comme pour une fête costumée.

Les jupons joueront un grand rôle, car, unanimement, les jupes auront, par le bas, une grande ampleur et devront être fortement soutenues. Le volant est donc doublé, ruchotté, travaillé de façon à meubler la jupe. D'ailleurs, une femme distinguée a toujours des dessous, sinon luxueux, du moins très soignés, et j'avoue que je préfère lui voir une robe d'apparat de moins, et qu'elle possède une confortable et charmante robe d'intérieur, une ou deux liseuses, des jupons coquets. Cela lui constituera une grâce infiniment mieux que toutes les élégances mondaines, dont tout le monde jouit, sauf le mari:

Beautés brunes et beautés blondes

Il paraît, dit la statistique, que les brunes, en général, ont soixante-dix-sept chances sur cent de se marier, tandis que les blondes n'ont que vingt-trois pour cent de chances.

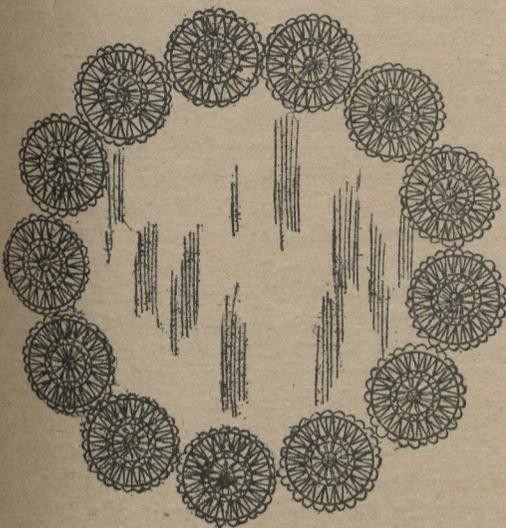
Cela prouve peut-être tout simplement que les tempéraments énergiques réussissent mieux dans la vie et vont plus droit au but...

Blondes molles, ou blondes trop douces, méfiez-vous, et brunissez un peu votre caractère.

De "La Vie Féminine", supplément aux "Annales politiques et littéraires", de Paris.



LA VIE AU FOYER



Napperon rond garni de dentelle de Ténériffe
En toile granitée garnie de ronds en dentelle de Ténériffe.

ACCIDENTS DE LA DENTITION

Pseudo-troubles de la première dentition

Les affections que l'on attribue abusivement à la dentition sont: les diarrhées, la dysenterie, les fièvres infantiles qui, en réalité, sont des désordres provenant des organes digestifs et qui, loin d'avoir leur étiologie dans l'évolution dentaire, sont dues à une nourriture impropre durant cette période de la dentition. En effet, à la naissance, les organes digestifs de l'enfant ne sont pas assez développés pour recevoir une nourriture quelconque, c'est le lait de la mère qui leur convient. A mesure que l'enfant avance en âge, le lait maternel se modifie suivant le développement de ces organes, de telle sorte que le lait d'une nourrice qui nourrit depuis plusieurs mois est impropre à un enfant naissant.



Petite pochette-sachet en satin brodé

Cette élégante petite pochette peut servir à serrer un ouvrage en cours d'exécution; elle peut également être offerte comme enveloppe d'un joli mouchoir de dentelle. Broderie au passé d'une guirlande de petites violettes mauves et violet foncé, branchages et feuilles vertes de plusieurs nuances; branches de mimosa jaune d'or à feuillage vert léger.

Les parents, ignorant cela, donnent aux enfants des aliments que leur estomac ne peut digérer; si ces aliments sont renvoyés, tant mieux. Mais s'ils ne le sont pas, ils pénètrent dans le duodénum où ils produisent l'irritation et comme conséquence, provoquent ces maladies imputées à la dentition, parce qu'elles surgissent durant cette période. Il n'y a là que contemporanéité et non causalité. A cet âge de la première enfance, tous les organes poursuivent leur évolution et l'organisme se trouve dans un état de résistance très précaire et l'évolution dentaire n'agit que comme cause occasionnelle dans les accidents sus-mentionnés, comparables aux autres crises physiologiques: les époques, la grossesse, la puberté, la croissance. L'éruption

étant un phénomène extérieur, visible comme le fait remarquer Magitot, et à quelque moment qu'on observe un enfant, il y a toujours une dent qui va sortir ou qui vient d'apparaître au dehors; les parents et parfois le médecin trouvent là une explication toute prête et qui n'oblige à aucune recherche, à aucun autre examen.

S'il n'y a qu'un peu de diarrhée, une diète convenable sera probablement suffisante pour la combattre.

Si l'enfant a été sevré récemment et que l'accident soit venu ensuite, il est ordinairement nécessaire de donner des aliments plus nutritifs.

A propos du sevrage, rappelons que Trousseau veut que "l'on attende la sortie de la canine, ce qui arrive au 18e mois, parce que cette dent est la plus périlleuse." C'est dans l'intervalle d'une évolution dentaire à une autre qu'il faut sevrer. Il est à propos de prescrire un cathartique si les selles sont vertes, afin de vider l'estomac et l'intestin: une demi ou une cuillerée d'huile de ricin fera l'affaire; s'il y a acidité, ajouter quantité égale de magnésie calcinée.

Dr A. D'ARGENT

Du (Journal de la Santé) Dentiste.

RECETTES UTILES

Pour enlever la vieille couleur à l'huile et le vernis

Pour enlever la vieille couleur à l'huile et le vernis, qui résiste même à une forte lessive, il n'y a pas de meilleur moyen qu'un mélange de térébenthine et d'ammoniaque dans la proportion d'une partie de la première et de deux de la seconde de ces substances. On agitera ce mélange dans une bouteille jusqu'à ce qu'on obtienne un liquide laiteux. On applique ce liquide avec un torchon d'étoupe, et l'enduit se dissout et peut s'enlever en quelques minutes.

Eau pour les cuivres

Voici une recette peu coûteuse donnant d'excellents résultats et, comme elle ne renferme aucun corps gras, elle ne tache pas, et le brillant obtenu se ternit moins vite, car le cuivre que renferment les métaux se combine avec les corps gras pour former un savon verdâtre d'oxyde de cuivre.

Dans une bouteille d'une chopine, mettez:

Sel d'oseille (bi-sulfate de potasse), 10 gr.; Tripoli léger, rose ou gris, 30 gr.; Essence de térébenthine blanche, 10 gr.; Eau ordinaire pour faire une chopine.

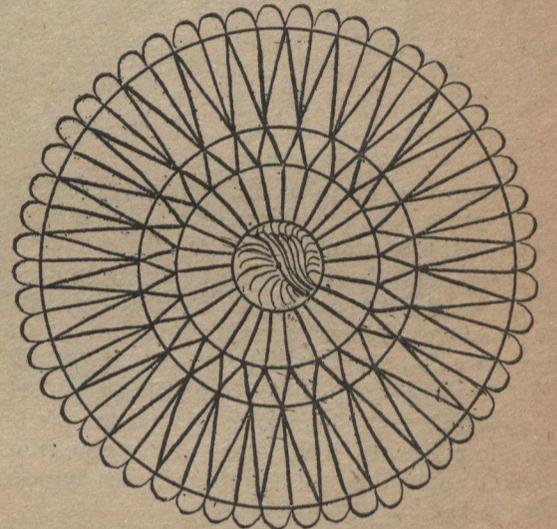
L'essence de térébenthine a son utilité pour dégraisser rapidement la surface des cuivres ternis par les doigts.

Usage: Agiter la bouteille, verser un peu de la composition sur un chiffon; étendre, en frottant, le liquide sur les surfaces à nettoyer. Essuyer avec un chiffon sec et doux; on peut saupoudrer ce dernier de tripoli sec pour obtenir un brillant plus vif et plus durable.

Les recettes et ouvrages de dames de cette page sont extraits de *La Famille*.

L'enlèvement des taches par l'infusion du lierre

Les feuilles de lierre enlèvent les taches de tous les tissus. On prend une vingtaine de feuilles jeunes et bien vertes qu'on lave soigneusement, on les dépose dans une terrine et on verse dessus un demi-litre d'eau bouillante; après les avoir fait macérer au moins pendant deux heures, on brosse avec cette solution les vêtements à nettoyer. Les couleurs se ravivent et l'étoffe reprend son aspect primitif; mais il faut ensuite laisser sécher avec soin et se gar-

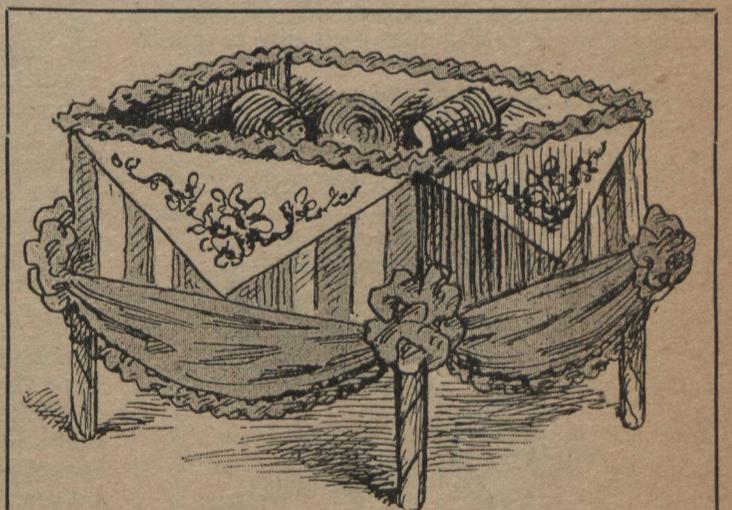


Napperon rond garni de dentelle de Ténériffe, Détail grandeur naturelle.

der de repasser après nettoyage. La soie et les rubans noirs, défraîchis par un long usage, se nettoient aussi facilement. Le liquide dans lequel le lierre aura trempé longtemps est considéré comme poison.

Pour faire des cache-pots

Prendre la forme du pot à fleurs à l'aide d'un carton ou mieux de toile raide. Puis découper la paille d'un vieux chapeau (lorsque c'est un chapeau fait à la main) et coudre cette paille sur le patron en commençant par le haut. Agrémenter de galon, de ruchettes de ruban, d'un piquet de fleurs, etc.



Charmant accessoire

Voici un charmant accessoire du travail que chacune de vous peut faire elle-même à peu de frais. Prenons, par exemple, une petite caisse, une boîte quelconque, un carton même assez solide. Y ajouter des pieds pour donner plus d'élégance.

Peindre la boîte au ripolin deux tons de vert. Si vous opérez avec un carton, il vaut mieux le garnir d'étoffe, le carton supportant mal la peinture. La draperie sera charmante en liberty et tout aussi bien en percale Pompadour.

Doubler en toile claire se rabattant en coins brodés, avec un ruchonné autour.

Et maintenant, bébé ou le chat ne pourront plus, sans votre permission, jouer avec les pelotes de laine.



POUR NOS JEUNES AMIS

L'ANE ET LE VOLEUR

Un pauvre homme n'avait pour tout bien qu'un âne, mais un âne superbe, qui galopait comme un cheval.

C'était un riche seigneur qui lui en avait fait don, parce qu'Ali — ainsi s'appelait cet homme — lui avait offert une tasse de café, un jour qu'égaré dans le désert, le seigneur était sur le point de succomber à la fatigue et à la faim.

Voilà-t-il point qu'un matin, en s'éveillant, le propriétaire du bel âne ne trouva plus son fidèle compagnon à ses côtés.

Qu'était-il arrivé? Evidemment, on le lui avait volé pendant la nuit; la chose ne faisait pas de doute pour Ali, étant donné surtout l'attachement de l'animal pour son maître.

Ali se livra tout d'abord aux manifestations du plus violent désespoir.

— Mon âne, on m'a volé mon âne, criait-il. Si vous connaissez le voleur, donnez-moi son nom, par pitié, mes amis...

Mais, hélas! personne ne disait mot; personne ne semblait touché autrement de ses cris, de ses plaintes, de sa bruyante douleur. L'Arabe est, en effet, assez indifférent à tout ce qui ne l'atteint pas d'une manière directe.

Lorsqu'Ali eut bien crié, levé de grands bras vers le ciel et qu'il vit que c'était peine inutile de continuer, il se tut subitement, ses yeux cessèrent de répandre des larmes.

Une idée venait de lui passer par la cervelle:

— C'est un de ces hommes qui a fait le coup certainement, pensa-t-il.

Il resta une minute comme en extase, et dit:

— Est-ce que je n'ai pas un moyen infailible de me faire rendre mon âne et de faire payer cher au voleur le prix de son crime?

Et il conclut d'une voix terrible:

— Si demain, avant le jour, le voleur n'a pas ramené lui-même mon âne à mon gourbi, je ferai ce qu'a fait mon père. Qu'on se le dise!

Et il disparut, conscient d'avoir fait éclater la foudre sur ses auditeurs.

Le lendemain, avant l'aube, l'âne réveillait Ali d'un joyeux braiment.

Bien entendu, les voisins accoururent pour le féliciter de l'heureux événement.

— Mais, demanda curieusement l'un d'eux, — peut-être bien le voleur lui-même, qui sait? — maintenant, ne peux-tu pas nous dire ce que fit ton père?

— Ce qu'il fit, répondit Ali, éclatant de rire, par Allah! une chose bien simple: il en acheta un autre!

C. PELLETIER D'ESCAMPS.

VERS A DIRE

LA CONSCIENCE

On sait toujours quand on fait bien.
Jean, une voix parle en toi-même:
C'est la voix de quelqu'un qui t'aime,
Car son bon conseil, c'est le tien.

Ecoute-la, la voix secrète,
Mon fils, la voix de bon conseil:
Elle veille dans ton sommeil,
Et partout elle est toujours prête.

Sais-tu, Jean, quelle est cette voix
Qui te félicite ou te gronde?
Qui parle au coeur de tout le monde?
Qui, dans la nuit, dit: "Je vous vois"?

C'est la conscience qu'on la nomme,
C'est l'écho, dans nos coeurs resté,
D'un conseil souvent répété,
De notre père, un honnête homme.

JEAN AICARD.



LE VERRE QUI NE DEBORDE PAS

Prenons un verre et remplissons-le d'eau jusqu'au bord, mais en nous arrêtant dès que le ménisque formé par l'eau est concave; l'eau atteindra, sur le pourtour, le bord du verre, mais au centre elle sera un peu plus bas. Nous montrons aux spectateurs que l'eau, qui mouille le verre, forme un ménisque concave.

Mettez, à côté de ce verre plein d'eau, une pile de pièces de 2 cents, et annoncez que vous allez mettre plusieurs de ces pièces dans le verre sans qu'une seule goutte en déborde. Vous les faites en effet tomber dans le verre, l'une après l'autre et avec précaution; lorsqu'il y en a un certain nombre, vous montrez au public que le liquide s'est renflé en forme de ménisque convexe, dont le niveau est au-dessus du bord du verre. C'est ce renflement qui a permis aux pièces de monnaie de se loger dans le verre plein sans le faire déborder.

LA VALEUR D'UN PETIT SOU

C'était la première fois de sa vie que le brave petit Antoine se trouvait en possession d'un sou, d'un sou tout neuf! qu'il avait gagné en accomplissant, avec intelligence et empressement, je ne sais quelle commission pour son patron.

Sa pensée immédiate fut de garder le sou pour sa mère. Mais il réfléchit qu'elle avait déjà beaucoup de sous et qu'elle préférerait le lui laisser.

Puis, il faisait froid, ce jour-là, et Antoine sentit son estomac creux; aussi demanda-t-il l'autorisation, vite accordée, d'aller s'acheter de quoi goûter.

Mais voilà! qu'acheter avec un sou? Antoine était bien embarrassé; un croissant tout chaud? un chocolat à la crème? du "plaisir"? des marrons? un échaudé? un sucre d'orge? ou

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant nos feuillets, nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages. L. R.

un morceau de pain d'épice, vous savez? un coeur semé de petits anis blancs? Tandis qu'il réfléchissait, Antoine vit une pauvre femme qui tenait par le bras une petite fille. Toutes deux étaient vêtues de haillons et tendaient timidement la main.

Un petit garçon gros, bien emmitoufflé dans un manteau de fourrure, passa près des malheureuses, comprit leur prière, mais haussa les épaules sans sortir ses mains de ses poches où sonnaient de gros sous... Antoine s'en aperçut, et lorsqu'il le frôla, il ne pût s'empêcher de murmurer:

— Sans-coeur, va!

Puis il courut vers la mendicante et lui remit, en souriant, son beau sou neuf.

Les deux femmes remercièrent Antoine comme si la pièce eût été en or... mais quel ne fut pas leur étonnement, et celui du petit apprenti, en voyant le gros garçon vêtu de fourrure revenir sur ses pas et tirer de ses poches toute une poignée de sous qu'il remit aux mendiannes extasiées! Il sourit en voyant la figure surprise d'Antoine et, s'approchant de lui il murmura à son tour:

— Hein? pas si dur que cela, va, le coeur... mais c'est toi qui m'as servi de modèle!

Très heureux, Antoine rentra à la boutique les poches et l'estomac vides, mais le coeur satisfait.

— Je comprends la valeur d'un sou, pensa-t-il, il permet de donner une leçon aux riches. NIO.

DEVINETTES

No 64

Quelle est la chose que personne n'aime porter et qui cependant est faite tout spécialement pour les mains?

No 65

Qu'est-ce qui va avec la voiture, n'est d'aucune utilité à la voiture, et sans quoi pourtant la voiture ne peut marcher?

No 66

Pourquoi la chevelure de l'homme grisonne-t-elle avant sa barbe?

No 67

Qu'est-ce qui est bien vêtu l'été, mais tout nu en hiver?

Solutions des problèmes et devinettes publiés dans le No 1175 de l'Album Universel

No 60 — Le No 2 l'a vu le premier, ensuite le No 3, et enfin le No 1.

No 61 — Un baiser.

No 62 — 18 sous.

No 63 — Il n'y a pas de différence.



UN MELON QUI SE TRANSFORME. 1

Voulez-vous savoir ce que devient ce beau melon? Regardez au bas de la troisième colonne.



UN MELON QUI SE TRANSFORME. 2

Le portrait de Master Philéas Fogg! vous savez bien l'anglais qui fit le tour du monde en quatre-vingts jours.

Suite et fin des PIRATES DU GOLFE ST LAURENT, enregistré conformément à l'acte des droits d'auteur.

Comme il mettait le pied sur le sommet du monticule, une sourde détonation mit en branle tous les échos du voisinage, suivie aussitôt d'une pétarade assourdissante de coups plus clairs, jaillissant du dos du cap, d'où montaient par jets fulgurants de longues flammes bleuâtres, véritable chevelure de feu.

C'était étrange...

C'était terrible!

Et les éclats de pierre tombaient partout, sur la terre et dans la mer, à quelques centaines de pieds de là.

Le Mécatina venait de sauter et flambait comme une torche

—Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça? criait Suzanne, les bras dressés.

—Ça, c'est la Grande-Ourse qui s'en va chez le diable, avec son ami Gaspard, répondait Wapwi, la figure irradiée.

Suzanne, tremblante, contemplait ce spectacle terrifiant, lorsque Wapwi cria soudain:

—Petite mère, regarde à gauche, vite!

Suzanne obéit.

—Le "Vengeur"! . . . Arthur, dit-elle dans un spasme.

Et, tout aussitôt, elle prit le bras de Wapwi, l'entraînant.

—Attendez, petite mère... Mon fusil... Il faut voir... répondait le prudent garçon, tout en prenant son arme et dévalant avec mesure.

Arrivés au rivage, les deux "insulaires" eurent sous les yeux un spectacle qui n'était pas banal, au moins:

Du côté droit, vers le nord, un volcan en éruption. En face d'eux, un joli vaisseau, toutes voiles hautes mais contre-bassées, de façon à demeurer en place, sans trop de dérive.

Enfin, entre ce vaisseau et la rive, une chaloupe qui s'avancait, manoeuvrée par trois hommes, dont un au gouvernail.

—Arthur! cria la jeune femme, tendant les bras.

Wapwi, plus calme, assemblait, lui, trois tas de broussailles sèches, qu'il enflammait en un tour de main.

Une voix nerveuse cria de l'embarcation:

—Est-ce toi, Wapwi?

—Oui, oui! . . . Et petite mère aussi! . . . hur-la l'enfant d'un ton suraigu qui domina tous les bruits.

La chaloupe aborda bientôt.

Un homme sauta sur les crans, courut à la

femme, qu'il serra dans ses bras, et, donnant la même accolade au petit sauvage:

—Wapwi, dit-il: je t'adopte une seconde fois, et c'est pour toujours.

Le petit Abénaki prit la main tendue du capitaine, la baisa et la mettant sur sa tête courbée:

—Petit père, dit-il, Wapwi sera un bon fils.

Quand le jour parut, ce matin-là, des deux vaisseaux qui composaient la marine de la baie de Kécarpoui, l'un rentrait, triomphant et paivoisé. . . .

C'était le "Vengeur", avec tout son monde à bord.

L'autre, sous l'unique commandement du capitaine Thomas Noël, s'enfuyait vers la côte française de Terre-Neuve, toute sa toile au vent, mais sans la plus petite flamme à la pointe de ses mâts.

Sur son tableau d'arrière, on lisait ce nom batailleur:

LE MARSOUIN!

FIN

LE CHIEN D'OR

ROMAN CANADIEN

PAR

WM. KIRBY

TRADUIT PAR L. P. LEMAY



"In questo racconto, il nostro fine non è, per dir la verità, soltanto di representar lo stato delle cose nel quale veronno a trovarsi i nostri personaggi; ma di far conoscere insieme per quanto si può in ristretto, e per quanto si può da noi, un tratto di storia patria più famoso che conosciuto.

MANZONI."

"Le but que nous nous sommes assigné dans ce récit n'est pas, à vrai dire, de faire connaître seulement les faits historiques auxquels ont été mêlés les personnages de notre livre; mais aussi de représenter brièvement et autant qu'il nous a été possible de le faire, une époque de l'histoire de notre pays, histoire dont on parle beaucoup, mais que malheureusement l'on ne connaît pas assez.

MANZONI."

La légende du Chien d'Or a été édiflée sur un fait historique des plus émouvants.

Quand vous allez à Québec, vous pouvez voir sur la façade de l'un des principaux monuments de la vieille cité de Champlain, le Bureau de Poste, rue Buade, une énorme plaque de marbre, sur laquelle est sculpté un chien rongéant un os, avec cette inscription:

Je suis un chien qui ronge l'os;
En le rongéant je prends mon repos;
Un temps viendra qui n'est pas venu
Que je mordrai qui m'aura mordu.

La figure du chien est dorée, et le tout, chien et inscription, frappent par leur aspect antique.

Quel fait étrange a donc donné lieu à ce monument étrange, vieux de près de deux siècles et que l'on conserve soigneusement sur la façade de l'un de nos édifices publics?

C'est, on le devine, l'un des épisodes les plus émouvants de notre vie nationale. Un homme de génie, qui s'est passionné pour les grandes beautés de notre histoire, l'a revêtu de tous les charmes de la littérature, et sous le nom de "Chien d'Or", nous la représente en un tableau ravissant de l'époque qui l'a produite. Or, cette époque est l'âge héroïque du Canada.

Une note publiée en mai 1860, dans le "Journal de l'Instruction Publique", donne les quelques détails qui suivent sur cette mystérieuse affaire:

"Une tradition populaire voulait que M. Philibert, le propriétaire de cette maison, eût été assassiné par M. de Repentigny; que le bas-relief emblématique et l'inscription eussent été placés sur la porte, par sa veuve, comme une terrible excitation à la vengeance par son fils; enfin, que ce dernier eût accompli la "vendet-

ta" en tuant de Repentigny en duel, soit en France, soit à Pondichéry. Sur ces données, un littérateur spirituel et élégant, M. Auguste Soulard, écrivit une petite légende qui fut publiée dans le "Canadien." M. Viger publia à la suite une critique dans laquelle il niait presque tous les faits affirmés par la légende. Il est résulté des recherches que fit plus tard l'infatigable antiquaire: 1. Que Philibert avait été tué en 1748 et non en 1736, par M. de Repentigny, dans une querelle soudaine; 2. Qu'avant de mourir, la victime avait pardonné au meurtrier; 3. Que M. de Repentigny revint au pays y faire intérimer des lettres de grâce, et commandait une compagnie sous le Chevalier de Lévis, à la bataille du 28 avril 1760. Il est certain qu'il ne fut jamais tué en duel. Alors, le bas-relief et l'inscription deviennent plus énigmatiques que jamais."

Quoiqu'il en soit, l'époque où l'histoire place ce drame est d'un intérêt extraordinaire. C'est la période des grandes guerres entre la France et l'Angleterre et des luttes gigantesques qui ont illustré nos héros canadiens. L'on n'a conservé, au bureau de poste, que la plaque de marbre. Tout l'encadrement et la tablette ont disparu. Ce qui précède est une image complète de ces diverses pièces, telles qu'elles existaient avant la démolition de l'ancienne maison de Philibert, laquelle démolition n'a eu lieu que lors de la construction du bureau de poste actuel en 18. . . .

Voici les vers qu'il inspira à feu M. F. R. Angers, avocat, C. R., le père de M. le juge Angers:

Epigraphe sanglant d'un drame ensanglanté,
Aux parois de ces murs, quelle main t'a jeté?
Osas-tu, noble élan d'une vengeance active,
Sarcasme audacieux, défier l'oppresseur?
D'une épouse éplorée es-tu la voix plaintive,
Ou le cri d'un mourant qui demande un ven-
[geur?

Volcan des passions où la vertu s'abîme,
Vous, haine, jalousie, amour, cupidité,
Qui d'entre vous dicta cette page de crime?
L'on ne sait! . . . L'oeuvre est là, le drame est [attesté,

Vengeance, assassinat y doivent trouver place;
Philibert meurt percé du fer d'un assassin
Qui fuit, mais au vengeur ne peut cacher sa [trace;

Car le sang demandé ne le fut pas en vain.
Le temps n'ose frapper le Chien d'Or de son [aile;

Il reste plus entier que le fait qu'il rappelle.
Le drame est un roman, qui, voulant de l'effet
Du vrai comme du faux à sa guise dispose;
Tandis qu'aux murs vieilliss, gardant un sens [complet,
L'énigme encor subsiste, et nous dit quelque [chose.

Ajoutons à cela quelques-unes des observations que contenait le prospectus de publication du Chien d'Or:

Petit peuple de 60,000 habitants à peine, nous avons lutté plus d'un quart de siècle contre l'Angleterre et ses colonies qui lançaient contre nous plus de 75,000 hommes de troupes, c'est-à-dire plus de soldats qu'il n'y avait de population au Canada, y compris les vieillards, les femmes et les enfants!!!

Comment nos pères ont-ils fait ces prodiges de valeur?

Oh! c'est qu'ils avaient à leur tête les plus vaillants héros, les plus illustres guerriers qu'aient jamais produits et la noble France si féconde en héros et la Nouvelle-France qui sous ce rapport a rivalisé avec sa mère-patrie.

Lisez ces grands noms:

Montcalm, Lévis, Iberville, Bienville, La Galignonnière, de La Corne St Luc, Le Gardeur de Repentigny, Claude de Beauharnois, Rigaud de Vaudreuil, Le Gardeur de Tilly, de Beaujeu, de Lotbinière, Jumonville de Villiers, Coulon de Villiers et cent autres.

Montrez-nous une pléiade plus chevaleresque, plus brillante, plus valeureuse!

Quels héros, quels gigantesques faits d'armes! Et comme si ce n'eût pas été assez des armées anglaises, pour ruiner le Canada français, ajoutez à cela les terribles misères intestines causées par la scélératesse de l'Intendant Bigot. Avec un cercle d'amis pervers et débauchés, ce misérable faisait servir en partie le

pouvoir que lui avait délégué le Roi, pour ruiner la colonie, tirer de ses ruines de quoi payer les plus infâmes orgies et s'enrichir, lui et ses amis, de plusieurs millions.

Hélas! dès cette époque reculée, des spéculateurs politiques spéculaient sur notre patrie en détresse!

Eh bien! ce drame émouvant d'une lutte héroïque livrée sur les champs de bataille contre la puissante Angleterre, et dans les affaires intérieures, par toute une population de braves gens et de nobles guerriers contre une coterie de scélérats spéculant sur le coffre public, l'auteur nous le représente en traits admirables.

Que ne donnerait-on pas pour voir agir sous nos yeux toute la population française du Canada de 1740 à 1760?

Or, ce tableau, on le retrouve dans le "Chien d'Or". On y voit vivre nos pères non-seulement dans les jours solennels des grandes batailles et des actions d'éclat, mais dans tous les plus petits incidents de la vie ordinaire.

Ce sont:

Les grandeurs de Versailles transportées dans les salons de Québec et de Montréal, où les femmes canadiennes montrent toutes les qualités du coeur et de l'esprit, tout le brillant, tout l'héroïsme et même les défauts qui les caractérisaient à cette époque;

L'esprit fin, la gaieté, la touchante amabilité, la politesse de haut ton, les manières exquises de la plus belle société du monde;

Les allures chevaleresques, le patriotisme admirable, la grandeur de caractère, l'élévation d'âme, la haute science de nos hommes d'état, de nos missionnaires, de nos découvreurs et de nos guerriers;

Le type de l'habitant canadien, pieux, jovial, franc, brave et loyal, dévoué à la patrie jusqu'à l'héroïsme; le haut caractère, et l'influence de notre clergé qui se montre au premier rang dans toutes les entreprises patriotiques; pardessus tout, l'esprit catholique et le caractère français qui imprégnaient notre population de cette époque!

Les intrigues y sont ourdies avec un grand art. Le drame s'y précipite et s'y dénoue à travers mille péripéties émouvantes.

Et les caractères admirablement rendus de héros et d'héroïnes qui charment par leur piété, la noblesse de leurs sentiments et leur grandeur d'âme, tandis qu'à côté, d'autres types non moins réussis nous montrent le vice, l'astuce, la fourberie, l'intrigue, les crimes sous les couleurs les plus repoussantes:

Tout est là pour faire du "Chien d'Or", l'un des chefs-d'oeuvre de la littérature canadienne. Il sera même un événement en France lorsqu'il y sera connu.

"Et cet hommage rendu à notre race, l'a été par un Anglais."

Et ce tableau si touchant de nos moeurs canadiennes, de nos vertus et de "notre foi catholique, c'est à un protestant que nous le devons!"

Il ne manquait plus que deux choses à cet ouvrage: 1. Être traduit en français par une plume à la hauteur du livre et du sujet qu'il traite. M. L. P. Lemay a accompli cette tâche patriotique;

2. Être lu et relu par tous les Canadiens-Français, etc., etc.

CHAPITRE I

LES HOMMES DE L'ANCIEN RÉGIME

I

— "Voir Naples et mourir!" . . .

C'était là, comte, un fier dicton que nous entendions souvent, quand, nos voiles latines déployées, nous croisions dans les parages de la célèbre baie toute étincelante des feux du Vésuve. Nous étions alors convaincus de la justesse de cette orgueilleuse parole, comte, mais aujourd'hui je dis, moi:

"Voir Québec et vivre à jamais!"

Je contemplerai sans fatigue, pendant toute une éternité, cet adorable panorama. C'est un matin de l'Éden que ce brillant matin du Canada, et l'admirable paysage qui se déroule sous nos yeux, est digne du soleil qui se lève pour l'éclairer.

Ainsi parlait un grand et superbe vieillard, Herr-Peter Kalm, gentilhomme suédois, et l'enthousiasme faisait briller l'azur de ses yeux, resplendir sa figure.

Il s'adressait à Son Excellence le comte de la Galissonnière, gouverneur de la Nouvelle-France qui se trouvait auprès de lui, sur un bastion des remparts de Québec, en l'an de grâce 1748.

Des officiers français et des Canadiens, portant l'uniforme militaire de Louis XV, groupés dans la grande allée pierreuse qui longe les murs, et appuyés sur leurs épées, causaient gaiement ensemble. Ils formaient l'escorte du gouverneur.

Les citoyens de Québec et les habitants des environs, mandés expressément, étaient accourus travailler à la défense de la ville, et La Galissonnière examinait les ouvrages qu'ils avaient faits pendant la nuit.

Quelques dignitaires de l'Église, vêtus de la soutane noire, se mêlaient volontiers à la conversation des officiers. Ils accompagnaient le gouverneur, tant pour lui témoigner du respect que pour encourager, par leur présence et leurs paroles, le zèle des travailleurs.

II

La guerre se faisait sans merci alors entre la vieille Angleterre et la vieille France, et la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre, et, depuis trois ans, les deux nations rivales épouvantaient, par de cruelles hostilités, cette vaste région de l'Amérique du nord, qui s'étend, dans l'intérieur et au sud-ouest, depuis le Canada jusqu'à la Louisiane (*).

Parmi les Indiens, les uns suivaient les étendards de la France, les autres, les drapeaux de l'Angleterre, et tous trempaient avec bonheur leurs mocassins dans le sang des blancs, et les blancs, à leur tour, devenaient aussi cruels et faisaient une guerre aussi impitoyable que les sauvages eux-mêmes.

Louisbourg avait été rasé par les Anglais; Louisbourg, ce bras cuirassé qui s'étendait hardiment sur l'Atlantique, le boulevard de la Nouvelle-France; et maintenant, l'armée anglaise envahissait l'Acadie et menaçait Québec par terre et par mer.

Une rumeur rapide, la rumeur d'un danger prochain, passa comme un souffle sur la colonie et le vaillant gouverneur, voulant mettre la ville en état de défense, donna aux habitants des ordres qui furent reçus avec enthousiasme. Le peuple accourut pour jeter le défi à l'ennemi.

III

Rolland-Michel Barrin, comte de la Galissonnière, n'était pas moins remarquable par ses connaissances philosophiques, qui le plaçaient au premier rang parmi les savants de l'Académie française, que par son habileté politique et sa sagesse d'homme d'état. Il comprenait bien quels intérêts sérieux se jouaient dans cette guerre; il voyait clairement quelle politique la France devait adopter pour sauver ses magnifiques possessions de l'Amérique du Nord. Mais la cour de Versailles n'aimait pas ses conseils. Elle s'enfonçait rapidement alors dans le bourbier de corruption qui infecta les dernières années du règne de Louis XV.

Chez le peuple, qui admire les actions plutôt que les paroles, on honorait et l'on tenait pour un brave et habile amiral, le comte qui avait triomphalement promené sur les mers le drapeau de la France, et l'avait fait respecter par ses plus puissants ennemis, les Anglais et les Hollandais.

La mémorable défaite qu'il fit essuyer à l'amiral Byng, huit ans après les événements que nous racontons ici, et que le malheureux guerrier, condamné par une cour martiale, expia par la mort; cette mémorable défaite, dis-je, fut un triomphe pour la France, mais pour lui une source de chagrins. Il ne put jamais, en effet, se rappeler, sans gémir, le sort cruel et injuste qu'avait fait subir à son loyal adversaire, l'Angleterre, pourtant aussi généreuse et clément, d'ordinaire, qu'elle est brave et respectée.

(*) Le Canada comprend aujourd'hui, à part l'Alaska, tout le continent américain, de l'Atlantique au Pacifique, au nord de la ligne 45e de latitude.

Déjà le gouverneur atteignait la vieillesse. Il était entré dans l'hiver de la vie, hiver qui sème sur notre tête des flocons de neige qui ne fondent jamais; mais il était encore robuste, vermeil et plein d'activité. La nature, dans une heure d'oubli probablement, l'avait fait sans grâces et laid; mais en retour, elle avait mis dans ce corps trop petit et quelque peu difforme, un grand coeur et un charmant esprit. Ses yeux perçants, étincelants d'intelligence et pleins d'amour pour tout ce qui était noble et grand, faisaient oublier, tant ils fascinaient, les défauts qu'une attentive curiosité pouvait découvrir sur sa figure; ses lèvres fines et mobiles laissaient couler cette éloquence facile, qui naît de pensées lucides et de nobles sentiments.

Il devenait grand quand il parlait; il captivait son auditoire par le charme de sa voix et la clarté de sa diction.

Il était tout heureux, ce matin-là, de se voir avec son vieil ami Peter Kalm. L'officier suédois venait lui rendre visite dans la Nouvelle-France. Ils avaient étudié en même temps, à Upsal et à Paris, et s'étaient aimés avec cette cordialité qui ressemble au bon vin et devient de plus en plus généreuse à mesure qu'elle vieillit.

IV

Herr Kalm, ouvrant les bras comme pour saisir et étreindre sur son coeur l'adorable paysage, s'écria dans un nouveau transport:

"Voir Québec et vivre à jamais!"

— Cher Kalm, dit le gouverneur mettant affectueusement la main sur l'épaule de son ami, et se sentant gagné par son enthousiasme, vous êtes encore l'amant de la nature, comme vous étiez au temps où nous allions tous deux nous asseoir aux pieds de Linnée, notre illustre jeune maître, pour l'écouter nous dévoiler les mystères des oeuvres de Dieu. Nous partageons bien sa reconnaissance, quand il remerciait le Seigneur de ce qu'il lui permettait d'admirer les trésors de sa demeure et les merveilles de la création.

— Ceux qui n'ont pas vu Québec, repartit Kalm, ne peuvent pas comprendre parfaitement le sens de cette parole: le piédestal de Dieu. Cette terre de Québec vaut bien que l'on vive pour elle.

— Non seulement que l'on vive, mais que l'on meure! Et heureux celui qui verse son sang pour elle, avoue-le, Kalm! Voyons, toi qui as parcouru toutes les contrées, ne penses-tu pas qu'elle est digne de son superbe nom de Nouvelle-France?

— Oui, elle en est digne; et je vois ici dans un empire plus vaste que l'empire enlevé par César à Ambriotrix, un rejeton du vieux chêne gaulois qui ombragera le trône de France même, si on le laisse grandir.

— Oui, répliqua le comte, qui s'enflammait aux paroles de son ami, c'est la vieille France transplantée, transfigurée et glorifiée! Sa langue, sa religion et ses lois seront, ici comme là-bas, immortelles, et notre jeune France sera l'orgueil de l'Amérique du Nord comme la mère-patrie est l'orgueil de l'Europe!

Et La Galissonnière, tout transporté, étendit les mains et implora les bénédictions du ciel sur la terre confiée à sa garde.

Le moment était splendide. Le soleil, déployant ses draperies d'or et de pourpre, venait de paraître sur les collines de Lauzon; les légères vapeurs des matins d'été mollement flottaient en se dissipant, et tous les objets, imprégnés d'une fraîche rosée, semblaient s'exalter dans la limpidité de l'air.

A leurs pieds, loin dans son lit profond, le vaste Saint-Laurent était encore à demi voilé d'un léger brouillard d'où s'élançaient par-ci par-là, les mâts d'un navire de la marine royale ou d'un vaisseau marchand, invisibles sur leurs ancres; puis, quand les brumes lentes se déchiraient, on voyait un canot rapide s'avancer dans un rayon de soleil, apportant de la rive sud les premières nouvelles du jour.

Derrière le comte et ses compagnons s'élevait l'Hôtel-Dieu, avec ses murs éclatants de blancheur, et, plus loin, la haute tour de la cathédrale nouvellement réparée, le beffroi des Récollets et les toits de l'ancien collège des Jésuites. Des vieux chênes et des érables ombrageaient l'allée, et, sur leurs branches les oiseaux voltigeaient et chantaient pour rivaliser avec les gais accents de la langue française et

COLOMBA

... Par ...
Prosper Mérimée

(Suite) I

— Mais, dit-elle en prenant le stylet avec l'hésitation de quelqu'un qui veut accepter, et adressant le plus aimable de ses sourires à Colomba : "Chère mademoiselle Colomba... je ne puis... je n'oserais vous laisser ainsi partir désarmée."

— Mon frère est avec moi, dit Colomba d'un ton fier, et nous avons le bon fusil que votre père nous a donné. Orso, vous l'avez chargé à balle ?

Miss Nevil garda le stylet, et Colomba, pour conjurer le danger qu'on court à "donner" des armes coupantes ou perçantes à ses amis, exigea un sou en paiement.

Il fallut partir enfin. Orso serra encore une fois la main de miss Nevil ; Colomba l'embrassa, puis après vint offrir ses lèvres de rose au colonel, tout émerveillé de la politesse corse. De la fenêtre du salon, miss Lydia vit le frère et la soeur monter à cheval. Les yeux de Colomba brillaient d'une joie maligne qu'elle n'y avait point encore remarquée. Cette grande et forte femme, fanatique de ses idées d'honneur barbare, l'orgueil sur le front, les lèvres courbées par un sourire sardonique, emmenant ce jeune homme armé comme pour une expédition sinistre, lui rappela les craintes d'Orso, et elle crut voir son mauvais génie l'entraînant à sa perte. Orso, déjà à cheval, leva la tête et l'aperçut. Soit qu'il eût deviné sa pensée, soit pour lui dire un dernier adieu, il prit l'anneau égyptien, qu'il avait suspendu à un cordon, et le porta à ses lèvres. Miss Lydia quitta la fenêtre en rougissant ; puis, s'y remettant presque aussitôt, elle vit les deux Corses s'éloigner rapidement au galop de leurs petits ponies, se dirigeant vers les montagnes. Une demi-heure après, le colonel, au moyen de sa lunette, les lui montra longeant le fond du golfe, et elle vit qu'Orso tournait fréquemment la tête vers la ville. Il disparut enfin derrière les marécages remplacés aujourd'hui par une belle pépinière.

Miss Lydia, en se regardant dans sa glace, se trouva pâle.

— Que doit penser de moi ce jeune homme ? dit-elle, et moi que pensé-je de lui ? et pourquoi y pensé-je ?... Une connaissance de voyage !... Que suis-je venue faire en Corse ?... Oh ! je ne l'aime point... Non, non ; d'ailleurs cela est impossible... Et Colomba... Moi la belle-soeur d'une vocératrice ! qui porte un grand stylet ! Et elle s'aperçut qu'elle tenait à la main celui du roi Théodore. Elle le jeta sur sa toilette. "Colomba à Londres, dansant à Almack's !... Quel "lion" (2) grand Dieu ! à montrer !... C'est qu'elle ferait fureur peut-être... Il m'aime, j'en suis sûre... C'est un héros de roman dont j'ai interrompu la carrière aventureuse... Mais avait-il réellement envie de venger son père à la corse ?... C'était quelque chose entre un Conrad et un dandy... J'en ai fait un pur dandy, et un dandy qui a un tailleur corse !..."

Elle se jeta sur son lit et voulut dormir, mais cela lui fut impossible ; et je n'entreprendrai pas de continuer son monologue, dans lequel elle se dit plus de cent fois que M. della Rebbia n'avait été, n'était et ne serait jamais rien pour elle.

IX

Cependant Orso cheminait avec sa soeur. Le mouvement rapide de leurs chevaux les empêcha d'abord de se parler ; mais, lorsque les montées trop rudés les obligeaient d'aller au pas, ils échangeaient quelques mots sur les amis qu'ils venaient de quitter. Colomba parlait avec

(1) Voir le numéro 1174 de l'"Album Universel" et le suivant.

(2) A cette époque, on donnait ce nom en Angleterre aux personnes à la mode qui se faisaient remarquer par quelque chose d'extraordinaire.

enthousiasme de la beauté de miss Nevil, de ses blonds cheveux, de ses gracieuses manières. Puis elle demandait si le colonel était aussi riche qu'il le paraissait, si mademoiselle Lydia était fille unique." Ce doit être un bon parti, disait-elle. Son père a, comme il semble, beaucoup d'amitié pour vous..." Et, comme Orso ne répondait rien, elle continuait : "Notre famille a été riche autrefois, elle est encore des plus considérées de l'île. Tous ces "signori" (1) sont des bâtards. Il n'y a plus de noblesse que dans les familles caporales, et vous savez, Orso, que vous descendez des premiers caporaux de l'île. Vous savez que notre famille est originaire d'au delà des monts (2), et ce sont les guerres civiles qui nous ont obligés à passer de ce côté-ci. Si j'étais à votre place, Orso, je n'hésiterais pas, je demanderais miss Nevil à son père... (Orso levait les épaules). De sa dot j'achèterais les bois de la Falsetta et les vignes en bas de chez nous ; je bâtirais une belle maison en pierres de taille, et j'élèverais d'un étage la vieille tour où Sambucuccio a tué tant de Maures au temps du comte Henri le "bel Missere." (3).

— Colomba, tu es une folle, répondait Orso en galopant.

— Vous êtes homme, Ors' Anton', et vous sa-

compère de madame della Rebbia, les accompagna jusqu'à une lieue de sa demeure.

— Voyez-vous ces bois et ces mâquis, dit-il à Orso au moment de se séparer : un homme qui aurait "fait un malheur" y vivrait dix ans en paix sans que gendarmes ou voltigeurs vinsent le chercher. Ces bois touchent à la forêt de Vizzavona ; et, lorsqu'on a des amis à Bocognano ou aux environs, on n'y manque de rien. Vous avez là un beau fusil, il doit porter loin. Sang de la Madone ! quel calibre ! On peut tuer avec cela mieux que des sangliers."

Orso répondit froidement que son fusil était anglais et portait "le plomb" très loin. On s'embrassa, et chacun continua sa route.

Déjà nos voyageurs n'étaient plus qu'à une petite distance de Pietranera, lorsque, à l'entrée d'une gorge qu'il fallait traverser, ils découvrirent sept ou huit hommes armés de fusils, les uns assis sur des pierres, les autres couchés sur l'herbe, quelques-uns debout et semblant faire le guet. Leurs chevaux paissaient à peu de distance. Colomba les examina un instant avec une lunette d'approche, qu'elle tira d'une des grandes poches de cuir que tous les Corses portent en voyage.

"Ce sont nos gens ! s'écria-t-elle d'un air joyeux. Pieruccio a bien fait sa commission.



LE "VOCERO" CORSE

vez sans doute mieux qu'une femme ce que vous avez à faire. Mais je voudrais bien savoir ce que cet Anglais pourrait objecter contre notre alliance. Y a-t-il des caporaux en Angleterre ?..."

Après une assez longue traite, devisant de la sorte, le frère et la soeur arrivèrent à un petit village, non loin de Bocognano, où ils s'arrêtaient pour passer la nuit chez un ami de leur famille. Ils y furent reçus avec cette hospitalité corse qu'on ne peut apprécier que lorsqu'on l'a connue. Le lendemain, leur hôte, qui avait été

(1) On appelle "signori" les descendants des seigneurs féodaux de la Corse. Entre les familles des "signori" et celles des "caporali" il y a rivalité pour la noblesse.

(2) C'est-à-dire de la côte orientale. Cette expression très usitée, "di la dei monti", change de sens suivant la position de celui qui l'emploie. La Corse est divisée du nord au sud par une chaîne de montagnes.

(3) V. Filipini, lib. II. — Le comte "Arrigo bel Misse-e" mourut vers l'an 1,000 ; on dit qu'à sa mort une voix s'entendit dans l'air, qui chantait ces paroles prophétiques :

E Corsica sarà di male in peggio.
E morto il conte Arrigo bel Missere.

— Quelles gens ? demanda Orso.

— Nos bergers, répondit-elle. Avant-hier soir, j'ai fait partir Pieruccio, afin qu'il réunisse ces braves gens pour vous accompagner à votre maison. Il ne convient pas que vous entriez à Pietranera sans escorte, et vous devez savoir d'ailleurs que les Barricini sont capables de tout.

— Colomba, dit Orso d'un ton sévère, je t'avais priée bien des fois de ne plus me parler des Barricini ni de tes soupçons sans fondement. Je ne me donnerai certainement pas le ridicule de rentrer chez moi avec cette troupe de fainéants, et je suis très mécontent que tu les aies rassemblés sans m'en prévenir.

— Mon frère, vous avez oublié votre pays. C'est à moi qu'il appartient de vous garder lorsque votre imprudence vous expose. J'ai dû faire ce que j'ai fait.

En ce moment, les bergers, les ayant aperçus, coururent à leurs chevaux et descendirent au galop à leur rencontre.

"Evviva Or' Anton' ! s'écria un vieillard robuste à barbe blanche, couvert, malgré la chaleur, d'une casaque à capuchon, de drap corse, plus épais que la toison de ses chèvres. C'est le vrai portrait de son père, seulement plus grand et plus fort. Quel beau fusil ! On en parlera de ce fusil, Ors' Anton'."

—Evviva Ors' Anton'! répétèrent en chœur tous les bergers. Nous savions bien qu'il reviendrait à la fin!

—Ah! Ors' Anton', disait un grand gaillard au teint couleur de brique, que votre père aurait de joie s'il était ici pour vous recevoir! Le cher homme! vous le verriez, s'il avait voulu me croire, s'il m'avait laissé faire l'affaire de Giudice... Le brave homme! il ne m'a pas cru; il sait bien maintenant que j'avais raison.

—Bon! reprit le vieillard, Giudice ne perdra rien pour attendre.

—Evviva Ors' Anton'!" Et une douzaine de coups de fusil accompagnèrent cette acclamation.

Orso, de très mauvaise humeur au centre de ce groupe d'hommes à cheval parlant tous ensemble et se pressant pour lui donner la main, demeura quelque temps sans pouvoir se faire entendre. Enfin, prenant l'air qu'il avait en tête de son peloton lorsqu'il lui distribuait les réprimandes et les jours de salle de police:

"Mes amis, dit-il, je vous remercie de l'affection que vous me montrez, de celle que vous portiez à mon père; mais j'entends, je veux que personne ne me donne de conseils. Je sais ce que j'ai à faire.

—Il a raison, il a raison! s'écrièrent les bergers. Vous savez bien que vous pouvez compter sur nous.

—Oui, j'y compte; mais je n'ai besoin de personne maintenant, et nul danger ne menace ma maison. Commencez par faire demi-tour, et allez-vous-en à vos chèvres. Je sais le chemin de Pietranera, et je n'ai pas besoin de guides.

—N'ayez peur de rien, Ors' Anton', dit le vieillard; "ils" n'oseraient se montrer aujourd'hui. La souris rentre dans son trou lorsque revient le matou.

—Matou toi-même, vieille barbe blanche! dit Orso. Comment t'appelles-tu?

—Eh quoi! vous ne me connaissez pas, Ors' Anton', moi qui vous ai porté en croupe si souvent sur mon mulet qui mord? Vous ne connaissez pas Polo Griffio? Brave homme, voyez-vous, qui est aux della Rebbia corps et âme. Dites un mot, et quand votre gros fusil parlera, ce vieux mousquet, vieux comme son maître, ne se taira pas. Comptez-y, Ors' Anton'.

—Bien, bien; mais, de par tous les diables! allez-vous-en et laissez-nous continuer notre route."

Les bergers s'éloignèrent enfin, se dirigeant au grand trot vers le village; mais de temps en temps ils s'arrêtaient sur tous les points élevés de la route, comme pour examiner s'il n'y avait point quelque embuscade cachée, et toujours ils se tenaient assez rapprochés d'Orso et de sa soeur pour être en mesure de leur porter secours au besoin. Et le vieux Polo Griffio disait à ses compagnons: "Je le comprends, je le comprends! Il ne dit pas ce qu'il veut faire, mais il le fait. C'est le vrai portrait de son père. Bien! dis que tu n'en veux à personne! tu as fait un voeu à sainte Nega (1). Bravo! Moi je ne donnerais pas une figue de la peau du maire. Avant un mois on n'en pourra plus faire une outre."

Ainsi précédé par cette troupe d'éclaireurs, le descendant des della Rebbia entra dans son village et gagna le vieux manoir des caporaux, ses aïeux. Les rebbianistes, longtemps privés de chefs, s'étaient portés en masse à sa rencontre, et les habitants du village, qui observaient la neutralité, étaient tous sur le pas de leurs portes pour le voir passer. Les barricinistes se tenaient dans leurs maisons et regardaient par les fentes de leurs volets.

Le bourg de Pietranera est très irrégulièrement bâti, comme tous les villages de la Corse; car, pour voir une rue, il faut aller à Cargese, bâti par M. de Marboeuf. Les maisons, dispersées au hasard et sans le moindre alignement, occupent le sommet d'un petit plateau, ou plutôt d'un palier de la montagne. Vers le milieu du bourg s'élève un grand chêne vert, et auprès on voit une auge en granit où un tuyau en bois apporte l'eau d'une source voisine. Ce monument d'utilité publique fut construit à frais communs par les della Rebbia et les Barricini; mais on se tromperait fort si l'on y cherchait un indice de l'ancienne concorde des familles.

(1) Cette sainte ne se trouve pas dans le calendrier. Se vouer à sainte Nega, c'est nier tout de parti pris.

Au contraire, c'est une oeuvre de leur jalousie. Autrefois, le colonel della Rebbia ayant envoyé au conseil municipal de sa commune une petite somme pour contribuer à l'érection d'une fontaine, l'avocat Barricini se hâta d'offrir un don semblable, et c'est à ce combat de générosité que Pietranera doit son eau. Autour du chêne vert et de la fontaine, il y a un espace vide qu'on appelle la place, et où les oisifs se rassemblent le soir. Quelquefois on y joue aux cartes, et, une fois l'an, dans le carnaval, on y danse. Aux deux extrémités de la place s'élèvent des bâtiments plus hauts que larges, construits en granit et en schiste. Ce sont "les tours" ennemies des della Rebbia et des Barricini. Leur architecture est uniforme, leur hauteur est la même, et l'on voit que la rivalité des deux familles s'est toujours maintenue sans que la fortune décidât entre elles.

Il est peut-être à propos d'expliquer ce qu'il faut entendre par ce mot "tour". C'est un bâtiment carré d'environ quarante pieds de haut, qu'en un autre pays on nommerait tout bonnement un colombier. La porte, étroite, s'ouvre à huit pieds du sol, et l'on y arrive par un escalier fort roide. Au-dessus de la porte est une fenêtre avec une espèce de balcon percé en dessous comme un mâchecoulis, qui permet d'assommer sans risque un visiteur indiscret. Entre la fenêtre et la porte, on voit deux écussons grossièrement sculptés. L'un portait autrefois la croix de Gênes; mais, tout martelé aujourd'hui, il n'est plus intelligible que pour les antiquaires. Sur l'autre écusson sont sculptées les armoiries de la famille qui possède la tour. Ajoutez, pour compléter la décoration, quelques traces de balles sur les écussons et les chambranles de la fenêtre, et vous pouvez vous faire une idée d'un manoir du moyen âge en Corse. J'oubliais de dire que les bâtiments d'habitation touchent à la tour, et souvent s'y rattachent par une communication intérieure.

La tour et la maison des della Rebbia occupent le côté nord de la place de Pietranera; la tour et la maison des Barricini, le côté sud. De la tour du nord jusqu'à la fontaine, c'est la promenade des della Rebbia, celle des Barricini est du côté opposé. Depuis l'enterrement de la femme du colonel, on n'avait jamais vu un membre de l'une de ces deux familles paraître sur un autre côté de la place que celui qui lui était assigné par une espèce de convention tacite. Pour éviter un détour, Orso allait passer devant la maison du maire, lorsque sa soeur l'avertit et l'engagea à prendre une ruelle qui les conduirait à leur maison sans traverser la place.

"Pourquoi se déranger? dit Orso; la place n'est-elle pas à tout le monde?" Et il poussa son cheval.

"Brave coeur! dit tout bas Colomba... Mon père, tu seras vengé!"

En arrivant sur la place, Colomba se plaça entre la maison des Barricini et son frère, et toujours elle eut l'oeil fixé sur les fenêtres de ses ennemis. Elle remarqua qu'elles étaient barricadées depuis peu, et qu'on y avait pratiqué des "archères". On appelle "archères" d'étroites ouvertures en forme de meurtrières, ménagées entre de grosses bûches avec lesquelles on bouche la partie inférieure d'une fenêtre. Lorsqu'on craint quelque attaque, on se barricade de la sorte, et l'on peut, à l'abri des bûches, tirer à couvert sur les assaillants.

"Les lâches! dit Colomba. Voyez, mon frère, déjà ils commencent à se garder; ils se barricadent! mais il faudra bien sortir un jour!"

La présence d'Orso sur le côté sud de la place produisit une grande sensation à Pietranera, et fut considérée comme une preuve d'audace approchant de la témérité. Pour les neutres rassemblés le soir autour du chêne vert, ce fut le texte de commentaires sans fin. "Il est heureux, disait-on, que les fils Barricini ne soient pas encore revenus, car ils sont moins endurants que l'avocat, et peut-être n'eussent-ils point laissé passer leur ennemi sur leur terrain sans lui faire payer la bravade.

—Souvenez-vous de ce que je vais vous dire, voisin, ajouta un vieillard qui était l'oracle du bourg. J'ai observé! la figure de la Colomba aujourd'hui, elle a quelque chose dans la tête. Je sens de la poudre en l'air. Avant peu, il y aura de la viande de boucherie à bon marché dans Pietranera."

X

Séparé fort jeune de son père, Orso n'avait guère eu le temps de le connaître. Il avait quitté Pietranera à quinze ans pour étudier à Pise, et de là était entré à l'École militaire pendant que Ghilfuccio promenait en Europe les aigles impériales. Sur le continent, Orso l'avait vu à de rares intervalles, et en 1815 seulement il s'était trouvé dans le régiment que son père commandait. Mais le colonel, inflexible sur la discipline, traitait son fils comme tous les autres jeunes lieutenants, c'est-à-dire avec beaucoup de sévérité. Les souvenirs qu'Orso en avait conservés étaient de deux sortes. Il se le rappelait à Pietranera, lui confiant son sabre, lui laissant décharger son fusil quand il revenait de la chasse, ou le faisant asseoir pour la première fois, lui bambin, à la table de famille. Puis il se représentait le colonel della Rebbia l'envoyant aux arrêts pour quelque étourderie, et ne l'appelant jamais que lieutenant della Rebbia: — "Lieutenant della Rebbia, vous n'êtes pas à votre place de bataille, trois jours d'arrêts. — Vos tirailleurs sont à cinq mètres trop loin de la réserve, cinq jours d'arrêts. — Vous êtes en bonnet de police à midi cinq minutes, huit jours d'arrêts." Une seule fois, aux Quatre-Bras, il lui avait dit: "Très bien, Orso, mais de la prudence." Au reste, ces derniers souvenirs n'étaient point ceux que lui rappelait Pietranera. La vue des lieux familiers à son enfance, les meubles dont se servait sa mère, qu'il avait tendrement aimée, excitaient en son âme une foule d'émotions douces et pénibles; puis, l'avenir sombre qui se préparait pour lui, l'inquiétude vague que sa soeur lui inspirait, et par-dessus tout, l'idée que miss Nevil allait venir dans sa maison, qui lui paraissait aujourd'hui si petite, si pauvre, si peu convenable pour une personne habituée au luxe, le mépris qu'elle en concevrait peut-être, toutes ces pensées formaient un chaos dans sa tête et lui inspiraient un profond découragement.

Il s'assit, pour souper, dans un grand fauteuil de chêne noirci, où son père présidait les repas de famille, et sourit en voyant Colomba hésiter à se mettre à table avec lui. Il lui sut bon gré d'ailleurs du silence qu'elle observa pendant le souper et de la prompte retraite qu'elle fit ensuite, car il se sentait trop ému pour résister aux attaques qu'elle lui préparait sans doute; mais Colomba le ménageait et voulait lui laisser le temps de se reconnaître. La tête appuyée sur sa main, il demeura longtemps immobile, repassant dans son esprit les scènes des quinze derniers jours qu'il avait vécu. Il voyait avec effroi cette attente où chacun semblait être de sa conduite à l'égard des Barricini. Déjà il s'apercevait que l'opinion de Pietranera commençait à être pour lui celle du monde. Il devait se venger sous peine de passer pour un lâche. Mais sur qui se venger? Il ne pouvait croire les Barricini coupables de meurtre. A la vérité, ils étaient les ennemis de sa famille, mais il fallait les préjugés grossiers de ses compatriotes pour leur attribuer un assassinat. Quelquefois il considérait le talisman de miss Nevil, et en répétait tout bas la devise: "La vie est un combat!" Enfin il se dit d'un ton ferme: "J'en sortirai vainqueur!" Sur cette bonne pensée il se leva, et, prenant la lampe, il allait monter dans sa chambre, lorsqu'on frappa à la porte de la maison. L'heure était indue pour recevoir une visite. Colomba parut aussitôt, suivie de la femme qui les servait. "Ce n'est rien", dit-elle en courant à la porte. Cependant avant d'ouvrir, elle demanda qui frappait. Une voix douce de bois répondit: "C'est moi." Aussitôt la barre de bois placée en travers de la porte fut enlevée, et Colomba reparut dans la salle à manger suivie d'une petite fille de 10 ans à peu près, pieds nus, en haillons, la tête couverte d'un mauvais mouchoir, de dessous lequel s'échappaient de longues mèches de cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau. L'enfant était maigre, pâle, la peau brûlée par le soleil; mais dans ses yeux brillait le feu de l'intelligence. En voyant Orso, elle s'arrêta timidement et lui fit une révérence à la paysanne; puis elle parla bas à Colomba, et lui remit entre les mains un faisceau nouvellement tué.

"Merci, Chili, dit Colomba. Remercie ton oncle. Il se porte bien?"

—Fort bien, mademoiselle, à vous servir. Je n'ai pu venir plus tôt parce qu'il a bien tardé.



Ecole Romantique Allemande



MAX BRUCH, Violoniste, chef d'orchestre et compositeur allemand, né à Cologne en 1838; fut élève de Ferdinand Hiller.

Il s'est fait connaître comme compositeur par un certain nombre d'œuvres importantes: deux opéras, "Loreley" et "Hermione", deux cantates dramatiques intitulées "Frithiof" et "Odysseus", deux symphonies, un concerto de violon avec orchestre, une musique pour la "Jeanne d'Arc" de Schiller; "Arminius", oratorio, enfin des quatuors et trios pour instruments, plusieurs morceaux de musique religieuse et des mélodies pour une ou plusieurs voix. La musique de Max Bruch est prisée sur ce continent comme elle le mérite, du reste. Maintes fois l'orchestre Symphonique de Boston a inscrit le nom de Bruch sur ses programmes. Sans être une étoile de première grandeur dans le monde musical allemand, si bien loti sous ce rapport, Max Bruch y tient, il n'est pas douteux, une place très honorable.



Zéphyr Caressant

(SUITE INSTRUCTIVE)



Pour Violon et Piano

ALEXANDRE LUIGINI

Andante cantabile

VIOLON

PIANO

The musical score is written for Violin and Piano. It begins with the tempo marking "Andante cantabile". The first system shows the violin part starting with a half rest, followed by a melodic line. The piano accompaniment starts with a forte (*f*) dynamic. The second system features the instruction "dolce" and a dynamic marking of "dim p". The third system includes "poco rit." and the instruction "suivez". The final system returns to "a Tempo" and features a forte (*f*) dynamic. The score is in 3/4 time and contains various musical notations such as slurs, ties, and dynamic markings.

The first system of music features a vocal line on a single staff and a piano accompaniment on two staves. The vocal line consists of a series of eighth and sixteenth notes with some rests. The piano accompaniment includes a treble clef staff with a rhythmic pattern of eighth notes and a bass clef staff with chords and single notes.

The second system continues the musical piece. It includes performance markings such as *rit.* (ritardando), *a Tempo*, *dolce*, and *a Tempo*. A dynamic marking of *p* (piano) is also present. The piano accompaniment features a section with a double bar line and a repeat sign, followed by a section with a *p* marking.

The third system shows the continuation of the vocal and piano parts. The vocal line maintains its melodic flow, while the piano accompaniment provides harmonic support with various chordal textures.

The fourth system includes performance markings such as *poco rit.* (poco ritardando) with a '0 4' marking, and *a Tempo*. The instruction *suivez* (follow) is written below the piano accompaniment. The piano part features a section with a sharp sign and a *p* marking.

The fifth system concludes the page with performance markings including *rall.* (rallentando) and *p*. The piano accompaniment ends with a final chord in the bass clef.

Don Procopio

Opéra-Bouffe en deux actes, représenté au théâtre de Monte-Carlo

SERENADE

LIVRET DE
PAUL COLLIN et PAUL BEREL

Musique de GEORGES BIZET



GEORGES BIZET en 1858, par SELLIER
(Académie de France à Rome)

And^{no}. quasi allegretto.

Arpeges serres. simili.

ODOARDO.

Dans la nuit ma bien ai-mé-e,

L'ha-leine embau-mé e, Des éléments zé-phyrs, Jus-qu'à toi por-te-ra-

-t-el le Lé-cho-fi-dè le De-mes-sou-pirs? Tout se-tait

— dans le-si-len-ce Vers toi s'é-lan-ce Mon tris-te-cœur

Mais l'es-poir dont ma pen-sé-e Est ca-res-sé-e Est-il me-u-teur? veil.

DEUXIEME STROPHE

Une étoile solitaire
A peine éclaire
Les cieux pâlis,

Et sur terre tout repose
Ma tendre rose,
Mon chaste lis.

Sur le seuil de ta demeure
J'attendrai l'heure
De ton réveil.

Montréal, 10 novembre 1906.

Album Universel (Monde Illustré) No 1176

Je suis restée trois heures dans le mâquis à l'attendre.

—Et tu n'as pas soupé?

—Dame! non, mademoiselle, je n'ai pas eu le temps.

—On va te donner à souper. Ton oncle a-t-il du pain encore?

—Peu, mademoiselle; mais c'est de la poudre surtout qui lui manque. Voilà les châtaignes venues, et maintenant il n'a plus besoin que de poudre.

—Je vais te donner un pain pour lui et de la poudre. Dis-lui qu'il la ménage, elle est chère.

—Colomba, dit Orso en français, à qui, donc fais-tu ainsi la charité?

—A un pauvre bandit de ce village, répondit Colomba dans la même langue. Cette petite est sa nièce.

—Il me semble que tu pourrais mieux placer tes dons. Pourquoi envoyer de la poudre à un coquin qui s'en servira pour commettre des crimes? Sans cette déplorable faiblesse que tout le monde paraît avoir ici pour les bandits, il y a longtemps qu'ils auraient disparu de la Corse.

—Les plus méchants de notre pays ne sont pas ceux qui sont à la campagne (1).

—Donne-leur du pain si tu veux, on n'en doit refuser à personne; mais je n'entends pas qu'on leur fournisse des munitions.

—Mon frère, dit Colomba d'un ton grave, vous êtes le maître ici, et tout vous appartient dans cette maison; mais, je vous en préviens, je donnerai mon mezzaro à cette petite fille pour qu'elle le vende, plutôt que de refuser de la poudre à un bandit. Lui refuser de la poudre! mais autant vaut le livrer aux gendarmes. Quelle protection a-t-il contre eux, sinon ses cartouches?"

La petite fille cependant dévorait avec avidité un morceau de pain, et regardait attentivement tour à tour Colomba et son frère, cherchant à comprendre dans leurs yeux le sens de ce qu'ils disaient.

—Et qu'a-t-il fait enfin ton bandit? Pour quel crime s'est-il jeté dans le mâquis?

—Brandolaccio n'a point commis de crime, s'écria Colomba. Il a tué Giovan' Opizzo, qui avait assassiné son père pendant que lui était à l'armée."

Orso détourna la tête, prit la lampe, et, sans répondre, monta dans sa chambre. Alors Colomba donna poudre et provisions à l'enfant, et la reconduisit jusqu'à la porte en lui répétant: "Surtout que ton oncle veille bien sur Orso!"

XI

Orso fut longtemps à s'endormir, et par conséquent s'éveilla fort tard, du moins pour un Corse. A peine levé, le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut la maison de ses ennemis et les "archers" qu'ils venaient d'y établir. Il descendit et demanda sa soeur. "Elle est à la cuisine qui fond des balles", lui répondit la servante Saveria. Ainsi, il ne pouvait faire un pas sans être poursuivi par l'image de la guerre.

Il trouva Colomba assise sur un escabeau, entourée de balles nouvellement fondues, coupant les jets de plomb.

—Que diable fais-tu là? lui demanda son frère.

—Vous n'aviez point de balles pour le fusil du colonel, répondit-elle de sa voix douce; j'ai trouvé un moule de calibre, et vous aurez aujourd'hui vingt-quatre cartouches, mon frère.

—Je n'en ai pas besoin, Dieu merci!

—Il ne faut pas être pris au dépourvu, Ors' Anton'. Vous avez oublié votre pays et les gens qui vous entourent.

—Je l'aurais oublié que tu me le rappelleras bien vite. Dis-moi, n'est-il pas arrivé une grosse malle il y a quelques jours?

—Oui, mon frère. Voulez-vous que je la monte dans votre chambre?

—Toi, la monter! mais tu n'aurais jamais la force de la soulever... N'y a-t-il pas ici quelque homme pour le faire?

—Je ne suis pas si faible que vous le pensez, dit Colomba, en retroussant ses manches et découvrant un bras blanc et rond, parfaitement formé, mais qui annonçait une force peu com-

mune. Allons, Saveria, dit-elle à la servante, aide-moi. Déjà elle enlevait seule la lourde malle, quand Orso s'empressa de l'aider.

"Il y a dans cette malle, ma chère Colomba, dit-il, quelque chose pour toi. Tu m'excuseras si je te fais de si pauvres cadeaux, mais la bourse d'un lieutenant en demi solde n'est pas trop bien garnie." En parlant, il ouvrait la malle et en retirait quelques robes, un châle et d'autres objets à l'usage d'une jeune personne.

"Que de belles choses! s'écria Colomba. Je vais bien vite les serrer de peur qu'elles ne se gâtent. Je les garderai pour ma noce, ajouta-t-elle avec un sourire triste, car maintenant je suis en deuil". Et elle baisa la main de son frère.

"Il y a de l'affectation, ma soeur, à garder le deuil si longtemps.

—Je l'ai juré, dit Colomba, d'un ton ferme. Je ne quitterai le deuil..." Et elle regardait par la fenêtre la maison des Barricini.

"Que le jour où tu te marieras?" dit Orso cherchant à éviter la fin de la phrase.

"Je ne me marierai, dit Colomba, qu'à un homme qui aura fait trois choses..." Et elle contemplait toujours d'un air sinistre la maison ennemie.

"Jolie comme tu es, Colomba, je m'étonne que tu ne sois pas déjà mariée. Allons, tu me diras qui te fait la cour. D'ailleurs j'entendrai bien les sérénades. Il faut qu'elles soient belles pour plaire à une grande vocératrice comme toi.

—Qui voudrait d'une pauvre orpheline?... Et puis l'homme qui me fera quitter mes habits de deuil fera prendre le deuil aux femmes de là-bas.



Ajaccio — Maison où est né Napoléon Ier

Cela devient de la folie, se dit Orso. Mais il ne répondit rien pour éviter toute discussion.

"Mon frère, dit Colomba d'un ton de câlinerie, j'ai aussi quelque chose à vous offrir. Les habits que vous avez là sont trop beaux pour ce pays-ci. Votre jolie redingote serait en pièces au bout de deux jours si vous la portiez dans le mâquis. Il faut la garder pour quand viendra miss Nevil." Puis, ouvrant une armoire, elle en tira un costume complet de chasseur. "Je vous ai fait une veste de velours, et voici un bonnet comme en portent nos élégants; je l'ai brodé pour vous il y a bien longtemps. Voulez-vous essayer cela?"

Et elle lui faisait endosser une large veste de velours vert ayant dans le dos une énorme poche. Elle lui mettait sur la tête un bonnet pointu de velours noir brodé en jais et en soie de la même couleur, et terminé par une espèce de houpe.

"Voici la cartouchière (1) de notre père, dit-elle, son stylet est dans la poche de votre veste. Je vais vous chercher le pistolet.

—J'ai l'air d'un vrai brigand de l'Ambigu-Comique, disait Orso en se regardant dans un petit miroir que lui présentait Saveria.

—C'est que vous avez tout à fait bonne façon comme cela, Ors' Anton', disait la vieille servante, et le plus beau "pointu" (2) de Bolognino ou de Bastelica n'est pas plus brave!" Orso déjeuna dans son nouveau costume, et

(1) "Carchera", ceinture où l'on met des cartouches. On y attache un pistolet à gauche.

(2) "Pinsuto". On appelle ainsi ceux qui portent le bonnet pointu, "barreta pinsuta."

pendant tout le repas il dit à sa soeur que sa malle contenait un certain nombre de livres; que son intention était d'en faire venir de France et d'Italie, et de la faire travailler beaucoup. "Car il est honteux, Colomba, ajouta-t-il, qu'une grande fille comme toi ne sache pas encore des choses que, sur le continent, les enfants apprennent en sortant de nourrice.

—Vous avez raison, mon frère, disait Colomba; je sais bien ce qui me manque, et je ne demande pas mieux que d'étudier, surtout si vous voulez bien me donner des leçons."

Quelques jours se passèrent sans que Colomba prononçât le nom des Barricini. Elle était toujours aux petits soins pour son frère, et lui parlait souvent de miss Nevil. Orso lui faisait lire des ouvrages français et italiens et il était surpris tantôt de la justesse et du bon sens de ses observations, tantôt de son ignorance profonde des choses les plus vulgaires.

Un jour, après déjeuner, Colomba sortit un instant, et, au lieu de revenir avec un livre et du papier, parut avec son mezzaro sur la tête. Son air était plus sérieux encore que de coutume. "Mon frère, dit-elle, je vous prierai de sortir avec moi.

—Où veux-tu que je t'accompagne?" dit Orso en lui offrant son bras.

"Je n'ai pas besoin de votre bras, mon frère, mais prenez votre fusil et votre boîte à cartouches. Un homme ne doit jamais sortir sans armes.

—A la bonne heure! Il faut se conformer à la mode. Où allons-nous?"

Colomba, sans répondre, serra le mezzaro autour de sa tête, appela le chien de garde, et sortit suivie de son frère. S'éloignant à grands pas du village, elle prit un chemin creux qui serpentait dans les vignes, après avoir envoyé devant elle le chien, à qui elle fit un signe qu'il semblait bien connaître; car aussitôt il se mit à courir en zigzag, passant dans les vignes, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours à cinquante pas de sa maîtresse, et quelquefois s'arrêtant au milieu du chemin pour la regarder en remuant la queue. Il paraissait s'acquitter parfaitement de ses fonctions d'éclaircur.

"Si Muschetto aboie, dit Colomba, armez votre fusil, mon frère, et tenez-vous immobile."

A un demi-mille du village, après bien des détours, Colomba s'arrêta tout à coup dans un endroit où le chemin faisait un coude. Là s'élevait une petite pyramide de branchages, les uns verts, les autres desséchés, amoncelés à la hauteur de trois pieds environ. Du sommet on voyait percer l'extrémité d'une croix de bois peinte en noir. Dans plusieurs cantons de la Corse, surtout dans les montagnes, un usage extrêmement ancien, et qui se rattache peut-être à des superstitions du paganisme, oblige les passants à jeter une pierre ou un rameau d'arbre sur le lieu où un homme a péri de mort violente. Pendant de longues années, aussi longtemps que le souvenir de sa fin tragique demeure dans la mémoire des hommes, cette offrande singulière s'accumule ainsi de jour en jour. On appelle cela l'"amas", le "mucchio" d'un tel.

Colomba s'arrêta devant ce tas de feuillage, et, arrachant une branche d'arbousier, l'ajouta à la pyramide. "Orso, dit-elle, c'est ici que notre père est mort. Prions pour son âme, mon frère!" Et elle se mit à genoux. Orso l'imita aussitôt. En ce moment la cloche du village tinta lentement, car un homme était mort dans la nuit. Orso fondit en larmes.

Au bout de quelques minutes, Colomba se leva, l'oeil sec, mais la figure animée. Elle fit du pouce à la hâte le signe de croix familial à ses compatriotes et qui accompagne d'ordinaire leurs serments solennels; puis, entraînant son frère, elle reprit le chemin du village. Ils rentrèrent en silence dans leur maison. Orso monta dans sa chambre. Un instant après, Colomba l'y suivit, portant une petite cassette qu'elle posa sur la table. Elle l'ouvrit et en tira une chemise couverte de larges taches de sang. "Voici la chemise de votre père, Orso." Et elle la jeta sur ses genoux. "Voici le plomb qui l'a frappé." Et elle posa sur la chemise deux balles oxydées. "Orso, mon frère! cria-t-elle en se précipitant dans ses bras et l'étreignant avec force, Orso! tu le vengeras!" Elle l'embrassa avec une espèce de fureur, baisa les balles et la chemise, et sortit de la chambre, laissant son frère comme pétrifié sur sa chaise.

Orso resta quelque temps immobile, n'osant éloigner de lui ces épouvantables reliques. Enfin, faisant un effort, il les remit dans la cassette et courut à l'autre bout de la chambre se jeter sur son lit, la tête tournée vers la muraille, enfoncée dans l'oreiller, comme s'il eût voulu se dérober à la vue d'un spectre. Les dernières paroles de sa soeur retentissaient sans cesse à ses oreilles, et il lui semblait entendre un oracle fatal, inévitable, qui lui demandait du sang, et du sang innocent. Je n'essayerai pas de rendre les sensations du malheureux jeune homme, aussi confuses que celles qui bouleversent la tête d'un fou. Longtemps il demeura dans la même position, sans oser détourner la tête. Enfin il se leva, ferma la cassette, et sortit précipitamment de sa maison, courant la campagne et marchant devant lui sans savoir où il allait.

Peu à peu, le grand air le soulagea; il devint plus calme et examina avec quelque sang-froid sa position et les moyens d'en sortir. Il ne soupçonnait point les Barricini de meurtre; on le sait déjà; mais il les accusait d'avoir supposé la lettre du bandit Agostini; et cette lettre, il le croyait du moins, avait causé la mort de son père. Les poursuivre comme faussaires, il sentait que cela était impossible. Parfois, si les préjugés ou les instincts de son pays revenaient l'assaillir et lui montraient une vengeance facile au détour d'un sentier, il les écartait avec horreur en pensant à ses camarades de régiment, aux salons de Paris, surtout à miss Nevil. Puis il songeait aux reproches de sa soeur, et ce qui restait de corse dans son caractère justifiait ces reproches et les rendait plus poignants. Un seul espoir lui restait dans ce combat entre sa conscience et ses préjugés, c'était d'entamer, sous un prétexte quelconque, une querelle avec un des fils de l'avocat et de se battre en duel avec lui. Le tuer d'une balle ou d'un coup d'épée conciliait ses idées corses et ses idées françaises. L'expédient accepté, et méditant les moyens d'exécution, il se sentait déjà soulagé d'un grand poids, lorsque d'autres pensées plus douces contribuèrent encore à calmer son agitation fébrile. Cicéron, désespéré de la mort de sa fille Tullia, oublia sa douleur en repassant dans son esprit toutes les belles choses qu'il pourrait dire à ce sujet. En discourant de la sorte sur la vie et la mort, M. Shandy se consola de la perte de son fils. Orso se rafraîchit le sang en pensant qu'il pourrait faire à miss Nevil un tableau de l'état de son âme, tableau qui ne pourrait manquer d'intéresser puissamment cette belle personne.

Il se rapprochait du village, dont il s'était fort éloigné sans s'en apercevoir, lorsqu'il entendit la voix d'une petite fille qui chantait, se croyant seule sans doute, dans un sentier au bord du mâquis. C'était cet air lent et monotone consacré aux lamentations funèbres, et l'enfant chantait: "A mon fils, mon fils, en lointain pays — gardez ma croix et ma chemise sanglante..."

—Que chantes-tu là, petite? dit Orso d'un ton de colère, en paraissant tout à coup.

—C'est vous, Ors' Anton'! s'écria l'enfant un peu effrayée... C'est une chanson de mademoiselle Colomba...

—Je te défends de la chanter," dit Orso d'une voix terrible.

L'enfant, tournant la tête à droite et à gauche, semblait chercher de quel côté elle pourrait se sauver, et sans doute elle se serait enfuie si elle n'eût été retenue par le soin de conserver un gros paquet qu'on voyait sur l'herbe à ses pieds.

Orso eut honte de sa violence.

"Que portes-tu là, ma petite?" lui demanda-t-il le plus doucement qu'il put.

Et comme Chilina hésitait à répondre, il souleva le linge qui enveloppait le paquet, et vit qu'il contenait un pain et d'autres provisions.

"A qui portes-tu ce pain, ma mignonne? lui demanda-t-il.

—Vous le savez bien, monsieur; à mon oncle.

—Et ton oncle n'est-il pas bandit?

—Pour vous servir, monsieur Ors' Anton'.

—Si les gendarmes te rencontraient, ils te demanderaient où tu vas...

—Je leur dirais, répondit l'enfant sans hésiter, que je porte à manger aux Lucquois qui coupent le mâquis.

—Et si tu trouvais quelque chasseur affamé

qui voulût dîner à tes dépens et te prendre tes provisions?... .

—On n'oserait. Je dirais que c'est pour mon oncle.

—En effet, il n'est point homme à se laisser prendre son dîner... Il t'aime bien, ton oncle?

—Oh! oui, Ors' Anton'. Depuis que mon papa est mort, il a soin de la famille: de ma mère, de moi et de ma petite soeur. Avant que maman fût malade, il la recommandait aux riches pour qu'on lui donnât de l'ouvrage. Le maire me donne une robe tous les ans, et le curé me montre le catéchisme et à lire depuis que mon oncle leur a parlé. Mais c'est votre soeur surtout qui est bonne pour nous."

En ce moment un chien parut dans le sentier. La petite fille, portant deux doigts à sa bouche, fit entendre un sifflement aigu: aussitôt le chien vint à elle et la caressa, puis s'enfonça brusquement dans le mâquis. Bientôt deux hommes mal vêtus, mais bien armés, se levèrent derrière une cèpe à quelques pas d'Orso. On eût dit qu'ils s'étaient avancés en rampant comme des couleuvres au milieu du fourré de cystes et de myrtes qui couvrait le terrain.

"Oh! Ors' Anton', soyez le bienvenu, dit le plus âgé de ces deux hommes. Eh quoi! vous ne me reconnaissez pas?"

—Non, dit Orso le regardant fixement.

—C'est drôle comme une barbe et un bonnet pointu vous changent un homme! Allons, mon lieutenant, regardez bien. Avez-vous donc oublié les anciens de Waterloo? Vous ne vous souvenez plus de Brando Savelli, qui a déchiré plus d'une cartouche à côté de vous dans ce jour de malheur.

—Quoi! c'est toi? dit Orso. Et tu as déserté en 1816!

—Comme vous dites, mon lieutenant. Dam, le service ennuie, et puis j'avais un compte à régler dans ce pays-ci. Ha! ha! Chili, tu es une brave fille. Sers-nous vite, car nous avons faim. Vous n'avez pas d'idée, mon lieutenant, comme on a d'appétit dans le mâquis. Qu'est-ce qui nous envoie cela, mademoiselle Colomba ou le maire?"

—Non, mon oncle; c'est la meunière qui m'a donné cela pour vous et une couverture pour maman.

—Qu'est-ce qu'elle me veut?"

—Elle dit que ses Lucquois qu'elle a pris pour défricher, lui demandent maintenant trente-cinq sous et les châtaignes, à cause de la fièvre qui est dans le bas de Pietranera.

—Les fainéants!... Je verrai. — Sans façon, mon lieutenant, voulez-vous partager notre dîner? Nous avons fait de plus mauvais repas ensemble du temps de notre pauvre compatriote qu'on a réformé.

—Grand merci. — On m'a réformé aussi, moi.

—Oui, je l'ai entendu dire; mais vous n'en avez pas été bien fâché, je gage. Histoire de régler votre compte à vous. — Allons, curé, dit le bandit à son camarade, à table. Monsieur Orso, je vous présente monsieur le curé, c'est-à-dire, je ne sais pas trop s'il est curé, mais il en a la science.

—Un pauvre étudiant en théologie, monsieur, dit le second bandit, qu'on a empêché de suivre sa vocation. Qui sait? J'aurais pu être pape, Brandolaccio.

—Quelle cause a donc privé l'Eglise de vos lumières? demanda Orso.

—Un rien, un compte à régler, comme dit mon ami Brandolaccio, une soeur à moi qui avait fait des folies pendant que je dévorais les bouquins à l'université de Pise. Il me fallut retourner au pays pour la marier. Mais le futur, trop pressé, meurt de la fièvre trois jours avant mon arrivée. Je m'adresse alors, comme vous eussiez fait à ma place, au frère du défunt. On me dit qu'il était marié. Que faire?"

—En effet, cela était embarrassant. Que faites-vous?"

—Ce sont de ces cas où il faut en venir à la pierre à fusil (1).

—C'est-à-dire que...

—Je lui mis une balle dans la tête", dit froidement le bandit.

Orso fit un mouvement d'horreur. Cependant la curiosité, et peut-être aussi le désir de retarder le moment où il faudrait rentrer chez lui, le firent rester à sa place et continuer la

conversation avec ces deux hommes, dont chacun avait au moins un assassinat sur la conscience.

Pendant que son camarade parlait, Brandolaccio mettait devant lui du pain et de la viande; il se servit lui-même, puis il fit la part de son chien, qu'il présenta à Orso sous le nom de Busco, comme doué du merveilleux instinct de reconnaître un voltigeur sous quelque déguisement que ce fût. Enfin il coupa un morceau de pain et une tranche de jambon cru qu'il donna à sa nièce.

"La belle vie que celle de bandit! s'écria l'étudiant en théologie après avoir mangé quelques bouchées. Vous en tâterez peut-être un jour, monsieur della Rebbia, et vous verrez combien il est doux de ne connaître d'autre maître que son caprice". Jusque-là, le bandit s'était exprimé en italien; il poursuivit en français: "La Corse n'est pas un pays bien amusant pour un jeune homme; mais pour un bandit, quelle différence! Les femmes sont folles de nous. Tel que vous me voyez, j'ai trois maîtresses dans trois cantons différents. Je suis partout chez moi. Et il y en a une qui est la femme d'un gendarme.

—Vous savez bien des langues, monsieur, dit Orso d'un ton grave.

—Si je parle français, c'est que, voyez-vous, "maxima debetur pueris reverentia". Nous entendons, Brandolaccio et moi, que la petite tourne bien et marche droit.

—Quand viendront ses quinze ans, dit l'oncle de Chilina, je la marierai bien. J'ai déjà un parti en vue.

—C'est toi qui feras la demande? dit Orso.

—Sans doute. Croyez-vous que si je dis à un richard du pays: "Moi, Brando Savelli, je verrais avec plaisir que votre fils épousât Micheline Savelli", croyez-vous qu'il se fera tirer les oreilles?"

—Je ne le lui conseillerais pas, dit l'autre bandit. Le camarade a la main un peu lourde.

—Si j'étais un coquin, poursuivit Brandolaccio, une canaille, un supposé, je n'aurais qu'à ouvrir ma besace, les pièces de cent sous y pleuvraient.

—Il y a donc dans ta besace, dit Orso, quelque chose qui les attire?"

—Rien; mais si j'écrivais, comme il y en a qui l'ont fait, à un riche: "J'ai besoin de cent francs", il se dépêcherait de me les envoyer. Mais je suis un homme d'honneur, mon lieutenant.

—Savez-vous, monsieur della Rebbia, dit le bandit que son camarade appelait le curé, savez-vous que, dans ce pays de moeurs simples, il y a pourtant quelques misérables qui profitent de l'estime que nous inspirons au moyen de nos passe-ports (il montrait son fusil), pour tirer des lettres de change en contrefaisant notre écriture?"

—Je le sais, dit Orso d'un ton brusque. Mais quelles lettres de change?"

—Il y a six mois, continua le bandit, que je me promenais du côté d'Orezza, quand vient à moi un manant qui de loin m'ôte son bonnet et me dit: "Ah! monsieur le curé (il m'appellent toujours ainsi), excusez-moi, donnez-moi du temps; je n'ai pu trouver que cinquante-cinq francs; mais, vrai, c'est tout ce que j'ai pu amasser. Moi, tout surpris: — Qu'est-ce à dire, maroufle! cinquante-cinq francs? lui dis-je. — Je veux dire soixante-cinq, me répondit-il; mais pour cent francs que vous me demandez, c'est impossible. — Comment, drôle! je te demande cent francs? Je ne te connais pas. — Alors il me remit une lettre, ou plutôt un chiffon tout sale, par lequel on l'invitait à déposer cent francs dans un lieu qu'on indiquait, sous peine de voir sa maison brûlée et ses vaches tuées par Giocanto Castriconi, c'est mon nom. Et l'on avait eu l'infamie de contrefaire ma signature! Ce qui me piqua le plus, c'est que la lettre était écrite en patois, pleine de fautes d'orthographe... Moi faire des fautes d'orthographe! moi qui avais tous les prix à l'université! Je commence par donner à mon vilain un soufflet qui le fait tourner deux fois sur lui-même. — Ah! tu me prends pour un voleur, coquin que tu es! lui dis-je, et je lui donne un bon coup de pied où vous savez. Un peu soulagé, je lui dis: — Quand dois-tu porter cet argent au lieu désigné? — Aujourd'hui même.

(1) "La scaglia", expression très usitée.

Montréal, 10 novembre 1906.

Album Universel (Monde Illustré) No 1176

VI

les rires des officiers qui s'amusaient, en attendant que le gouverneur descendit du bastion, où il s'oubliait à montrer à son ami les splendeurs de Québec.

Les murailles de la ville couraient sur le bord du rocher jusqu'à la large galerie de la massive façade du château Saint-Louis, puis là, montant la pente verdoyante des glacis, arrivaient à la fière citadelle, où, seul dans le ciel bleu, sous le souffle du matin, et tout éclatant des feux du soleil, se déroulait le drapeau de la France, ce drapeau dont la vue fait tressaillir de joie et d'orgueil les coeurs des Français du Nouveau-Monde.

Arrondie comme un bouclier, la vaste baie s'étendait devant eux, et resplendissait comme un miroir à mesure que le brouillard se dissipait. Par delà les coteaux ensoleillés de l'île d'Orléans, que le fleuve étroit dans ses bras, comme un géant sa bien-aimée, s'élevaient les sombres et hautes Laurentides, dont les sommets dépouillés se déroulent longtemps sur le bord des eaux. L'imagination se joue au milieu de ces scènes sauvages, dans ces bois, ces vallons, ces lacs, ces rivières, étranges régions, que le regard de l'homme n'a jamais interrogées, ou que le rude indien seul foule sous ses pas vagabonds quand il poursuit les fauves.

La rivière Saint-Charles descendait, en serpentant, d'une longue chaîne de montagnes couronnées de la forêt vierge, et la vallée qu'elle traversait était toute couverte de verdissantes prairies et de moissons jaunissantes, toute parsemée de coquettes demeures embaumées des souvenirs de la Normandie et de la Bretagne. Sur le flanc de la colline, on voyait étinceler le clocher de Charlesbourg, — Charlesbourg un dangereux avant-poste de la civilisation, un jour! L'humble Lairet venait mêler ses eaux aux eaux de la rivière Saint-Charles, dans une petite baie qui garde le nom de Jacques-Cartier. C'est là, en effet, que le célèbre navigateur et ses compagnons passèrent le premier hiver qu'ils virent au Canada. Ils étaient les hôtes de l'hospitalier Donacona, seigneur de Québec et de toutes les terres que le regard pouvait embrasser du haut de son cap élevé.

Immédiatement aux pieds du gouverneur, sur une large bande de terrain qui s'étendait entre la grève et le cap, le palais de l'intendant, le plus bel édifice de la Nouvelle-France, s'élevait avec ses pignons multiples. Sa longue façade de huit cents pieds donnait sur les terrasses et les jardins du roi. Au delà, c'étaient les quais et les magasins, où les navires de Bordeaux, de Saint-Malo et du Havre débarquaient les marchandises et les objets de luxe que la France venait échanger contre les produits plus grossiers mais non moins importants de la jeune colonie.

Sur l'espace qui s'étendait entre le palais et la basse-ville, les vagues, quand la marée était haute, venaient battre une grève caillouteuse, où commençait à se dessiner une rue étroite. Quelques tavernes, sans prétention du reste, arboraient, comme enseigne, la fleur de lys ou le buste imposant de Louis XV. En été, l'on voyait à la porte de ces tavernes des groupes animés de marins Bretons et Normands, portant bonnet et ceinture rouges, des voyageurs et des canotiers des pays hauts, dans le costume indien. Et tous ces gens buvaient le vin de Gascogne, le cidre de Normandie, ou les brûlantes liqueurs des Antilles.

La vie se réveillait sur la large "batture" quand arrivaient les flottes du pays; puis alors, dans les beaux soirs, quand le soleil descendait derrière la "Côte-à-Bonhomme", ce charme inexprimable que les amis éprouvent à se revoir, entraînait sur le rivage les jeunes filles de la ville, et là, aux refrains des anciennes chansons françaises, aux accords des violons et des tambours de Basque, elles dansaient sur le gazon, avec joyeux marins qui leur contaient les nouvelles du vieux pays, au-delà des mers.

V

Le gouverneur descendit du bastion: — Pardonnez-moi, messieurs, de vous avoir fait attendre, dit-il aux officiers de sa suite; je suis si fier de notre beau Québec, que je ne finissais plus d'en vanter les splendeurs à mon ami Herr Kalm. Au reste, il sait les apprécier. Mais, continua-t-il, en enveloppant d'un regard d'admiration les citoyens de la ville et les "ha-

bitants" qui travaillaient à fortifier les endroits faibles des murs, mes braves canadiens se hâtent comme des castors qui construisent leurs chaussées. Ils sont résolus de tenir en respect ces effrontés d'anglais. Ils méritent bien, ces laborieux ouvriers, de prendre le castor pour leur emblème. Mais, je suis fâché de vous retenir ainsi.

— Le temps que Votre Excellence passe à veiller sur les intérêts de notre belle et chère colonie, n'est jamais un temps perdu, répliqua l'évêque, un homme grave et d'un aspect imposant. Et il ajouta: je voudrais que Sa Majesté elle-même pût monter sur ces remparts et voir de ses propres yeux, comme vous en ce moment, ce splendide joyau de la couronne de France; Elle ne songerait pas, monseigneur, à le troquer, comme il en est question, contre un misérable coin de l'Allemagne ou des Flandres.

— Vos paroles sont belles et vraies, monseigneur l'évêque, reprit le gouverneur. Les Flandres entières qui sont aujourd'hui entre les mains puissantes du maréchal de Saxe, ne seraient qu'une pauvre compensation pour la perte d'une terre magnifique comme celle-ci, si l'on allait la céder aux Anglais.

La rumeur de quelque projet de ce genre était venue jusque dans la colonie, et en même temps, les interminables discussions des négociateurs de la paix, assemblés à Aix-la-Chapelle, donnaient naissance à d'étranges suppositions.

— Le sort de l'Amérique se décidera ici, un jour, reprit le gouverneur, je le vois écrit sur ce rocher. Quiconque possèdera Québec tiendra dans ses mains les destinées du continent. Puisse notre belle France agir avec sagesse et comprendre, pendant qu'il en est temps encore, où se trouvent les gages de l'empire et de la suprématie!...

L'évêque leva les yeux au ciel en poussant un soupir:

— Notre grande France n'a pas encore lu ces magnifiques promesses, ou bien elle ne les a pas comprises... Oh! Voyez donc, Excellence, voyez donc les fidèles sujets qu'elle possède ici! ajouta-t-il.

Il regardait les citoyens qui travaillaient avec ardeur sur les murs.

— Il n'en est pas un seul, parmi eux, continua-t-il, qui ne soit prêt à donner sa vie et sa fortune pour l'honneur et l'affermissement de la puissance française, et cependant, la cour les néglige tellement, ils sont tellement écrasés sous le fardeau des exactions, qu'ils ne sauraient jouir plus longtemps de cette douce paix qui est la récompense du travail. Ils ne peuvent pas, après tout, faire l'impossible, et c'est pourtant ce qu'exige la France. Elle veut qu'ils livrent ses batailles, labourent ses champs, puis donnent, pour obéir aux ordonnances nouvelles de l'intendant, le pain de leur modeste table!

Affectant une gaieté qu'il n'éprouvait point, car il savait trop combien étaient vraies les paroles de l'évêque, le gouverneur répliqua:

— Bien! monseigneur; chacun de nous doit faire son devoir, cependant, et si la France demande des choses impossibles, il faut les accomplir! C'est là la vieille devise: Si les cieus s'écroulent sur nos têtes nous devons, en vrais gaulois, les retenir sur la pointe de nos lances. Dites, Rigaud de Vaudreuil, est-ce qu'un Canadien n'est pas de force à prendre dix Anglais?

Le gouverneur faisait allusion à un exploit du galant officier qu'il interrogeait.

— "Probatum est", Votre Excellence! Un jour j'ai vaincu toute la Nouvelle-Angleterre avec six cents Canadiens, et pendant que nous balayions le Connecticut d'un bout à l'autre avec un balai de feu, les braves Bostonnais se précipitaient dans les églises pour implorer la pitié du Seigneur et demander leur délivrance.

— Brave Rigaud, la France n'a pas assez de soldats comme vous, reprit le gouverneur en le regardant avec admiration.

Rigaud s'inclina et fit de la tête une modeste dénégation:

— Je sais qu'elle en a dix mille meilleurs que moi; mais, le maréchal de Saxe n'en avait pas beaucoup de pareils à ceux qui sont là, monseigneur le comte.

Il montrait les officiers, ses compagnons d'armes, qui causaient un peu plus loin.

C'étaient de vaillants hommes, brillants d'intelligence, distingués dans leurs manières, braves jusqu'à la témérité et tout pétillants de cette charmante gaieté qui sied si bien au soldat français.

La plupart d'entre eux portaient l'habit et le gilet chamarrés, les manchettes de dentelles, le chapeau, les bottes, la ceinture et la rapière de l'époque. C'était un martial costume qui convenait bien à de beaux et braves hommes; leurs noms étaient familiers à toutes les maisons de la Nouvelle-France et plusieurs étaient aussi connus dans les colonies anglaises que dans les rues de Québec.

Là se trouvait le chevalier de Beaujeu, gentilhomme Normand qui s'était illustré sur les frontières, et qui, sept ans plus tard, couronnait, dans les forêts de la Monongahéla, une vie honorable par la mort d'un soldat. Il avait défait une armée dix fois plus nombreuse que la sienne et chassé, du champ de carnage où il tomba, l'infortuné Braddock.

Deux brillants jeunes gens causaient joyeusement avec de Beaujeu. Ils appartenaient à une famille canadienne, où l'on comptait sept garçons, dont six donnèrent leur vie pour le roi. C'était Jumonville de Villiers, qui fut plus tard fusillé, dans les lointaines forêts des Alléghanies, par les ordres du colonel Washington, et, au mépris du pavillon parlementaire; c'était Coulon de Villiers, son frère, qui reçut l'épée de Washington, prisonnier avec sa garnison, dans le fort Nécessité, en 1756.

Coulon de Villiers imposa d'humiliantes conditions au vaincu, mais il dédaigna de venger autrement la mort de son frère. Il respecta la vie de Washington, et Washington devint le guide de l'idole d'une nation qui, sans cette magnanimité du soldat canadien, n'aurait peut-être jamais conquis son indépendance.

Là se trouvait aussi le sieur de Léry, ingénieur royal chargé d'élever les fortifications de la colonie, un génie comme Vauban dans l'art de défendre une place. Ah! si les plans qu'il avait conçus et qu'il recommanda vainement à l'insouciant cour de Versailles, avaient été adoptés, la conquête de la Nouvelle-France fut devenue une chose impossible!

Avec de Léry, la main dans la main, et tout à une causerie animée, marchait le beau Claude de Beauharnois, gracieux et vaillant soldat, frère d'un ancien gouverneur de la colonie.

De Beauharnois fut le père d'une belle et vigoureuse race, et sa postérité compta la gracieuse Hortense de Beauharnois, dont le fils Napoléon III, un rejeton du Canada, monta sur le trône impérial de France, longtemps après que la maison de Bourbon, alors trop corrompue, eut abandonné son ancienne colonie.

Parmi tous ces officiers remarquables, le chevalier de la Corne Saint-Luc, se distinguait par sa taille élevée, sa figure franche et ses mouvements brusques. Il était souple comme un indien, et la vie au soleil et dans les camps l'avait rendu presque aussi noir que l'homme des bois. Il arrivait de l'Acadie; il avait vu la désolation et le martyre sanglant de cette belle colonie perdue pour la France; mais à Grand Pré et au Bassin des Mines, il avait eu la gloire de faire prisonnière toute une armée de la Nouvelle-Angleterre. Le vieux et rude soldat était tout sourire et tout gaieté, maintenant qu'il conversait avec monseigneur de Pontbriand, le vénérable évêque de Québec, et le père de Bery, supérieur des Récollets.

L'évêque était un pasteur qui gouvernait sagement son église et un citoyen qui aimait passionnément son pays. Il sentit son coeur défaillir lorsque Québec se rendit aux Anglais, et il mourut quelques mois seulement après la cession définitive de la colonie.

Le père de Bery, joyeux moine, portant la robe grise et les sandales des Récollets, était, il faut le dire, encore plus renommé par son esprit que par sa piété. Il avait été soldat, autrefois, et il portait sa robe comme il avait porté l'uniforme, avec la dignité d'un officier de la garde royale. Mais le peuple l'aimait surtout à cause des joyeux plaisanteries dont il ne manquait pas d'accompagner son admirable charité. Chaque jour, c'était une nouvelle provision de bons mots qui faisaient rire et amusaient toute la colonie, sans amoindrir en aucune façon le respect qu'elle avait pour les Récollets.

Le père Glapion, supérieur des Jésuites, accompagnait aussi l'évêque. Sa soutane noire et

serrée à la taille formait un contraste piquant avec la robe grise et flottante du Récollet. C'était un homme pensif, à l'aspect sévère, qui semblait plus soucieux d'édifier les gens que de prendre part à une conversation. De graves dissentiments existaient alors entre les Jésuites et l'Ordre de saint François; mais les supérieurs des deux maisons étaient trop hommes de bon ton, pour laisser percer chez eux les différends qui se manifestaient chez leurs subordonnés.

Il y avait, à ce moment-là, du mouvement et de la vie sur les longues fortifications. On voyait maintenant s'éteindre les feux qui avaient éclairé les travailleurs pendant la nuit, et leurs dernières étincelles pâlissaient sous les reflets du soleil levant. Tous les gens, même des femmes et des filles, dans un large rayon, étaient venus travailler à la défense du boulevard de la colonie et le rendre inexpugnable. Les colons de la Nouvelle-France, instruits par un siècle de guerre à la frontière avec les Anglais et les sauvages, savaient comme le Gouverneur lui-même, que la clef de la domination française était dans les murs de Québec, et que permettre à l'ennemi d'entrer, c'était perdre leur beau titre de sujets de la couronne de France.

CHAPITRE II

LES MURS DE QUÉBEC

I

Le comte de la Galissonnière continua, accompagné d'hommes distingués de sa suite, sa tournée d'inspection. Partout, on se découvrait pour les saluer; partout on leur souhaitait la plus cordiale bienvenue.

Le peuple de la Nouvelle-France n'a pas encore perdu la politesse et l'affabilité naturelle qu'il a reçues de ses ancêtres.

Les colons travaillaient avec tant d'ardeur qu'ils semblaient sceller leurs âmes mêmes dans ces murs de la vieille cité, et cependant, à mesure qu'ils reconnaissaient quelques-uns des gentils-hommes du gouverneur, ils engageaient avec eux une conversation amicale, presque familière.

—Salut, monsieur de Saint-Denis! fit vivement le gouverneur à un grand et élégant gentilhomme qui surveillait les travaux de ses censitaires de Beauport.

—Mains nombreuses petite besogne, dit le proverbe, Excellence!

—Cette splendide batterie que vous êtes à terminer mérite d'être appelée Beauport. Qu'en pensez-vous, monseigneur? ajouta Son Excellence en se tournant vers l'évêque qui souriait, ne vaudrait-elle pas la peine d'être baptisée?

—Oui, baptisée et bénite, répondit l'évêque, et je lui donne ma bénédiction épiscopale! En vérité, j'ai la plus grande confiance en cette terre sacrée qui vient de l'Hôtel-Dieu; elle supportera bien l'attaque.

—Mille fois merci, monseigneur, fit le sieur de Saint-Denis en s'inclinant profondément; quand c'est l'Eglise qui ferme la porte, Satan ne saurait entrer, les Anglais non plus!

Entendez-vous, mes amis? continua-t-il, s'adressant à ses censitaires, monseigneur l'évêque baptise notre batterie du nom de Beauport, et nous assure qu'elle soutiendra bien le feu de l'ennemi.

—Vive le roi! fût-il répondu. C'était le cri qui sortait spontanément de toutes les poitrines des Canadiens-français, dans tous les dangers et dans toutes les allégresses.

Alors, un des plus hardis parmi les habitants, s'approcha du gouverneur, puis ôtant sa tuque rouge:

—C'est en effet, une bonne batterie, monseigneur, dit-il, mais il devrait y en avoir une pareille dans notre village. Donnez-nous la permission d'en construire une et de la garnir de monde, et nous vous promettons bien que pas un Anglais n'entrera dans Québec par la porte de derrière, tant qu'il y aura un homme de vivant pour la défendre.

Le bonhomme avait l'oeil du soldat. Il avait fait le coup de fusil. Le gouverneur comprit l'importance de la remarque, et donna son assentiment sur le champ. Il ajouta:

—La ville ne trouvera nulle part de meilleurs défenseurs que ces braves habitants de Beauport.

Ce compliment flatteur ne fut pas oublié, et, quelques années plus tard, quand Wolfe vint assiéger la ville, les batteries de Beauport repoussèrent glorieusement ses intrépides soldats. Alors,

sur les grèves voisines, tombèrent tant de braves grenadiers, tant de braves montagnards écossais, que le héros faillit en mourir de douleur.

II

Les laborieux ouvriers aperçurent la figure familière et réjouie du supérieur des Récollets et ne purent s'empêcher de sourire:

—Bonjour, père de Bérey, bonjour! crièrent cent voix... Les bonnes femmes de Beauport vous envoient leurs compliments. Elles meurent du désir de voir les bons Récollets descendre chez nous. Les père gris ont oublié le chemin de notre paroisse.

—Ah! répliqua le supérieur, avec une feinte sévérité que trahissait, du reste, l'éclat joyeux de son regard, vous êtes une bande de misérables pécheurs qui mourrez sans confession... Vous ne vous en doutez pas!... Vos coeurs sont durs comme les oeufs que vous donnez à mes frères quêteurs... Si vous saviez le mal que vous avez fait! et la dépense de sel et de séné dont vous avez été la cause... Ah! si le père Ambroise, notre cuisinier, pouvait mettre la main sur vous une bonne fois, et vous faire tourner la broche à la place de ces pauvres chiens de Québec qu'il attrape comme il peut!... * Mais travaillez bien à la corvée du roi en attendant: beaucoup d'ouvrage, peu de plaisir et point de salaire!

Les habitants prirent cette plaisanterie en bonne part, et l'un d'eux répondit, s'inclinant jusqu'à terre:

—Pardonnez-nous tout de même, mon révérend père; les oeufs durs de Beauport sont mous comme du saindoux, comparés aux bombes que nous allons servir aux anglais pour leur déjeuner, le premier beau matin qu'ils paraîtront devant Québec.

—C'est bien! dans ce cas, je vous pardonne le tour que vous avez joué aux frères Marc et Alexis, et je vous donne ma bénédiction par-dessus le marché, mais à la condition que vous envoyiez du sel au couvent pour que nous puissions, nous, conserver notre poisson, et vous, sauver votre réputation, qui se trouve joliment compromise aujourd'hui parmi mes bons Récollets.

Un rire général accueillit cette saillie, et le jovial supérieur rejoignit le gouverneur qui se trouvait plus loin sur les fortifications.

III

Près de la porte St Jean, ils virent deux dames qui encourageaient, par leur présence et leurs bonnes paroles, un nombreux parti d'habitants. L'une, d'un âge avancé, mais belle encore et d'un aspect noble, était la riche et puissante Seigneuresse de Tilly; l'autre, une orpheline, dans la fleur de la jeunesse et d'une amabilité sans égale, était sa nièce, la belle Amélie de Repentigny. Elle s'était fait un devoir d'accompagner, à Québec, sa tante et les censitaires de Tilly, curieuse, du reste, d'être témoin de l'achèvement des fortifications.

Amélie de Repentigny semblait taillée par un habile ciseau dans le plus beau marbre de Paros, mais dans un marbre resplendissant des lueurs du matin; elle avait cette perfection de formes que la nature n'accorde qu'à ses favoris, rarement, et pour montrer ce qu'est la beauté. Elle était grande et sa tête fine paraissait plus petite qu'elle n'était réellement. Son regard avait un grand charme et elle unissait, dans ses mouvements comme au repos, des grâces merveilleuses à un enjouement quelque peu fantasque; ainsi une gazelle apprivoisée garde toujours quelque chose de la sauvagerie de sa vie de liberté.

Ses cheveux noirs et épais couronnaient admirablement son front et tombaient en boucles soyeuses; ses regards humides et profonds, francs et modestes, se reposaient avec tendresse sur les objets innocents, et sans crainte sur les menaçants; ils s'attachaient à vos regards et scrutaient mieux vos pensées, et comprenaient vos intentions mieux que si vous eussiez parlé. Rien ne semblait vouloir se soustraire à leur innocente curiosité quand ils interrogeaient.

* L'auteur fait ici allusion à deux anecdotes que rapporte M. de Gaspé dans ses *Mémoires*, pp. 73 à 83.

La première est racontée au manoir de Saint-Jean-Port-Joly, par les frères Alexis et Marc qui y recevaient l'hospitalité du père de l'auteur. Nous en extrayons ce qui suit:

—Comme nous ne mangeons que du poisson salé pendant l'hiver, le poisson frais étant trop

cher, il est de règle qu'on nous serve des oeufs pendant les quinze derniers jours du carême. Or, pendant le dernier, étant très fatigués de nos vives salés, nous attendions avec hâte les bienheureux oeufs. On nous sert, le dimanche, des oeufs à la tripe, le lundi une farce d'oeufs à l'oseille, le mardi des oeufs à la coque, mais aussi durs que ceux dont on se sert pour faire les deux premiers mets. Bref, pendant sept jours, nous ne vîmes sur notre table que des oeufs durs comme des pierres. Plusieurs de nous, commençant à en ressentir les inconvénients, il fut convenu que je ferais des représentations au cuisinier à ce sujet. J'aborde donc le frère Ambroise, l'homme le moins accostable de tous les cuisiniers de l'ordre de saint François, et je lui représente que nous sommes tous incommodés de ce régime indigeste, le priant, très poliment, de ménager à l'avenir le feu dans la cuisson des oeufs destinés à notre table.

—Vous êtes une bande de lâches, ennemis de la pénitence! fit frère Ambroise. A-t-on jamais entendu, avant ce jour, un fils de saint François se plaindre de la nourriture de son couvent?

—Mais, cher frère, lui dis-je, nous sommes tous si fiévreux, que nous commençons à perdre le sommeil.

—Vous n'en serez que plus éveillés pour chanter matines, dit le frère Ambroise; on ne sera pas obligé de vous secouer pour vous faire trouver les versets que les autres récitent et que vous avez perdus... Après tout, si vous êtes malades, faites miracle.

Je m'en retournai, continua le frère Alexis, avec ces paroles consolantes; et pendant quatre autres jours les oeufs durs à toutes les sauces, ou sans sauces, continuèrent à pleuvoir sur notre table. Nous étions fiévreux comme des pestiférés, nous avions le visage enluminé comme des hommes pris de vin, les yeux brillants comme des escarboucles et le ventre tendu comme des tambours de basques. Force nous fut de nous rendre en corps chez notre supérieur, le père de Bérey, dont nous redoutions beaucoup les sarcasmes, pour lui porter plaintes.

—Eh! bien! fit le père de Bérey, en nous examinant de son air narquois, qu'y a-t-il? que me voulez-vous? vous marchez ployés en double comme si vous sortiez de recevoir la discipline dont vous n'usez pourtant guère, bande de lâches! Vous vous tenez le ventre à deux mains, et vous faites des contorsions comme si vous aviez la colique.

—Il y a, mon révérend père, lui dis-je, parlant au nom de tous, que nous sommes malades, très malades; le cuisinier ne nous sert sur la table que des oeufs durs depuis onze jours, et malgré nos plaintes réitérées, nous n'avons reçu pour toute réponse que de faire miracle.

Interpellé par le supérieur, frère Ambroise répondit: Faites miracle, mon révérend père, quand les frères ne rapportent de leurs quêtes que des oeufs durs, il m'est impossible de les rendre aussi liquides que s'ils sortaient du poulailler.

—Que veut dire cet insolent? fit le père, avec son ton un peu soldatesque: oh! oui, on t'en fera des miracles, double sot, des miracles pour un fainéant comme toi! il en faudrait un fameux pour te donner de l'esprit!

—Mais quand je vous dis, mon révérend père, dit le pauvre Ambroise, que les deux frères qui font la quête aux oeufs n'ont apporté que deux quarts d'oeufs bouillis et durs comme du fer. Venez, plutôt, voir vous-même.

Après examen de ce qu'il restait des deux quarts d'oeufs, nous fûmes convaincus, ajouta le narrateur, qu'ils avaient réellement été bouillis.

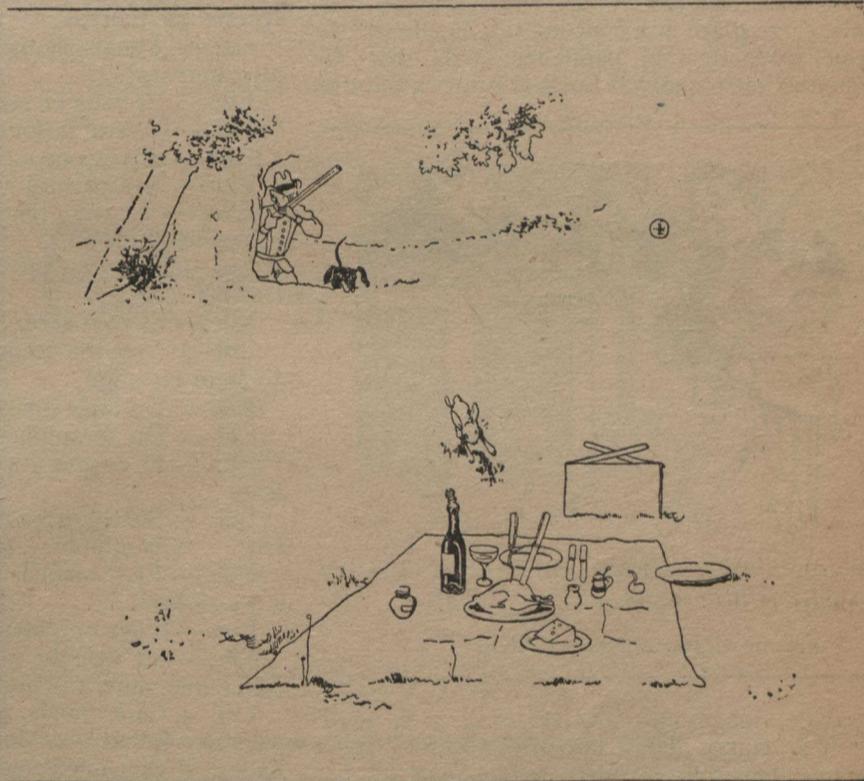
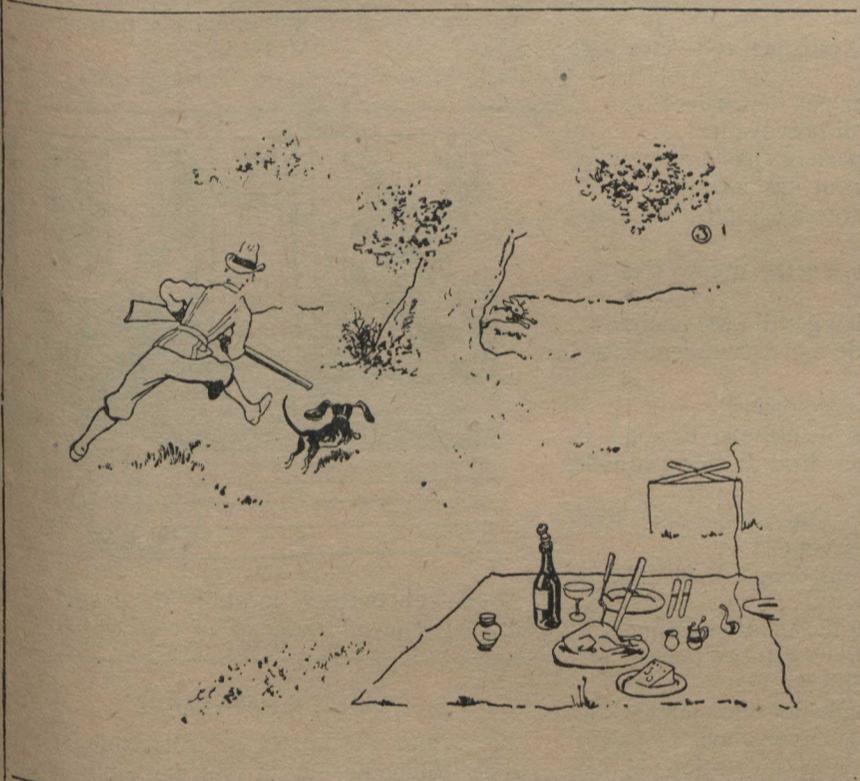
—Je m'y perds, dit le supérieur. Que quelques personnes, plutôt que de paraître manquer à la charité, eussent donné aux frères quêteurs quelques oeufs bouillis qui leur restaient, cela ne me surprendrait pas, mais que tout le monde se soit donné la main pour en faire une aumône aux récollets, ce n'est certainement pas possible. C'est plutôt toi, paresseux, ajouta le père de Bérey, en s'adressant au frère Ambroise, qui les aura fait bouillir d'avance pour t'exempter de la besogne.

Le pauvre cuisinier protesta en vain de son innocence. Le plus pressé pour le supérieur était de faire soigner ses moines qui étouffaient dans leurs robes; on fit venir le frater, qui purgeait le couvent, et je ne sais combien il nous fallut avaler de demiards de médecines royales avant de recouvrer la santé. Depuis ce temps-là, la vue des oeufs nous donne des nausées.

Interrogé sur le mot de cet énigme:

(A suivre)

Le repas d'un chasseur



POUR RIRE



Un veau dans l'estomac

Le tambour d'un régiment suisse passait pour un des plus robustes mangeurs dont les annales de la gourmandise fassent mention. Un de ses officiers en racontait des prodiges à un officier français. Comme il paraissait incrédule: je parie vingt-cinq louis, dit vivement l'officier suisse, que l'homme dont je vous parle, mangera sans désespérer, un veau tout entier à lui seul. Le pari est accepté. L'officier suisse va trouver le tambour et lui dit: — Mon ami, j'ai parié vingt-cinq louis que tu mangeras un veau. — Mon capitaine, répond le soldat, un veau c'est beaucoup, mais puisque vous avez parié, il faudra bien faire quelque chose pour vous. J'ai trop bon coeur pour vous faire perdre, et il faut espérer que mon estomac sera aussi bon que mon coeur.

L'officier s'adresse au meilleur restaurateur de la ville, et lui ordonne d'appêter chaque partie d'un veau d'après les principes de l'art, st selon la méthode la plus propre pour aiguïser l'appétit.

Le jour fixé, les deux officiers et le tambour sont exacts au rendez-vous. On place successivement devant l'intrépide mangeur, des oreilles de veau à l'italienne et farcies, des cervelles de veau et en aspic; la langue à la sauce piquante, blanquette aux champignons, à la crème, carré glacé aux concombres, épaule en galantine, côtelettes en papillotes, à la dru, en lorgnette; foie piqué, à la poêle, à la broche, fraise



—Votre crime dépasse, en atrocité, ceux de Lacenaire et de Troppmann!

—Vous me flattez, mon président!

en salade, longe en étouffée, mou à la poulette et au roux; noix à la bourgeoise. Le tambour qui, dans tous ces plats ne reconnaît pas les parties de l'animal qu'il doit dévorer, et qui s'attend à voir paraître un veau tout entier, s'imagine que ce sont des petites friandises qu'on lui a préparées pour exciter son appétit.

Déjà il avait mangé en détail les trois quartiers du veau, lorsque se tournant vers son officier: " Mon capitaine, lui dit-il, il serait pourtant temps de faire apporter le veau, car si vous me faites manger tant de brimborions, je pourrais bien, malgré ma bonne volonté, vous faire perdre ". A ces mots, l'officier français, avoua qu'il avait perdu et versa les vingt-cinq louis.

Le créancier est sans pitié

Un des sujets du roi Alphonse l'aborda un jour, et lui dit: " Sire, mon père m'a laissé un créancier à qui il devait, et qu'il n'a point payé. Depuis j'ai payé la dette, mais ce dur créancier la demande encore avec instance. Je n'ai plus de quoi payer et si votre Majesté ne m'aide à le contenter, je ne sais quel remède y apporter ". Voilà, dit le roi un créancier bien cruel. Quel est-il? Sire, dit le pauvre homme, c'est mon ventre, à qui j'ai tant de fois payé la dette que je n'ai plus rien. Le roi ne put s'empêcher de rire, et lui fit distribuer de l'argent.



—Dites-moi, monsieur l'hôtelier, pourquoi appelez-vous ce vin, du vin de Bordeaux?

—Oh! monsieur, je n'y mets pas d'entêtement: je l'appelle aussi Bourgogne, à l'occasion.

Bonne nature

Elle — Ainsi, monsieur Ernest, vous m'aimerez toujours?...

Lui — Toujours, mademoiselle Emma!...

Elle — Et vous ne regarderez jamais une autre femme que moi?...

Lui — Jamais, jamais, puisque vous êtes tout mon univers!...

Elle — Et vous ne serez pas dépensier?...

Lui — Je serai la fourmi prévoyante!...

Elle — Et vous ne me parlerez pas durement?...

Lui — Mes paroles seront des caresses!...

Elles — Et vous renoncerez à toutes vos mauvaises habitudes?...

Lui — A toutes, même à celles que je n'ai pas encore!...

Elle — Et vous serez bien gentil avec maman?...

Lui — Avec ma seconde mère, comment donc!

Je serai un ange...

Elle — Un ange aussi avec papa?...

Lui — Un séraphin, mademoiselle Emma!...

Elle — Et ce que je vous dirai de faire, vous le ferez?...

Lui — Sur l'heure!... Que dis-je, sur l'heure!... A la minute, à la seconde!...

Elle — Et si maman vous demande des choses impossibles?...

Lui — Je les exécuterai avec enthousiasme!...

Elle — Et vous ne nous résisterez jamais, pas même une pauvre petite fois?...

Lui — Oh! jamais, mademoiselle, jamais!...

Elle, éclatant — Alors, voyez-vous, monsieur Ernest, il vaut mieux que nous en restions là, car j'ai trop peur maintenant que vous n'avez pas une goutte de sang dans les veines, et ce n'est ni un ange, ni un séraphin, ni un agneau bêlant qu'il me faut pour mari, mais un homme! Adieu!

Elle sort, et M. Ernest s'effondre sur une chaise, atterré, en murmurant:

—Elle est bonne, celle-là!



—Vous êtes l'peintre?

—Dame, vous le voyez...

—Est-ce que vous ne pourriez pas venir remettre un carreau chez moi?

Une jument artiste dramatique

Sur la scène d'un grand théâtre de Madrid fut monté dernièrement un drame en cinq actes, "Don Quichotte et les Moulins". La pièce paraît-il, ne valait pas grand chose. Mais elle était rehaussée d'une attraction très applaudie: la jument qui créait le rôle de Rossinante, la fameuse monture de Don Quichotte, admirablement dressée, jouait son personnage avec conscience. Tout le succès était pour elle. Au baisser du rideau, on l'acclamait: elle s'avancait alors, toute seule, avec modestie, jusque devant la boîte du souffleur et là, respectueusement, elle inclinait la tête, renouvelant ses saluts à mesure que se répétaient les braves et les rappels.

Après quoi, elle se retirait à reculons, et rentrait doucement dans la coulisse.

Un jour, elle eut un caprice, et se refusa absolument à venir saluer le public.

—Quelle fantaisie lui prend, demanda le directeur — pourquoi Fandanga — c'était son nom — se refuse-t-elle à venir saluer le public?

—C'est une vraie "cabotine", répliqua le régisseur: elle a vu qu'il n'y avait personne dans la salle et que c'était la "claque" qui applaudissait...

Fable-express

Dans la chambre où son roi sommeille
Un Persan entre et le réveille.
Le tyran le fait mettre à mort.

MORALE

N'éveillez pas le shah qui dort.



—Ah! chouette, le locataire du dessus qui fait tant de potin qui descend au rez-de-chaussée.

Une chasse royale

Le prince Ferdinand de Roumanie, neveu du roi de Roumanie, eut un jour une amusante aventure, alors qu'il chassait dans les monts Karpathes. Le prince désirait vivement tuer un ours, et ce jour-là, il n'avait pas fait plus de dix minutes de marche, quand un couple de ces animaux fut traqué et il eut la chance d'en tuer un du premier coup de fusil. Mais, en examinant la bête, on remarqua que le nez de l'ours avait été percé, comme s'il avait porté un anneau.

On apprit, plus tard, que, pour faire plaisir au prince, on avait acheté ces "bêtes sauvages" à un montreur d'ours, et qu'on les avait dirigées sur le chemin que devait parcourir Son Altesse.

La vie à rebours

Plaisirs mondains, vie à rebours!
Au lieu d'écouter sur les vitres,
De la pluie aux vertes élytres
Bourdonner les vagues tambours,
Prendre une loge à gros débours,
Y bâiller ainsi que des huitres
En regardant d'ineptes pitres
Mâcher de rances calembours.
S'en retourner las et morose,
Le coeur noir sous un manteau rose
L'esprit et les yeux défleuris
Tel est l'ennui, le deuil, le leurre
Qu'on appelle joie à Paris
S'il pleut c'est que le ciel en pleure!

Jean RICHEPIN.

POUR RIRE

Le Quatrain changé en Ode

Un officier très amoureux, mais qui probablement n'avait pas de grands talents pour la poésie, voulant cependant donner à sa fiancée des vers de sa composition, s'enferma dans une cave, et après y avoir passé deux jours et deux nuits et avoir barbouillé deux mains de papier, tout ce qu'il put produire fut le quatrain suivant, auquel il donna courageusement le titre d'Ode.

Ma Clorie, ma Clorie,
A qui j'ai donné mon coeur,
Je serai toute ma vie
Votre très humble serviteur.

Il faut supposer que l'auteur de cette belle pièce n'avait jamais vu jouer la "Fausse Agnès", ou qu'il la composa avant le temps où cette comédie fut représentée: autrement on pourrait lui disputer le mérite de l'invention.

vient que tu ne m'as pas encore fait manger une épigramme?

Voyant une maison superbe et d'un goût différent des autres, il dit: Voilà une bien belle maison; a-t-elle été faite dans ce pays?

Quelqu'un lui ayant annoncé qu'un de ses amis était mort, il répondit: Je n'en crois rien, car si cela était, il me l'aurait écrit.

Voulant une fois aller à la campagne de bon matin, il fit lever à minuit un de ses domestiques, et lui dit de regarder par la fenêtre si le jour ne venait pas. Celui-ci lui répondit qu'il n'y avait encore aucune apparence, car il faisait bien noir. — Je ne suis pas étonné, lui répliqua-t-il, que tu n'y aies goutte, butor que tu es; allume la chandelle.

Dinant un jour de carême chez un de ses amis, on servit un hareng saur: il le trouva si bon qu'il ne voulut rien manger autre



A LA CHASSE

"Sur mon honneur! mon chien est en arrêt, mais... où peut bien être le gibier?"

Distractions, bêtises, et naïvetés du baron d'Asnières

Le baron d'Asnières demandait un jour à un jeune homme lequel était le plus âgé de son atné ou de lui.

Un de ses fermiers se plaignait à lui que les taupes lui gâtaient un beau pré, et qu'il ne pouvait y trouver un remède. — Vous êtes bien embarrassé, répondit-il; eh! faites-le paver.

Étant en voyage, il fut obligé de s'arrêter dans une auberge pour y coucher. On lui donne une chambre dont les cloisons étaient presque entr'ouvertes; il s'en plaignit à l'hôtesse, en lui disant: "Mais, madame, cela est détestable; votre chambre est la plus mauvaise du monde, on y voit le jour toute la nuit".

S'étant un jour coupé le doigt, il s'écria: On me l'avait toujours bien dit que ce cou-teau coupait tout ce qu'il voyait.

Il demanda un jour si les chiens du roi allaient à pied à la chasse.

Quelqu'un lui ayant dit qu'il avait dîné avec un poète qui l'avait régala d'un dessert d'une excellente épigramme, il fit venir son cuisinier, et lui dit fort en colère: D'où

chose. Il demanda ensuite où on l'avait pris, parce que son intention était d'en avoir une certaine quantité pour peupler un de ses étangs.

Le sang-froid imperturbable

M. Abauzit, vieillard genevois, que Rousseau a rendu célèbre parmi nous, avait un sang-froid extraordinaire. Il ne s'était jamais, dit-on, mis en colère, et sa servante, qui le servait depuis trente ans, attestait le fait. On lui promit de l'argent si elle pouvait parvenir à le fâcher; elle y consentit. M. Abauzit aimait à être bien couché, elle ne fit point son lit; il s'en aperçut, et lui en fit son observation le lendemain; elle répondit qu'elle l'avait oublié. Il ne dit rien de plus et le lit ne fut pas fait. Même observation le lendemain, à laquelle elle ne répondit que par une mauvaise excuse. Enfin à la troisième fois il lui dit: "Vous n'avez pas encore fait mon lit; apparemment que c'est un parti pris et que cela vous paraît trop fatigant; au surplus, il n'y a pas grand mal et je commence à m'y accoutumer". La servante se jeta à ses pieds et lui avoua tout.



Et toi, qu'est-ce que tu as rapporté?
— Dix-sept grains de plomb dans le train de derrière!!!



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTÉ PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

Regardez-
vous
dans
votre
Miroir



Votre peau est-elle aussi douce et aussi fraîche que vous la voulez? L'usage d'un savon impur contribue à rendre la peau dure et rude; au contraire le savon "Baby's Own Soap", le meilleur savon que l'on puisse faire, aidera beaucoup à rendre votre peau meilleure et à conserver votre teint frais. Son parfum délicieux et sa douceur en font le favori pour la Toilette.

Baby's Own Soap



ALBERT SOAPS MFRS. Limited

MONTREAL.



Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont JAMAIS TRADUITS.

POÊLES et FOURNAISES

Si vous avez besoin d'un BON POÊLE DE CUISINE ne manquez pas de nous faire une visite qui sera toute à votre avantage. ¶ Nous avons l'assortiment le plus complet de la ville. ¶ Tous les genres de fournaises à des prix défiant toute concurrence. ¶ Morceaux et réparages de poêles, notre spécialité.

SPECIAL—Nous manufacturons le célèbre poêle d'acier "BRILLANT" fait précédemment par MM. Segala, J. L. Bélair & Fils & Tremblay & Perrus, et nous sommes prêts à faire toutes réparations pour ces poêles à des prix raisonnables.

A. GALARNEAU & CIE, 322, Ave Mont-Royal
TEL. BELL EST 2349—MARCHANDS 2134 COIN BOYER

TELEPHONE BELL EST 1361

Pierre Leclerc PLOMBIER-COUVREUR

ET POSEUR D'APPAREILS A GAZ ET A EAU CHAUDE.

1392 Boulevard St-Laurent

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDÉE?—Si oui, demandez le Guide de l'Inventeur qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Consultants. — Bureaux: Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.



LA CUISINE DE MADAME



Choux rouges à la polonaise

Les choux rouges, on le sait, servent aux mêmes usages que les autres choux pomés; mais, en outre, ils s'emploient très agréablement à l'état cru, dans le ménage, en salade, en marinade, etc. On découpe les feuilles en lanières minces.

Ayez deux jolis choux rouges. Faites-les cuire sommairement pendant cinq minutes à l'eau bouillante, salée; enlevez les côtes, et ciselez les feuilles en lanières.

Dans une casserole en terre ou en porcelaine à feu, faites fondre une forte cuillerée à soupe de saindoux ou de graisse de veau. Aussitôt que la graisse est liquide, mettez-y les morceaux de choux, auxquels vous ajoutez deux pommes acides, préalablement pelées et coupées en fines tranches.

Couvrez la casserole, et faites cuire les choux assez lentement pendant deux heures, en les retournant souvent. Lorsqu'ils commencent à devenir tendres, et qu'ils ont rendu leur eau, versez-y peu à peu un dixième de pinte de bon vin rouge; salez, poivrez et ajoutez quelques cuillerées de bon jus de viande. Laissez cuire encore; et quand ils sont bien cuits et assez réduits liez-les avec un morceau de beurre, préalablement pétri avec une cuillerée à soupe de bonne farine.

Servez-les sous une guirlande de petites saucisses de Francfort, grillées ou bouillies.
H. R. ATKINS.

Gigot braisé aux navets glacés

Choisissez un fort gigot de mouton à la graisse blanche et douce, à la peau fine, à la chair transparente, quoique d'un rouge foncé, avec l'os petit, fluet et très blanc; ce sont là les signes d'une excellente qualité.

Laissez-le s'attendrir pendant quatre ou cinq jours dans un courant d'air frais. Ne craignez pas qu'il tourne; de toutes les viandes et de toutes les pièces, le gigot de mouton est la plus résistante. Cette mortification le rend tout à fait exquis. Il ne faudrait l'abrégier que si le temps était humide et pluvieux; alors, deux ou trois jours d'attente ne doivent pas être dépassés. Par contre, en hiver, avec un temps froid et sec, on peut pousser jusqu'à sept ou huit jours la mortification d'un gigot de mouton.

BRAISAGE DU GIGOT — Détachez la souris et coupez l'os assez court, sans l'enlever du quasi; parez la graisse, sans entasser la chair.

Dans une daubière ovale, faites un lit de couennes fraîches; là-dessus, mettez une couche de rondelles d'oignons, et une autre de carottes. Posez le gigot; couvrez-le d'un papier beurré; mettez à la daubière son couvercle.

Placez la daubière sur la plaque du fourneau, légèrement rougie (ou, dans le cas de cuisine au gaz, sur le réchaud ovale qui sert à cuire les gros poissons). Laissez "suer" et légèrement "pincer". Vous sentirez, à l'odeur de la buée qui sort, odeur fine et douce, annonçant le rissolage du sucre des légumes, vous sentirez, dis-je,

lorsqu'il est temps d'arroser le gigot; alors, versez dans la daubière, sur le gigot, un dixième de pinte de vin blanc sec, soit un demi-verre de cuisine. Remettez le couvercle et laissez "tomber à glace", c'est-à-dire à sec; ce qui a lieu lorsqu'on entend un léger crépitement.

Mouillez à fleur de peau avec de l'eau tiède; ajoutez un bouquet garni, une demi-tête d'ail, une cuillerée de gros sel, deux clous de girofle, et refermez la daubière. Faites bouillir. Ecumez. Reculez la daubière loin du feu (ou bien serrez le gaz en petites perles imperceptibles) de façon à maintenir seulement "un sourire très modeste" au lieu du bouillon apparent.

Dans trois heures, retournez le gigot; après quoi, il faut encore laisser le braisage se continuer ainsi pendant deux heures pour pouvoir servir.

En tout: six heures, y compris la préparation, le suage et le glaçage.

C'est la grosse objection qui m'est faite: c'est trop long à cuire, me dit-on. L'observation était autrefois raisonnable, parce qu'il fallait entretenir le feu avec du bois ou du charbon; mais, aujourd'hui que le gaz a grimpé tous les étages, il suffit de régler le gaz avec soin avant d'aller à ses occupations; au retour, la cuisson se trouve à point. On retourne le gigot un peu plus tôt ou un peu plus tard; mais il a cuit, sans qu'on le surveille. A défaut de gaz, il y a encore le charbon de Paris, que l'on couvre de cendre, et qui conduit au même résultat, quoique avec moins de tranquillité et de perfection.

LE JUS — La cuisson étant très lente, il en résulte que la réduction du liquide se fait imparfaitement. Aussi faut-il passer ce jus au tamis ou à la passoire à sauce, le dégraisser et le faire bouillir à plein feu ou sur le côté, pendant que les navets se glaçant.

LES NAVETS GLACÉS — Prenez une botte de douze ou quinze navets pas trop gros, pour éviter que l'intérieur soit creux. Coupez-les en morceaux de 3 à 4 pouces de longueur; divisez chaque morceau par le milieu, avec un petit couteau d'office; enlevez la peau, sans faire des côtes apparentes. Lavez, essorez, pesez. Vous devez en avoir plus de 2 livres, près de trois livres.

Mettez dans un sautoir un peu grand (huit ou neuf pouces de diamètre) une demi-livre de beurre et deux cuillerées à soupe d'huile blanche. Chauffez fortement; mettez la moitié de navets et cinq ou six petits oignons.

Dès que le fond est un peu saisi, faites sauter; ajoutez le restant des navets; sautez-les encore trois ou quatre fois sur feu un peu actif, sans laisser brûler.

Puis, mettez le sautoir au four, découvrez, et de temps en temps sautez les navets. Lorsqu'ils sont cuits, que le doigt entre bien en les touchant, saupoudrez-les d'une cuillerée de sucre-semoule.

Remettez-les à feu vif, et sautez-les souvent, afin que le sucre se caramélise et "glace" les navets tout autour.

Versez-les dans un légumier chaud, tenu près du feu pendant que vous disposez le gigot sur le plat de service.

POUR SERVIR — Le plat destiné au gigot doit être ovale, légèrement creux; vous y placez le gigot, et vous l'arrosez à peine d'un peu de jus, très corsé et bouillant. On orne le gigot d'une manchette, et l'on sert, avec les navets à part dans le légumier.

EMPLOI DES RESTES — Pour le déjeuner du lendemain, découpez en couronne, au retour de la table, ce qui reste du gigot, et mettez-le dans un petit saladier. Arrosez avec le jus. Portez au frais.

Vous servirez cela tout simplement renversé dans un plat rond, avec une bordure de cornichons.

Auguste COLOMBIÉ, professeur.

Palets de pomme de terre au Chester

On tourne en gros bouchons quatre ou cinq grosses pommes de terre crues, que l'on divise ensuite en palets épais, de la grosseur d'une pièce de 2 cents.

On les essuie bien sur une serviette. Puis, tels quels, on les fait cuire (pas tout à fait) au beurre.

Après quoi, on les recouvre de fromage de Chester, râpé, et mélangé de beurre pour le tiers de son volume, ce mélange étant en outre assaisonné d'un peu de poivre de Cayenne; en recouvrant les palets de ce fromage ainsi beurré et poivré, on met cette couche aussi épaisse que le sont les palets. Semez un peu de mie de pain audessus.

Rangez-les de nouveau dans l'ustensile, et finissez de les cuire à four très chaud; il faut qu'ils soient saisis et de belle couleur.

A la sortie du four, disposez-les en tas sur une coupe garnie d'une serviette, et servez aussitôt.

Albert CHEVALLIER.

Pouding aux Biscottes

Cinq oeufs, les blancs battus; une chopine de lait; douze morceaux de sucre; 4 onces de raisin; deux cuillerées à soupe de rhum; un peu de beurre, gros comme une noix; dix biscottes; un peu de vanille en poudre.

Faire tremper les biscottes dans le lait bouilli, avec le sucre, la vanille et le beurre. Travailler les biscottes, de façon à en faire une pâte unie. Quand cette pâte est à peu près refroidie, y ajouter les jaunes d'oeufs, les raisins (qu'on a laissés macérer dans le rhum), puis les blancs battus. Beurrer un moule; y verser la pâte; cuire à croûte dorée.

Mme PAUL S.

Une leçon de gourmandise

Extrait de la "Physiologie du Goût", chapitre des Spécialités, méditation consacrée au Gibier :

"Peu de gens savent manger les petits oiseaux. En voici la méthode, telle qu'elle m'a été confidentiellement transmise par le chanoine Charcot, gourmand par état et parfait gastronome, trente ans avant que le nom fût connu :

"Prenez par le bec un petit oiseau bien gras; saupoudrez-le d'un peu de sel; ôtez-en le gésier (si on ne l'a pas enlevé avant de faire cuire); enfoncez l'oiseau adroitement dans votre bouche; mordez et tranchez tout près de vos doigts, et mâchez vivement. Il en résulte un suc assez abondant pour envelopper tout l'organe et vous goûterez un plaisir inconnu au vulgaire".

BRILLAT-SAVARIN

De "La cuisine des Familles".

Ivrognerie guérie

Comment une Montréalaise guérit son mari de l'ivrognerie avec un remède secret.



"Je tiens à vous dire que le remède "Samaria" a guéri mon mari de son ivrognerie et si vite, si aisément, que j'en suis étonnée. Que je suis heureuse d'avoir eu confiance et d'avoir écrit pour un échantillon gratuit! Cet échantillon que vous m'avez envoyé a mis un frein à sa passion, et avant que j'eusse fini de lui faire prendre le traitement complet que j'ai fait venir ensuite, il était guéri pour de bon. Je lui ai administré dans son thé votre remède sans goût et sans odeur, et il ne s'en est pas aperçu. Je veux que d'autres le sachent et vous prie de publier ma lettre. La santé de mon mari est meilleur, sous tous les rapports".

Paquets gratuits, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

UN BON DESSERT

demande de bons ingrédients. Vous ne réussirez jamais à faire un bon dessert avec des essences inférieures. Les Essences Culinaires de JONAS doivent leur vogue sans cesse croissante, au choix rigoureux des matières premières, à leur parfaite distillation et à leur qualité supérieure invariable. Exigez toujours les Essences de JONAS.

Henri Jonas & Cie,
389 et 391 Rue Saint-Paul



MADAME

Vous pouvez Nettoyer et Polir



vos poêles et vos ustensiles de cuisine AVEC

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux



plus promptement qu'avec tout autre produit en vente.

La Mine Grasse OZO

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux OZO



Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir vos ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égrotte pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.

The OZO Co. Limited, MONTREAL.

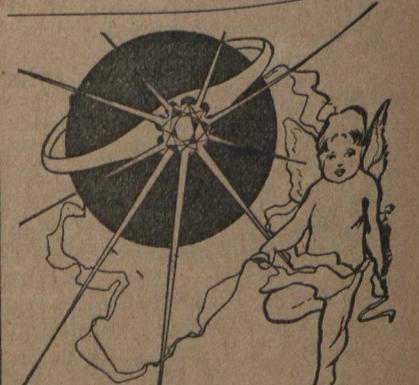
Reçoit enfin le message d'une bonne santé



La Société Bienfait-sante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affections reçoivent la promptitude et l'attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et sont toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les assister. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfait-sante et Compatis-sante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec



Nouveautés

Nous recevons sans cesse les plus jolies et plus attrayantes nouveautés en épingles à cheveux, à chapeaux, bagues de fantaisie, etc. Demandez notre catalogue.

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent, MONTREAL



10 Le meilleur remède au monde.

Je considère le Tonic du Père Koenig pour les Nerfs comme le meilleur remède au monde. Je souffrais d'un catarrhe et de faiblesse de nerfs. J'ai été littéralement guéri par ce remède, et je donne ce témoignage afin que d'autres pauvres affligés puissent bénéficier de mon expérience. J'étais malade depuis quatre ans et je recommande le Tonic à tous.

WM. J. CULLIN.

M. J. Larose, de St Roch de l'Achigan, Can., écrit: Je souffrais d'attaques épileptiques quand on me conseilla de faire usage du Tonic du Père Koenig pour les Nerfs. Après la troisième bouteille je constatai à mon grand étonnement que toutes traces du mal étaient complètement disparues, et que je ne pouvais craindre une rechute. Mes amis et mes voisins me croyaient condamné pour la vie à être l'esclave de cette terrible maladie. Je me fais un devoir de dire que ma guérison a été merveilleuse et qu'elle est due à l'emploi de votre Tonic. Je le recommande donc très favorablement.

GRATIS

Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine gratuitement. Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00. — En vente à Montréal, par The Wingate Chemical Co., et à Toronto, par Lyman Bros & Co.

DUPUIS FRERES

Le développement prodigieux de notre commerce, développement qui a rendu nécessaires les travaux d'amélioration que nous sommes à terminer, est dû, pour une large part à notre système exceptionnellement libéral. Pas une maison à Montréal qui offre plus de garantie ou de satisfaction à la clientèle. La possibilité de pouvoir écouler les grandes quantités procure également l'avantage des bas prix. Le public qui est parfaitement renseigné donne naturellement sa préférence à la maison qui offre tout à la fois le plus grand choix et les plus bas prix.

RAYON DES

Manteaux et Costumes POUR DAMES

Il est parfaitement établi que notre assortiment de manteaux pour dames n'est pas surpassé à Montréal, tant sous le rapport de la variété que sous celui des bas prix. Nous exhibons les plus récents modèles. Nos tissus de fantaisie — tweeds et garnitures sont importés spécialement — chaque costume ou manteau est confectionné dans nos ateliers sous notre propre surveillance, ce sont ces conditions exceptionnelles qui expliquent le développement extraordinaire, la grande popularité de notre rayon de la confection pour dames.

DUPUIS FRERES

LE GRAND MAGASIN A RAYONS DE L'EST 441 à 449 rue Sainte-Catherine Est

NE COUPEZ PAS VOS CORS



C'est un procédé dangereux Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur, CORS, DURILLONS et VERRUES, employez L'Antikor Laurence

A. J. LAURENCE PHAR. MONTREAL. En vente partout, 25c

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adresser à: L'après et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

Mario, 1812-1883, né à Cagliari. Charmant ténor de l'école italienne il eut son temps de succès à l'Opéra, puis au Théâtre-Italien, 1840, ainsi qu'en Angleterre et en Amérique.

Tamburini, 1800-1876, né à Faenza. Admirable basse bouffe; et son gendre:

Gardoni (Italo) 1820-1882, né à Parme. L'un des plus séduisants ténors qui aient existés.

Ronconi, Zucchini, Scalese, Tagliafico, et bien d'autres.

De nombreux chanteurs ou cantatrices appartenant à des nationalités étrangères, séduits par ce bel art, embrassèrent la carrière italienne; en dehors de Mme Sontag, qui était Allemande, de Mme Malibran, Française, Sophie Cruvelli, Allemande, on peut citer, parmi ces brillantes recrues: Mmes Mainvielle-Fodor, de Méric-Lalande, de Méric-Lablache, de La Grange, Jenny Lind; puis le célèbre Lablache, Français, Agnesi, Belge, Tamberlick, Allemand, etc.

Pour former ces admirables artistes, il fallait, en dehors des compositeurs, qui pourtant savaient tous chanter et enseigner le chant, des professeurs spéciaux, pour la plupart chanteurs eux-mêmes, compositeurs aussi à l'occasion, tant dans cet art tout se tient et se mélange intimement, avec la virtuosité pour pivot. C'est dans cet ordre d'idées mixte que l'on doit envisager des personnalités comme celles de:

Bordogni, 1738-1856, né à Bergame. Professeur de chant au Conservatoire en 1820, il est encore connu dans l'enseignement par de nombreuses et élégantes vocalises.

Banderali, 1789-1849, né à Lodi. Très connu pour ses vocalises. Professeur au Conservatoire de 1828 à sa mort.

Garcia (Manuel), 1805, né à Madrid. Fils du grand chanteur, se distingua surtout dans l'enseignement; il a été professeur de chant au Conservatoire de Paris, où il a laissé d'importants ouvrages. Jenny Lind fut une de ses élèves. Il vit actuellement en Angleterre.

Et bien d'autres dont le nom ne se présente pas sous ma plume.

Tout au contraire, l'enseignement harmonique ne pouvait avoir qu'une faible importance dans cette école; aussi le voit-on assez modestement représenté par:

Martini (Le P.), 1706-1784, né à Bologne Compositeur et écrivain très érudit, a laissé des Messes, Antiennes, Litanies et des ouvrages sur l'histoire de la musique, souvent curieux, quoique très fantaisistes.

Fenaroli, 1732-1818, né à Lanciano, Abruzzes. Auteur d'un remarquable ouvrage sur l'accompagnement de la basse chiffrée. Cimarosa fut un de ses disciples.

Mattei (Le P. Stanislà), 1750-1825, n à Bologne. Connu pour avoir été le professeur de Rossini, Donizetti et autres, auxquels il n'a pas dû apprendre grand'chose, si on en juge par l'insuffisance de ses ouvrages didactiques.

On a pourtant de lui de bons exercices d'harmonie au clavier, ce qu'on appelle à présent accompagnement, et on sait qu'il a écrit beaucoup de musique pour l'église.

La fréquentation de tous les grands chanteurs et l'admiration provoquée par leur vocalisation ne pouvait qu'exercer à son tour la virtuosité instrumentale; c'est ce qui eut lieu, les progrès de la lutherie aidant, avec des facteurs comme Guadagnini et Bergonzi.

Guadagnini (Laurent et Jean-Baptiste), nés à Plaisance au XVIIIe siècle.

Bergonzi (Charles), XVIIIe siècle, né à Crémone.

Elève d'Antoine Stradivarius. Connu spécialement par ses violoncelles.

L'Italie à cette époque produisit surtout des violonistes.

Viotti (Jean-Baptiste), 1753-1824, né à Fontanetto, Piémont.

Le plus grand violoniste de son époque, et chef d'école incontesté, eut pour élèves Rode et Robberechts.

Vingt-neuf Concertos pour violon, un grand nombre de Sonates, Duos, Trios et Quatuors pour instruments à cordes sont sortis de sa plume.

Artiste plein de modestie, Viotti ne recherchait nullement les succès populaires, mais il jouissait de la plus haute considération dans les cercles d'amateurs distingués.

Il fut pendant trois ans, 1819 à 1822, directeur à l'Opéra de Paris.

(A suivre)

LES VEUFES INCONSOLABLES

FAUT IL PLEURER SON ÉPOUSE? — L'HOMME QUI NE SE LAVE PAS — UN MODERNE HABITANT DES TOMBEAUX.

Les femmes ont la réputation d'être plus constantes que les hommes et nous rencontrons chaque jour des exemples d'une fidélité qu'elles savent conserver à leur époux jusqu'au seuil du tombeau.

Partout on vénère la détresse des veuves. Leurs pleurs manifestent une tendresse de coeur qui les embellit. Peut-être y a-t-il assez d'hypocrisie chez l'homme à flatter cette fidélité à l'égal d'une vertu? Certaines femmes l'ont du moins prétendu. Elles se sont retournées pour voir si elles étaient payées de retour. Elles ont estimé que non. Elles ont conclu que les hommes étaient des ingrats.

Et pourtant, il est fidèle jusqu'à la mort.

De ce nombre, incontestablement, fut le nommé Sandy Sands, dont les journaux anglais nous révélaient naguère l'existence affligée. En 1888, ce mari très fidèle perdit sa femme qu'il adorait. Son chagrin fut si profond qu'il voulut manifester d'une façon éclatante son renoncement aux joies de ce monde. Sandy fit l'étrange vœu de ne plus se coucher dans un lit ni de se laver pendant une période de vingt ans. Ce n'était ni très propre ni très confortable, mais que voulez-vous? On fait ce que l'on peut. Et véritablement, Sandy Sands n'avait pas trouvé autre chose.

Il tint, dix-huit ans durant, sa promesse. En ceci, on ne saurait dire s'il fut louable ou simplement ridicule. Un accident l'empêcha seul d'aller jusqu'au terme qu'il s'était proposé. Un chien le mordit et sa plaie devint tellement purulente qu'on dut transporter ce recordman de la piété conjugale à l'hôpital de Leicester. On lui donna là, dès son entrée, cinq bains consécutifs. Et cette hydrothérapie l'affecta beaucoup. Il affirmait, sous la brosse savonneuse de l'infirmier "que rien n'y ferait, qu'il oublierait pas sa défunte épouse".

M. John D..., riche habitant de New-York, découvrit, voici quelques années, un moyen plus poétique mais aussi original de porter le deuil. Il avait juré à sa femme de ne la point quitter après qu'elle serait morte et il tint sa promesse. John D... fit construire dans le cimetière de Brooklyn, faubourg de New-York, une somptueuse chapelle funéraire où l'on ensevelit le corps de son épouse. Sur les ordres du millionnaire, un artiste dut faire revivre dans le marbre la silhouette de la femme adorée. La statue symbolisa l'absence. Le veuf fit alors transporter dans la chapelle le mobilier de sa chambre à coucher. Des rideaux accrochés aux fenêtres, maints gracieux ornements, des tableaux suspendus aux murs dissipèrent la froideur sépulcrale du lieu. Il y avait là des tables, des chaises de repos et des boissons réconfortantes. C'était gai, c'était très intime. M. D... prétendit y habiter. L'administration du cimetière s'opposant à ce qu'un vivant passât la nuit dans le champ des morts, on put voir, chaque matin, dès l'heure de l'ouverture des portes, arriver ce veuf inconsolable. Il restait là jusqu'à la nuit.

L'été, il jardinait, arrosait ses massifs; ou bien, transportant un fauteuil sur le seuil de la chapelle, en bras de chemise, il fumait béatement des pipes. Des amis, parfois, venaient lui tenir compagnie. Le gardien du cimetière lui apportait ses repas dans sa "maison". Il l'avait encombrée d'animaux empaillés, oiseaux, chiens, chats, modestes amis qui avaient partagé l'affection de Mme D... C'était d'un goût douteux mais nul ne se serait avisé de le lui dire. Quand il mourut, il fut enterré avec sa femme, comme de juste.

A l'encontre de tant de fidélité, nous résistons mal à raconter une histoire de veuf inconsolable qui "tourna mal". Cette histoire est authentique autant qu'elle est piquante. Et elle nous semble devoir trouver naturellement place ici, puisqu'aussi bien, suivant l'adage, l'exception confirme la règle.

Un riche industriel du Sud-Ouest de la France, ancien député — en dire plus long serait le désigner — perdit, il y a une dizaine d'années sa jeune femme. Pour honorer congrûment sa mémoire, lui aussi, fit construire une chapelle. A l'intérieur du mausolée un statuaire très réputé représenta Mme X... étendue sur la froide pierre. Son mari se fit sculpter couché à ses côtés, en attendant qu'il l'allât rejoindre définitivement. Le monument dont l'idée avait été inspirée par les anciens tombeaux des rois, était d'une réelle beauté. Il devint bientôt un lieu de pèlerinage. Les âmes sensibles y voyaient la plus touchante personnification de l'amour conjugal.

Mais le temps passe qui sèche les larmes. La morte est oubliée, le veuf se remarie. Seuls, les habitants de la petite ville n'oublièrent pas. Une curiosité sarkastique guida dès lors leurs visites à la chapelle. Ce fut gênant, ce fut intolérable.

L'industriel quitta la contrée. Il fit verrouiller la grille du sépulcre. Des fleurs ne l'ornent plus. Mais d'épais rideaux cachent à jamais le funèbre monument qui dirait trop l'inconstance du veuf.

ENCORE DES BEAUX LIVRES!

Dans les Ténèbres. Histoire d'une grande conspiration, par Guy Thorne, illustrations de Whitelaw. Seule édition française autorisée. Vient de paraître et en est déjà à la troisième édition. 1 vol illustré. . . . 0.88 (poste, 8 cents).

Ames Celtes. Roman très saisissant sur l'Armorique au cinquième et au sixième siècle et son retour à la foi catholique. Comme l'Armorique est aujourd'hui la Bretagne, tout ce qui touche à ce pays devrait nous intéresser doublement, par M. Reynès Monlaur. 1 vol. (poste 11 cents). 0.88

Sainte-Beuve et Chateaubriand. Problème et polémique. A propos de l'appréciation du critique Sainte-Beuve sur Chateaubriand et ses oeuvres. Un problème d'histoire littéraire à propos de Chateaubriand: Sainte-Beuve cite-t-il faussement "les Mémoires d'outretombe"? Un dernier mot: "Le voyage en Amérique" est-il une fiction? Réplique à une réplique, par Georges Bertrin. 1 vol. (poste 7 cents). . . . 0.63

Flaubert, par Emile Faguet. Sa vie; son caractère; son tour d'esprit et ses idées; le "Romantique" dans Galanombô, et la Tentation de saint Antoine: le "Réaliste" dans Madame Bovary, l'Education sentimentale, etc., son influence comme écrivain et la destinée de son oeuvre. 1 vol. avec portrait (poste 7 cents) 0.50

Théophile Gauthier. Sa jeunesse; son influence comme critique; ses écrits comme voyageur, conteur et poète, par Maxime du Camp de l'Académie française. 1 vol. avec portrait (poste 7 cents). . . . 0.50

Victor Hugo. La vie et l'oeuvre de Victor Hugo, son tempérament, son génie, son imagination créatrice, enfin son influence sur le XIXe siècle, par Léopold Mabileau. 1 vol. avec portrait (poste 7 cents). . . . 0.50

Mérimée. Premières années et débuts littéraires; les nouvelles de Mérimée: carrière administrative et vie mondaine; Mérimée, inspecteur général des monuments; Travaux historiques, sa correspondance et son influence, par Augustin Filon. 1 vol. avec portrait (poste 7 cents). . . . 0.50

Alexandre Dumas, père. L'homme et son temps; le drame historique et populaire, le drame moderne, les comédies, le roman de l'histoire, le conteur et son influence, par Hippolyte Parigot. 1 vol. avec portrait (poste 7 cents). . . . 0.50

Chateaubriand, par M. de Lescure. Ce livre donne une juste idée de cet homme dont l'influence s'est fait et se fait encore sentir dans la littérature française. Il parle d'abord de l'homme et la vie; puis de l'oeuvre et de l'influence. 1 vol. avec portrait (poste 7 cents). . . . 0.50

Lacordaire. Son enfance et sa jeunesse; au séminaire; ses relations et sa rupture avec Lamennais; les conférences de Stanislas et de Notre-Dame; influence de ces conférences sur la prédication contemporaine. Lacordaire intime: l'ami et le prêtre. Dernières années, par le comte d'Haussonville. 1 vol. avec portrait (poste 8 cents). . . . 0.50

Mme de Sévigné. Ce livre nous fait bien connaître Mme de Sévigné comme femme d'abord, comme écrivain ensuite, et parle longuement de ses lettres, lettres qui nous montrent comment les idées, les usages et même les sentiments changent d'un siècle à un autre, nous apprenant ainsi que ce qui existe n'a pas toujours été comme il est et pourrait être autrement, par Gaston Boissier de l'Académie française. 1 vol. avec portrait (postes 6 cents). . . . 0.50

Mgr de Ségur. L'homme, le prêtre, le prélat, l'écrivain, l'apôtre, le saint, par le marquis de Moussac, avec préface du marquis Costa de Beauregard, de l'Académie française. Très intéressante étude sur un des grands hommes d'Eglise au XIXe siècle. 1 vol. avec portrait (poste 8 cents). . . . 0.50

Les dieux d'or. (Les trésors de Panama). Roman d'aventures qui se sont passées à Panama, ville si célèbre par le fameux canal commencée par M. de Lesseps et continuée maintenant, toujours avec mille difficultés, par les Américains, par Jean Lionnet. 1 vol. (poste 7 cents) 0.63

LA Cie Cadieux & Derome 18-20, Notre-Dame Ouest, Montréal

DE-CI, DE-LA

L'anglomanie partout

L'anglomanie sévit déplorablement parmi nous, dit un confrère parisien. Dans la création des mots nouveaux, nous empruntons volontiers aux Anglais. On ne signale pas moins d'une centaine de termes anglais introduits depuis un siècle dans notre langue.

Le français est assez riche pour repousser ces emprunts barbares qui le défigurent. Ceux-ci sont d'autant plus ridicules, que les mots exotiques adoptés de la sorte par la mode, sont souvent d'anciens mots français déformés ou estropiés.

Ainsi nous avons pris à l'Anglais le mot "ticket", qui n'est qu'une altération du mot "étiquette". "Fashion" vient de "façon", comme "magazine" vient de "magasin", "constable" de "connétable", "cab" de "cabriolet", "shocking" de "choquant", et "flirt" (qui en anglais se prononce "fleurete") du vieux vocable "fleureter", conter fleurette.

C'est le chic qui conspire ici contre la langue française. On n'appartient au monde select, on n'est du bel-air, qu'à la condition de savoir substituer les termes exotiques adoptés par la mode aux locutions françaises qu'elle condamne. Et il y a longtemps que cette manie des emprunts faits à l'idiome de John Bull sévit en France. C'est elle qui nous a fait appeler "beefsteak" une tranche quelconque de bœuf grillé et "rumsteak" une tranche de filet.

Mais c'est dans les sports surtout que notre esprit d'imitation anglophile s'est porté aux plus singulières fantaisies. Nous avons pris aux Anglais leurs jeux et leurs exercices de force en négligeant les nôtres. Comme le "whist" plus anciennement, le "cricket" et le "football" ont traversé la Manche pour venir s'acclimater sur notre territoire. Il y a des "crickets-matches" depuis 1860 au Bois de Boulogne, où rivalisent Anglais et Français. "Match" a pour synonyme lutte. Mais le mot français est nécessairement d'un emploi vulgaire; on l'a remplacé par le vocable anglo-saxon.

La langue des courses, en France, on l'a cent fois fait remarquer, est un parler purement anglais. Nous appelons "lad" un garçon d'écurie, "steep-chase" (chasse au clocher) une course d'obstacles, et "track" un cheval de course, comme nous appelons "hunter", un cheval de chasse. "Jockey", qui signifiait autrefois maquignon en Angleterre, et dont nous avons fait d'abord le synonyme de laquais, est devenu le nom de celui qui monte un cheval de course.

Comme les Anglais, nous nous servons de l'expression "dead heat" (dède hite) pour désigner une épreuve nulle où deux chevaux arrivent ensemble et tête à tête au poteau marquant le terme de la course. Comme pour les Anglais, le "betting" est pour nous le lieu où s'exécutent les paris, et pas n'est besoin d'être "turfigiste" pour savoir ce que l'on doit entendre par "book-maker", "starter", "outsider", "performance", etc.

Nous avons, avec la même docilité que pour toutes ces expériences, accepté le mot "handicap". Un "handicap" est un genre de course où sont admis des chevaux de force et de mérites différents, mais entre lesquels on égalise autant que possible les chances de victoire avec des poids qui sont imposés aux plus agiles. Nous ne nous sommes pas même inquiétés de la signification de ce mot qui veut dire littéralement "la main dans la toque" "the hand in the cap", et qui rappelle certain mode de transaction usité jadis en Irlande pour les ventes de chevaux, où vendeurs et acheteurs se livraient à un jeu de mains assez semblable à celui que les Italiens appellent la "morra". Et "handicap" est devenu français sans qu'aucun Français puisse se rendre compte de son acception primitive, pas plus que de la raison qui l'a fait adopter en Angleterre pour signifier un genre particulier de course.

Sur les chemins de fer, les wagons-lits sont des "sleeping-cars" et les wagons-restaurants des "dining-cars".

Nos armateurs n'ont plus de chargeurs; ils ont des "cargo-boats". On dit un "steamer" et non un bateau à vapeur. Ouvrez les rapports de nos ingénieurs des ponts et chaussées, ils sont remplis de mots anglais: "block-system, railways", etc.

Le même système s'affirme partout. On efface le mot français pour lui substituer le mot anglais. Plus de patinage, des "skatings-rings". Plus de tournoi de billard, des "matches". On dit couramment "carpetta" pour tapis, "warrants, docks, drawlach, free-trade, trade-unions" sont des mots très usités.

La vieille vénerie française, qui composait son langage de termes exquis et vraiment savoureux, d'une origine française si pure, s'est transformée en "shooting" et "hunting" dont les armes sont "hammer-

less", le "choke-vored", et où le chasseur s'accompagne de "setters", de "pointers", etc.

Quel jargon! Ne serait-il pas temps d'en limiter l'invasion?

Jacques NORMAND.

Les nègres blanchis

On sait toute la force du vieux préjugé qui existe en Amérique, mettant une barrière presque infranchissable entre le nègre et le blanc. Aussi un moyen, quel qu'il soit, qui pourrait "blanchir" un nègre serait-il le bienvenu. Malheureusement l'inventeur n'est pas encore apparu, et, cependant, il s'est produit un fait bizarre et amusant à ce propos.

Il y avait à Macon, Missouri, une prison qui était fort recherchée; tous les nègres du pays et des alentours s'ingéniaient à commettre méfaits sur méfaits pour être condamnés à un séjour dans ce lieu enchanteur à leur point de vue; car, au bout d'un certain temps, ils sortaient de la prison "blanchis" non seulement au moral, puisqu'ils avaient expié leur faute, mais "blanchis" au physique. On attribue cela à une humidité tout à fait particulière de cette vieille prison; le fait certain est, que sur les noirs, elle agit comme un décolorant énergique.

Pour arrêter cette augmentation d'insoumis et de filouterie, on a décidé que la prison sera désaffectée, ce qui a amené une baisse considérable du brigandage.

Que n'avons-nous, nous, une prison qui noircit; cela aurait peut-être un effet salutaire sur les "aspirants" modernes?

Un duel de trains

Un impresario des Etats-Unis vient de rééditer avec succès un spectacle pour lequel les Américains se passionnèrent, voici quelques années. Dans l'immense plaine de Brighton-Beach, champs de courses situés aux environs de New-York, deux locomotives, leurs tenders et quelques wagons se sont rencontrés à toute allure. Quarante mille spectateurs qui avaient acquitté des forts droits d'entrée se pressaient dans les tribunes. Au signal donné, les mécaniciens lancèrent leurs machines sur une voie d'une longueur de quatre cent cinquante verges et sautèrent aussitôt à terre.

Les deux convois se précipitèrent l'un sur l'autre à la vitesse de 35 milles à l'heure et furent réduits en miettes au milieu d'un fracas épouvantable. La recette de l'impresario dépassa \$200,000. Il se propose d'introduire ce genre de spectacle en Europe: nous pensons avec juste raison que les accidents de chemin de fer de là-bas suffisent.

Journal de la Jeunesse. — Sommaire de la 1768e livraison, 20 octobre 1906. — Mademoiselle Olulu, par H. de Charliou. — Le singe du bonhomme, par Julie Borius. — Le Forban noir, par Pierre Maël. — Baromètres par à peu près, par Daniel Bellet. — Le luxe d'un paquebot moderne, par L. Viator. Abonnement: France, un an 20 fr.; six mois, 10 fr. Union postale, un an 22 fr.; six mois 11 fr. Le numéro, 40 centimes.

Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Sommaire du numéro de "La Revue Hebdomadaire", du 20 octobre. Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie, 26 francs de livres par an.

Partie littéraire: Colonel X..., Physiologie générale de la guerre moderne. François de Nion, Roman: Histoire d'Aurore de Moncontour, 1. Louis Batiffol, Julie de Lespinasse. John L. Charpentier, La Renaissance de la poésie scientifique dans le Néo-Parnasse. Louis Haugmard, Nouvelle: L'erreur d'Orlane. Ch. Levif, Les idées au théâtre. Les faits de la semaine. Les miettes de la vie. La revue des revues françaises et étrangères. La vie sportive. La vie mondaine. Dans nos prochains numéros: Un Académicien de l'an XI, par Frédéric Masson, de l'Académie française. L'eau courante, la nouvelle pièce d'Edouard Rod. Les femmes de Versailles, par Pierre de Nolhac.

L'Instantané, partie illustrée de la "Revue Hebdomadaire", tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages. Pour tous les abonnés de notre revue, 15 francs par an au lieu de 20, payables en deux semestres de 7 fr. 50.

Conseils gratuits pour guérir le Catarrhe



SPROULE, SPÉCIALISTE DU CATARRHE

Lisez ces questions soigneusement, répondez-y par oui ou non, et, envoyez-les avec le coupon médical de conseils gratuits. Le spécialiste Sproule les étudiera complètement et vous écrira au sujet de votre cas, sans qu'il vous en coûte un sou.

- Votre gorge est-elle à vif?
- Eternuez-vous souvent?
- Votre haleine est-elle mauvaise?
- Vos yeux pleurent-ils?
- Vous enrhumez-vous facilement?
- Vos narines sont-elles bouchées?
- Votre nez vous donne-t-il la sensation d'être plein?
- Crachez-vous souvent?
- Se forme-t-il des croûtes dans votre nez?
- Vous sentez-vous plus mal quand le temps est humide?
- Vous mouchez-vous beaucoup?
- Perdez-vous l'odorat?
- Avez-vous mauvais goût à la bouche le matin?
- Vous sentez-vous la tête lourde?
- Avez-vous des douleurs en travers du front?
- Sentez-vous le besoin d'expectorer en vous levant?
- Sentez-vous des titillations dans la gorge?
- Mouchez-vous désagréablement?
- Est-ce que le pus, des narines, tombe dans votre gorge?

Répondez aux questions que je fais à votre intention, écrivez votre nom et votre adresse sur les lignes pointillées du "Coupon médical de conseils gratuits" et envoyez-moi cela aussi vite que possible. Cela ne vous coûtera rien, et cela vous vaudra des informations de la plus grande valeur. Adresser: Catarrh Specialist SPROULE, (Gradué en médecine et chirurgie, Université de Dublin, Irlande, ancien chirurgien du "British Royal Mail Naval Service") 409 Trade Building, Boston. Ecrivez en français ou en anglais.

Ne souffrez pas plus longtemps du Catarrhe! Ne le laissez pas détruire votre bonheur, votre santé—votre existence même.

Ne perdez plus de temps—d'énergie—d'argent, en essayant de le combattre avec des drogues sans valeur.

Ne pensez pas qu'il ne puisse se guérir, parce que, précisément, vous n'avez pas demandé d'aide où il faut en demander.

Ecrivez-moi tout de suite, et apprenez comment le guérir. Non pas seulement pendant un jour, une semaine, ou un an—mais, de façon permanente. Laissez-moi vous expliquer ma nouvelle méthode scientifique de traitement, découverte par moi—employée par moi seul.

Le Catarrhe est plus qu'une indisposition ennuyeuse—plus qu'une maladie malpropre—plus qu'un mal passager. C'est l'avant garde de la phthisie. Le Catarrhe négligé, devient trop souvent consommation. A des milliers il a ouvert les portes du tombeau. Soignez-le dès maintenant—avant qu'il ne soit trop tard.

C'est avec plaisir que je diagnostiquerai votre cas et, gratis, vous donnerai consultation et conseils. Il ne vous en coûtera pas un sou.

Laissez-moi vous dire la façon exacte de guérir le Catarrhe

Laissez-moi vous montrer ce que je ferai pour vous, absolument gratis. Des milliers ont accepté cette offre—aujourd'hui ils sont exempts de Catarrhe. Vous n'avez rien à perdre et tout à gagner. Simplement en demandant, vous profiterez de mes vingt-et-un ans d'expérience—de ma grande connaissance du Catarrhe et de la façon de le guérir.

Coupon médical SPROULE, spécialiste du Catarrhe, 409 Trade Building, Boston, s'il vous plaît m'envoyer, absolument gratis, vos conseils concernant la guérison du Catarrhe.

NOM.....

ADRESSE.....



Vous qui souffrez d'Hémorroïdes Internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons J'offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT

Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL

Masque, Rousseurs, Rides, Boutons A TÊTE NOIRE

et toutes taches autres que celles de naissances positivement enlevés avec le

LAIT DES DAMES ROMAINES

Surnommé "Nourriture de la Peau" LAIT DES DAMES ROMAINES.

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas.

Par son action nutritive et antiseptique sur l'épiderme, il guérit infailliblement les Eruptions, Boutons, Démangeaisons et toutes autres maladies de la peau.

Pour la toilette journalière, il embellit, adoucit et parfume la peau mieux que les meilleures poudres, eaux ou vinaigres de toilette. A Paris, on le rencontre sur le bureau de toilette de toute femme élégante ainsi que sur les tablettes de tout bon figaro. Partout 50c la bouteille ou adressez COOPER & CO., Dépt. 50, Montréal, Aux Etats-Unis: GEO. MORTIMER & CO., 247, Atlantic Ave, Boston, Mass.

Pour Bien Laver sans Frotter



EMPLOYEZ LA POUDRE

RACSO

Le contenu d'un paquet de 5 cts suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS.

Agence Générale: 1390, Boulevard St-Lauront

Esinhart & Maguire

Agents en chef et secrétaires de la

SCOTTISH UNION & National Insurance Co. of Edinburgh

et agents en chef de la

GERMAN AMERICAN INSURANCE COMPANY OF NEW YORK

117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553

Contes de Fées



Le dragon déploya ses grandes ailes écaillées

La Chatte Blanche

(Suite)

“Pendant que l'on montait la montagne, on entendit une mélodieuse symphonie qui s'approchait. Enfin les fées parurent, au nombre de trente-six; elles avaient prié leurs bonnes amies de venir avec elles: chacune était assise dans une coquille de perle plus grande que celle où Vénus était lorsqu'elle sortit de la mer; des chevaux marins, qui n'allaient guère bien sur la terre, les traînaient plus pompeuses que les premières reines de l'univers, mais d'ailleurs vieilles et laides avec excès. Elles portaient une branche d'olivier, pour signifier au roi que la soumission trouvait grâce devant elles; et, lorsqu'elles me tinent, ce furent des caresses si extraordinaires, qu'il semblaient qu'elles ne voulaient plus vivre que pour me rendre heureuse.

“Le dragon qui avait servi à les venger contre mon père venait après elles, attaché avec des chaînes de diamants. Elles me prirent entre leurs bras, me firent mille caresses, me douèrent de plusieurs avantages, et commencèrent ensuite le branle des fées. C'est une danse fort gaie. Il n'est pas croyable combien ces vieilles dames sautèrent et gambadèrent; puis, le dragon qui avait mangé tant de personnes s'approcha en rampant. Les trois fées à qui ma mère m'avait promise s'assirent dessus, mirent mon berceau au milieu d'elles puis frappèrent le dragon avec une baguette; il déploya aussitôt ses grandes ailes écaillées, plus fines que du crêpe, et mêlées de mille couleurs bizarres. Les fées se rendirent ainsi à leur château. Ma mère me voyant en l'air, exposée sur ce fameux dragon, ne put s'empêcher de pousser de grands cris. Le roi la consola par l'assurance que son amie lui avait donnée qu'il ne m'arriverait aucun accident, qu'on prendrait le même soin de moi que si j'étais restée dans son propre palais. Elle s'apaisa, bien qu'il lui fût très douloureux de me perdre pour si longtemps et d'en être la seule cause; car, si elle n'avait pas voulu manger des fruits du jardin, je serais demeurée dans le royaume de mon père, et je n'aurais pas eu tous les déplaisirs qui me restent à vous raconter.

“Sachez donc, fils de roi, que mes gardiennes avaient bâti exprès une tour, dans laquelle on trouvait mille beaux appartements pour toutes les saisons de l'année, des meubles magnifiques, des livres agréables, mais il n'y avait point de porte, et il fallait toujours entrer par les fenêtres, qui étaient prodigieusement hautes. L'on trouvait un beau jardin sur la tour, orné de fleurs, de fontaines et de berceaux de verdure qui garantissaient de la chaleur dans la plus ardeente canicule. Ce fut en ce lieu que les fées m'élevèrent avec des soins qui surpassaient tout ce qu'elles avaient promis à la reine. Mes habits étaient des plus à la mode, et si magnifiques, que, si quelqu'un m'avait vue, l'on aurait cru que c'était le jour de mes noces. Elles m'apprenaient tout ce qui convenait à mon âge et à ma naissance. Je ne leur donnais pas beaucoup de peine, car il n'y avait guère de choses que je ne comprisse avec une extrême facilité; ma douceur leur était fort agréable; et, comme je n'avais jamais rien vu qu'elles, je serais demeurée tranquille dans cette situation le reste de ma vie.

“Elles venaient toujours me voir, montées sur le furieux dragon dont j'ai déjà parlé; elles ne m'entretenaient jamais ni du roi ni de la reine; elles me nommaient leur fille et je croyais l'être. Personne au monde ne restait avec moi dans la tour qu'un perroquet et un petit chien qu'elles m'avaient donnés pour me divertir, car ils étaient doués de raison et parlaient à merveille.

“Un des côtés de la tour était bâti sur un chemin creux, plein d'ornières et d'arbres qui l'embarrassaient, de sorte que je n'y avais aperçu personne depuis qu'on m'y avait enfermée. Mais un jour, comme j'étais à la fenêtre, causant avec mon perroquet et mon chien, j'entendis quelque bruit. Je regardai de tous côtés, et j'aperçus un jeune chevalier qui s'était arrêté pour écouter notre conversation; je n'en avais jamais vu qu'en peinture. Je ne fus pas fâchée qu'une rencontre inespérée fournît cette occasion; de sorte que, ne me défiant point du danger qui est attaché à la satisfaction de voir un objet aimable, je m'avançai pour le regarder, et plus je le

regardais, plus j'y prenais plaisir. Il me fit une profonde révérence, il attachait ses yeux sur moi, et me parut très en peine de quelle manière il pourrait m'entretenir; car ma fenêtre était fort haute, il craignait d'être entendu, et il savait bien que j'étais dans le château des fées.

“La nuit vint presque tout d'un coup, ou, pour parler plus juste, elle vint sans que nous nous en aperçussions; il sonna deux ou trois fois du cor, et me réjouit de quelques fanfares; puis il partit sans que je pusse même distinguer de quel côté il allait, tant l'obscurité était grande. Je restai très rêveuse; je ne sentis plus le même plaisir que j'avais toujours pris à causer avec mon perroquet et mon chien. Ils me disaient les plus jolies choses du monde, car des bêtes fées deviennent spirituelles; mais j'étais occupée, et je ne savais point l'art de me contraindre. Perroquet le remarqua; il était fin, il ne témoignait rien de ce qui lui roulait dans la tête.

“Je ne manquai pas de me lever avec le jour. Je courus à ma fenêtre, je demeurai agréablement surprise d'apercevoir au pied de la tour le jeune chevalier. Il avait des habits magnifiques; je me flattai que j'y avais un peu de part, et je ne me trompais point. Il me parla avec une espèce de trompette qui porte la voix; et, par son secours, il me dit qu'ayant été insensible jusqu'alors à toutes les beautés qu'il avait vues, il s'était senti tout d'un coup si vivement frappé de la mienne, qu'il ne pouvait comprendre comme quoi il se passerait, sans mourir, de me voir tous les jours de sa vie. Je demeurai très contente de son compliment, et très inquiète de n'oser y répondre, car il aurait fallu crier de toute ma force, et me mettre dans le risque d'être mieux entendue encore des fées que de lui. Je tenais quelques fleurs que je lui jetai; il les reçut comme une insigne faveur, de sorte qu'il les baisa plusieurs fois et me remercia. Il me demanda ensuite si je trouvais bon qu'il vînt tous les jours à la même heure sous mes fenêtres, et que, si je le voulais bien, je lui jetasse quelque chose. J'avais une bague de turquoise, que j'ôtai brusquement de mon doigt, et que je lui jetai avec beaucoup de précipitation, lui faisant signe de s'éloigner en diligence: c'est que j'entendais de l'autre côté la fée Violente, qui montait sur son dragon pour m'apporter à déjeuner.

“La première chose qu'elle dit en entrant dans ma chambre, ce furent ces mots: “Je sens ici la voix d'un homme; cherche, dragon”. Oh! que devins-je? j'étais transie de peur qu'il ne passât par l'autre fenêtre, et qu'il ne suivît le chevalier, pour lequel je m'intéressais déjà beaucoup. “En vérité, dis-je, ma bonne maman, car la vieille fée voulait que je la nommasse ainsi, vous plaisantez quand vous dites que vous sentez la voix d'un homme; est-ce que la voix sent quelque chose? et quand cela serait, quel est le mortel assez téméraire pour hasarder de monter dans cette tour? — Ce que tu dis est vrai, ma fille, répondit-elle; je suis ravie de te voir raisonner si joliment, et je conçois que c'est la haine que j'ai pour tous les hommes qui me persuade quelquefois qu'ils ne sont pas éloignés de moi”. Elle me donna mon déjeuner et ma quenouille. “Quand tu auras mangé, ne manque pas de filer, car tu ne fis rien hier, me dit-elle; et mes soeurs se fâcheront”. En effet, je m'étais si fort occupée de l'inconnu, qu'il m'avait été impossible de filer.

“Dès qu'elle fut partie, je jetai la quenouille d'un petit air mutin, et montai sur la terrasse pour découvrir de plus loin dans la campagne. J'avais une lunette d'approche excellente; rien ne bornait ma vue; je regardais de tous côtés, lorsque je découvris mon chevalier sur le haut d'une montagne. Il se reposait sous un riche pavillon d'étoffe d'or, et il était entouré d'une fort grosse cour. Je ne doutai point que ce ne fût le fils de quelque roi voisin du palais des fées. Comme je craignais que, s'il revenait à la tour, il ne fût découvert par le terrible dragon, je vins prendre mon perroquet, et lui dis de voler jusqu'à cette montagne, qu'il y trouverait celui qui m'avait parlé, et qu'il le priât de ma part de ne plus revenir, parce que j'appréhendais la vigilance de mes gardiennes, et qu'elles ne lui fissent un mauvais tour.

(A suivre)

OPÉRATIONS EVITÉES

Deux lettres reconnaissantes de femmes qui ont évité de sérieuses opérations.—Beaucoup de femmes souffrant comme elles seront intéressées.



Quand un médecin dit à une femme, souffrant de maladies des organes féminins d'une opération est nécessaire, naturellement, elle est effrayée.

La seule pensée de la table d'opération et du scalpel jette la terreur en son âme. Selon l'expression d'une femme, quand son médecin lui dit qu'elle aurait à subir une opération, elle entendit sonner son glas de mort.

Nos hôpitaux sont remplis de femmes qui devront subir des opérations pour ces maladies.

Il est vrai que ces troubles peuvent atteindre un degré où une opération est l'unique ressource, mais ces cas sont plus rares qu'on ne le suppose généralement, parce qu'un grand nombre de femmes ont été guéries par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, après que les médecins eurent déclaré qu'une opération était nécessaire. De fait, jusqu'au moment où le scalpel devient nécessaire pour procurer un soulagement immédiat, ce remède apporte un soulagement certain.

Les témoignages les plus puissants et les plus reconnaissants viennent de femmes qui ont évité de sérieuses opérations en prenant le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Madame Robert Glenn, 434 rue Marie, Ottawa, Ont., écrit:

Chère Madame Pinkham—
“Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est si universellement et si favorablement connu qu'il n'a pas besoin de recommandation, mais je suis heureuse de me joindre au grand nombre de celles qui parlent en sa faveur. J'ai enduré, pendant près de trois ans, de souffrances atroces résultant de maladies des organes et les médecins me dirent que je devrais subir une opération, mais je ne voulais point y consentir. J'essayai Votre Composé Végétal et je suis trop

heureuse de l'avoir fait, car il m'a redonné une santé parfaite, m'épargnant les souffrances d'une opération et les immenses frais qui en seraient résultés. Veuillez accepter mes remerciements reconnaissants et mes vœux les plus sincères.”

Mademoiselle Margaret Merkley, 275, 3ème rue, Milwaukee, Wis., écrit:

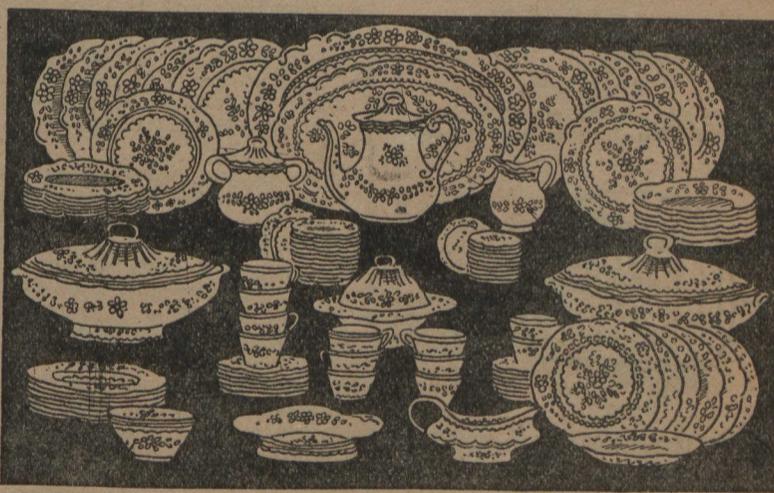
Chère Madame Pinkham—
“La perte de mes forces, une extrême nervosité, des douleurs sérieuses dans le corps, des crampes et une grande irritabilité me forcèrent à consulter un médecin. Le médecin après m'avoir examinée déclara que je souffrais de maladie des organes et d'ulcération et me conseilla une opération comme ma seule espérance. Je m'y objectai fortement et je décidai en dernier recours d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

“A ma grande surprise, l'ulcération fut soulagée, tous les symptômes alarmants disparurent et je suis de nouveau vigoureuse et pleine de santé; et je ne puis vous exprimer mes remerciements pour le bien qu'il m'a fait.”

Les maladies des organes féminins progressent continuellement parmi les femmes—et avant de se soumettre à une opération chaque femme devrait essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et écrire à Madame Pinkham, à Lynn, Mass., pour lui demander conseil.

Depuis trente ans, Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a guéri les maladies féminines les plus graves, tous les troubles des organes féminins inflammation, ulcération, affaïssement et déplacement, irrégularités, indigestion et prostration nerveuse. Toute femme qui pourrait lire les nombreuses lettres reconnaissantes conservées au bureau de Madame Pinkham serait convaincue de l'efficacité de ses conseils et du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Demandez conseil à Mme Pinkham—Une femme comprend mieux les maladies des femmes.



GRATIS Magnifique service à diner et à thé de 97 morceaux

UNE RECOMPENSE DE \$1,000 sera payée à quiconque pourra prouver que nous ne sommes pas sincères. Ceci est une proposition honnête, la chance de toute une vie. Nous distribuons, gratuitement, 1,000 Services à Dîner et à Thé de 97 morceaux chacun, magnifiquement décorés en bleu, en vert, en brun et en rose, d'après les dessins les plus nouveaux, et de grandeur régulière pour l'usage de la famille, pour faire connaître rapidement les Fameuses Pilules Végétales du Dr. Maturin, le remède par excellence contre la Constipation, l'Indigestion, l'Impureté du Sang, le Rhumatisme, la maladie de Rognons, pour stimuler l'Appétit, régler les Intestins, et embellir le teint. Nous vous ferons présent d'un Service de 97 morceaux, complet, exactement tel que nous disons, ou nous perdrons notre argent. Profitez de cette occasion si vous désirez obtenir un Service de vaisselle tout-à-fait Gratuitement.

TOUT CE QUE NOUS VOUS DEMANDONS EST DE VENDRE 10 BOITES, A 25cts. CHACUNE.

des Fameuses Pilules Végétales du Dr. Maturin, conformément à notre plan. Chaque personne achetant une boîte de Pilules de vous, a droit à un beau présent de notre part. Vous pouvez les vendre rapidement. Ne manquez pas cette Grande Occasion. Ecrivez-nous aujourd'hui et convenez de vendre les 10 boîtes et de nous retourner l'argent \$2.50. Nous vous confions les Pilules jusqu'à ce qu'elles soient vendues.

Nous sommes déterminés de faire connaître les Fameuses Pilules du Dr. Maturin quoiqu'il nous en coûte. Nous disons que nous donnerons ces beaux services de vaisselle et nous les donnerons. Nous faisons des arrangements pour payer les frais de transport jusqu'à votre Station la plus rapprochée. Ne manquez pas cette Grande Chance, écrivez-nous immédiatement. Rappelez-vous que notre vaisselle est magnifiquement décorée, emballée et expédiée, exempte de tous frais. Adressez: The Dr. MATHURIN MEDICINE CO., Dish Dept. 20, Toronto, Ont.

Tel. Est **GIRARDOT** Restaurateur Français
 2224 **DINER ET SOUPER 35c**
 ESCARBOITS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES
 1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

LE PACIFIQUE CANADIEN
 Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR
 BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
 SPRINGFIELD, HARTFORD, - *7.45 p.m.
 TORONTO, CHICAGO, *9.30 a.m., *10.00 p.m.
 OTTAWA, *8.45 a.m., *9.40 a.m., *10.00 a.m.
 *10.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
 SHERBROOKE, *8.30 a.m., *4.30 p.m., *7.25 p.m.
 HALIFAX, ST. JOHN, N.B., - *7.25 p.m.
 ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
 WINNIPEG, CALGARY, *9.40 a.m., *9.40 p.m.
 VANCOUVER, *9.40 p.m.
 DE LA GARE VIGER
 QUEBEC, *8.55 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
 TROIS-RIVIERES, *8.55 a.m., *2.00 p.m., *15.15 p.m., *11.30 p.m.
 OTTAWA, *8.20 a.m., *5.45 p.m.
 JOLIETTE, *8.00 a.m., *8.55 a.m., *5.00 p.m.
 ST-GABRIEL, *8.55 a.m., *5.00 p.m.
 ST-GATHE, *8.45 a.m., *9.15 a.m., *4.45 p.m., *10.15 p.m.
 NOMININGUE, *8.45 a.m., *9.15 a.m., *4.45 p.m.
 *Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches 1. mar., jeu. et sam. ‡ Dimanche seul. † Quotidien excepté le samedi. ‡ Samedi seul.
 A. E. LALANDE, agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129, rue Saint-Jacques voisin du Bureau de Poste, Montréal.
 Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM
MONTREAL—TORONTO
 Départ de Montréal, *9.00 a.m., *9.45 a.m., *8.00 p.m., *10.30 p.m. Arrive à Toronto: *4.20 p.m., *9.20 p.m., *6.10 a.m., *7.00 a.m.
 Élégant wagon salon café sur le train de 9.00 p.m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 a.m. et 10.30 p.m.

MONTREAL—OTTAWA
 Quitte Montréal, *8.00 a.m., *9.40 a.m., *4.10 p.m., *7.30 p.m.
 Arrive à Ottawa, *11.00 a.m., *12.40 p.m., *7.10 p.m., *10.30 p.m.
 Quitte Ottawa, *8.35 a.m., *3.30 p.m., *5.00 p.m., *10.30 p.m.
 Arrive à Montréal, *11.35 a.m., *6.30 p.m., *8.00 p.m., *10.15 p.m.
 Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8.00 a.m., de Montréal, et celui de 5.00 p.m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

FAMEUX PARC ALGONQUIN
 Parry Sound (Rose Pt.) Endroits sur la Baie Georgienne.
 Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a.m., tous les jours excepté le dimanche. Wagon Pullman-Buffet direct sur le train ci-dessus.

PORTLAND—OLD ORCHARD
 Quitte Montréal, *8.01 a.m., *8.15 p.m. Arrive à Portland, *5.45 p.m., *6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, *6.32 p.m., *7.35 a.m.
 Service de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.
 Élégant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.

LE CANADIEN NORD DE QUEBEC
 Tél. Bell EST 2141 Tél. des Marchands 904
 Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine
 Commencant le 20 mai 1906
 DEPART DES TRAINS COMME SUIT :—Semaine
9.00 A. M. Du à l'Assomption à 9.40 a.m., Joliette, 10.24 a.m., Grand'Mère, 1.00 p.m., Shawinigan Falls, 1.05 p.m., Québec, 7.40 p.m.
4.30 P. M. Pour l'Épiphanie, Joliette, Saint-Cuthbert, Shawinigan et Grand'Mère.
6.00 P. M. Pour l'Épiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste Julienne, New-Glasgow et St Jérôme.
9.15 A. M. DIMANCHE SEULEMENT. Pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.
 Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a.m., 11.40 a.m., 5.35 p.m., les jours de semaine, et 8.40 p.m. les dimanches.
GUY TOMBS,
 Agent Général des Passagers,
 EDIFICE DE LA BANQUE IMPERIALE, MONTREAL

Comment nous devons élever nos filles
 La question des domestiques

A l'époque actuelle, la question des domestiques est devenue d'une acuité telle, que l'on est en droit de se demander s'il ne surviendra pas quelque jour un bouleversement total de nos vieux usages qui forcera les privilégiés de ce monde à se passer de serviteurs et à faire leur ouvrage eux-mêmes.

Le point à discuter ici n'est pas celui qui a trait aux gens de maison, en général, dans leurs rapports avec leurs maîtres; nous ne parlerons que du jeune ménage aux prises avec sa première servante.

Il est bien entendu que nous laissons de côté le grand monde et même la riche bourgeoisie; quels conseils pourrions-nous donner à ces petites épouses de fraîche date qui débutent avec \$10,000 de rente et dont l'existence est réglée, dès le premier jour, sur un pied de luxe à faire vivre dix ménages modestes?

Nous étudierons le problème dans des classes moins fortunées, et nous essaierons de guider efficacement les jeunes femmes dans leurs nouvelles attributions.

L'immense phalange qui entre chaque année dans la confrérie du mariage se compose de deux catégories principales, comprenant les expertes et les novices.

Les premières sont celles qui, pour une cause ou pour une autre, ont dû participer à la direction de l'intérieur au foyer paternel. Leur apprentissage va leur servir immédiatement; dès qu'elles sont en possession de leur titre d'épouse, on les voit administrer leur petit royaume avec une autorité et une maîtrise dignes d'éloges.

Les secondes n'ont pas pu ou n'ont pas voulu mettre la main à la pâte lorsqu'elles étaient jeunes filles; elles considèrent comme indigne d'elles de jeter un regard dans la cuisine, de tenir un balai ou de savonner une paire de bas, et, par cette préciosité coupable, elles se sont mises dans un état d'infériorité incontestable vis-à-vis de leur bonne à qui elles ne savent pas donner d'ordres justes, car il y a une différence entre donner des ordres à tort et à travers, sans se préoccuper si on peut les exécuter, et donner des ordres justes.

Malheureusement, ce produit défectueux d'une éducation mal comprise est plus important qu'on ne croit. Il existe une foule de petites demoiselles ayant une dot minime, moyenne ou rondelette, quelquefois pas de dot du tout, qui passent leur jeunesse, c'est-à-dire les années comprises entre la seizième année et le mariage, à se parer, s'admirer, combiner des toilettes, chercher des coiffures nouvelles, des parfums ou des eaux de toilette, et pour qui le côté matériel du train-train habituel est inconnu.

A qui la faute? Aux mères trop faibles qui n'ont pas voulu contrarier leur enfant et qui, à toutes les critiques, ont répondu: "Bah! elle n'a pas besoin de se donner du mal, la pauvre petite! Il sera toujours temps quand elle sera dans son ménage!"

Ce raisonnement peu judicieux est celui de presque toutes les mamans, et il est accepté avec joie par leurs filles, parce qu'il les libère d'une foule de petites corvées sans attrait. Mais attendons la fin, comme dit le fabuliste.

Ces charmantes princesses se marient. Elles croient qu'une bonne va supprimer tous les désagréments qui découlent de l'entretien du ménage. Erreur! Les ennuis commencent, et il n'est pas rare de voir une jeune épouse changer de servante tous les mois pendant la première année. Sur quels monstres la pauvre petite femme est-elle donc tombée?

Ecoutez-la raconter ses griefs: sa première domestique était menteuse et mal-propre; la seconde, lente et gourmande; la troisième n'avait pas de conduite; la quatrième la volait; la cinquième... la cinquième avait d'autres défauts non moins horribles, et ainsi de suite jusqu'à la dernière.

Ces filles étaient-elles vraiment si perverses? Avec un peu plus d'expérience et surtout d'indulgence, la nouvelle maîtresse de maison aurait pu atténuer certains défauts et améliorer certains caractères. La première bonne mentait parce que Madame ne tolérait aucune défaillance, aucune infraction dans le service, et dame! pour éviter une réprimande injuste, une humiliation imméritée, l'inférieure altérait la vérité.

La seconde n'était peut-être si gourmande que parce que Madame supprimait le dessert à la cuisine et qu'elle enfermait toutes les friandises sous clé.

La troisième aimait les hommages et les compliments du garçon boucher? Que Madame fasse son examen de conscience; pendant qu'elle goûtait délicieusement sa lune de miel avec Monsieur, a-t-elle songé que

son bonheur constituait un supplice de Tantale pour la pauvre créature exilée loin des siens et sevrée de toute tendresse?

Les ordres impérieux et hautains d'une maîtresse sont-ils un baume suffisant pour le cœur endolori d'une misérable servante? Qui la guidait, la malheureuse? Qui la conseillait? Qui donc a essayé de lui démontrer qu'elle suivait une mauvaise voie et qu'il y a d'autres chemins que celui de la débauche?

Est-ce à dire que tous les torts sont du côté de la jeune femme? Certes non, mais l'exemple doit venir d'en haut, et si l'une des deux a le devoir de moraliser l'autre, c'est assurément celle qui a joui des bienfaits de l'éducation et non l'humble mercenaire que personne n'a pris soin de cultiver, qui a poussé comme un fruit sauvage avec ses amertumes et son acreté et dont les instincts mauvais ont été plus encouragés que combattus.

Ce n'est un secret pour personne que certaines maisons sont un foyer de corruption pour les domestiques: Madame est coquette, dépensière, frivole et désordonnée; Monsieur est grossier, brutal et cynique. Que devient une fille timide et ignorante dans un pareil milieu? Elle fait promptement son apprentissage, Dieu sait comment!

Mères, apprenez à vos filles à être douces, indulgentes et bienveillantes envers leur servante. Oui, je sais, vous allez répondre que les domestiques ne valent pas cher et qu'ils ne méritent pas tant d'aménité: ne raisonnez pas aussi séchement; si les maîtres, qui sont supérieurs intellectuellement et moralement, ne commencent pas à user de bons procédés, le conflit ira toujours en s'aggravant et les deux partis finiront par ne plus s'entendre du tout. L'un et l'autre en souffriront, car ils ont besoin de leur aide mutuelle.

Que les jeunes femmes ne perdent pas de vue que ce ne sont pas leurs mérites personnels, mais bien le hasard qui les a fait naître en haut de l'échelle sociale et leurs domestiques en bas. Qu'elles considèrent que toute créature humaine a droit aux égards, à la politesse et à la bonté de ceux qui lui donnent des ordres.

La race des domestiques est inférieure, au dire de bien des gens, c'est possible, mais que chaque maître descende au fond de sa conscience, il y trouvera plus de duré, de sécheresse, de rancune, de haine que de sincère pitié, de douceur et de patience.

Et puis, qu'une jeune mariée encore tout à l'échancement de sa nouvelle condition compare quel serait son état d'âme si les rôles se renversaient subitement, et s'il lui fallait vivre en servage comme celle qu'elle considère ingénument d'une essence si inférieure à sa propre petite personne.
 UNE MAMAN.

De "La femme chez elle".

Entretien familial sur l'alimentation hygiénique de l'enfance

Bien que le lait soit proclamé l'aliment par excellence des enfants du premier âge, on rencontre assez souvent des bébés, même parmi ceux qui sont élevés au sein, qui digèrent mal, vomissent et souffrent de diarrhée verte. On essaye d'enrayer ces troubles digestifs en supprimant le lait et en mettant les petits malades au régime de l'eau pure (diète hydrique). Quand vomissements et diarrhée ont disparu, on revient, par étapes, à l'alimentation lactée. Mais il arrive parfois, que, même à très faibles doses, le lait repris amène à nouveau l'infection des voies digestives et alors il faut revenir à l'eau. Si les accidents se prolongent ou reparissent, on est forcé, sous peine de laisser les enfants mourir d'inanition, de recourir à certaines substances nutritives complémentaires.

LA VRAIE SOURCE DE VIE

C'est l'Eau Minérale St Léon au Canada, voire même jusque dans les Etats-Unis, où elle est en grande demande, car sa renommée a passé la ligne 45 et les Canadiens des Etats-Unis, comme les Américains, la boivent à grands verres, parce qu'après l'avoir employée, ils ont constaté son effet bienfaisant sur tout le système humain. Partout, maintenant, on la boit à grands verres, ce qui démontre sa supériorité sur bien d'autres eaux minérales. Au bureau central, on ne suffit pas à remplir les commandes venant de partout.
 Voyez l'annonce dans une autre colonne.

Calmez ces douleurs
 Une seule application de **NERVOL** sera suffisante pour guérir
 Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sciaticque, etc.
 En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c
John T. LYONS
 8 Bleury, Montréal

L'ivrognerie est une Maladie
 La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un ivrogne invétéré est une maladie périodique.
 La nature a voulu qu'à toute maladie il y eût un remède.
LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU
 employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rebelles d'alcoolisme. Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.
 L'estomac le digère facilement, et par suite, les mauxaises et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissamment stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.
 Prix: \$1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour \$2.50. Expédié franco sur réception du prix.
La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE
 87, rue St-Christophe, MONTREAL. LTEE

Si
 vous avez quelque chose à faire teindre ou à faire nettoyer...
 N'oubliez pas de l'envoyer à
A. F. DECHAUX
 No 62, rue Ste-Catherine E
 Spécialité de teintures de soieries et Rideaux. Nettoyage à sec perfectionné.

Votre Buste
 Développé de 2 pouces dans un mois avec le **BUSTINOL**
 du Dr. SIMON de Paris, (France)
 \$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix \$1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de 10 Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresses: Cie Méd. Dr Simon, Dépt. 50, boîte postale, 713 Montréal, ou à W. Brunet et Cie, Québec.

Poils Follets Cheveux et Barbe Superflus
 QUELQUE TOUFFUS QU'ILS SOIENT enlevés instantanément sans douleurs et sans en dommager en aucune façon la peau la plus délicate.
\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas.
 C'est par un accident que le Dr Simon, de Paris, a découvert ce miraculeux produit auquel il a donné le nom de **RAZORINE** parce qu'il est appelé à faire disparaître l'usage du Razoïr, et nous ne craignons pas de la faire essayer. Envoyez-nous 10c pour un paquet assez gros pour vous convaincre un paquet assez fin pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la **RAZORINE** du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon et est expédié franco dans tous les pays du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, ou adressez **COOPER & CIE, Dépt. 50, Montréal** ou à **M. BRUNET & CIE, Québec**, aux Etats-Unis: **GEO. MORTIMER & CIE, 247, Ave Atlantic, Boston, Mass.**

LE POIGNARD MALAIS

I

—Vous êtes bien pressé, monsieur Gambard. Asseyez-vous encore quelques instants.

—C'est qu'il va être dix heures, monsieur Moutier.

—Eh bien! le marché ne finit qu'à midi. Vous avec le temps d'y arriver.

—Oui, monsieur Moutier; mais j'ai donné rendez-vous à ma femme devant le marchand d'étoffes et de coupons.

—Oh bien! alors, si elle est là, à marchander de la toile ou du drap, elle ne s'impatientera pas. J'aurais bien voulu que vous ne quittiez pas d'ici sans voir mon fils.

—C'est vrai qu'il est revenu de Paris, votre garçon. Vous êtes content? Il a bien terminé ses études de doctorat?

—Oui, le voilà docteur en droit. Sa mère est contente. Moi, c'est autre chose. Je le trouve un peu trop Parisien, ce petit garçon-là. Il était là-bas à faire son droit, avec des artistes. Il a maintenant toutes sortes de conversations qui ne me vont pas. Il vous sert des raisonnements sur l'honnêteté, sur la propriété, sur la justice...

Hier, à table, ce n'aurait pas été mon gamin qui disait ça, que j'aurais pris la porte. Lui, je me suis retenu simplement de lui envoyer une paire de gifles. Et puis, je ne sais pas s'il a gardé quelque liaison à Paris. Mais il me dépense trop d'argent. Je lui en donne constamment, et il est tout le temps après sa mère pour en avoir... Il se couche très tard, et c'est toute une histoire, le matin, pour que monsieur consente à se lever. Ah! non, non! ce n'est pas des manières. S'il veut réussir au barreau, il faudra qu'il prenne un autre chemin.

—Je croyais que vous vouliez en faire un magistrat!

—Il dit que non pour le moment. Nous attendons que ça lui plaise.

—Vous savez que le fils Mégnin est revenu ici comme juge d'instruction.

—Je le sais. C'est un camarade à mon fils. Lui, il paraît que c'est un garçon si sérieux!

—Le fils Mégnin? Il ferait condamner son père. Ce n'est pas avec lui qu'on étoufferait un scandale, comme celui du collègue, l'an dernier... Oh! diable! monsieur Moutier, dix heures un quart! Il faut que je m'en aille, mon bon... Tiens! vous avez là une jolie panoplie!

—Pas mal. Mais celle que j'ai en bas, dans mon antichambre, est plus intéressante. Je vais descendre avec vous pour vous la montrer. Et je vous montrerai mon poignard malais, que j'ai depuis deux jours. Figurez-vous qu'il a passé ici — voyons, c'était avant-hier — une espèce de marin de je ne sais quel pays, qui avait avec lui toutes sortes de curiosités des pays exotiques. Je lui ai acheté une arme qui s'appelait poignard malais. Est-ce un vrai poignard malais? je n'en sais rien; en tout cas, c'est un outil curieux. J'avais déjà vu ça dans un livre; mais je ne sais pas que ça existait vraiment. Quand le poignard est dans la plaie, on presse un ressort. Alors la lame se sépare en plusieurs parties. Et, quand on retire l'arme, ça fait une horrible blessure en forme de croix... Attention aux dernières marches, l'antichambre est tellement sombre. Mais la panoplie est près de la fenêtre... Tiens!

—Qu'est-ce qu'il y a?

—Eh bien! elle est forte, celle-là!

—Qu'est-ce que c'est?

—Mon poignard malais qui n'y est plus!

—Qui est-ce qui a pu l'ôter de là? Oh! il va falloir éclaircir ça!

—Regardez s'il n'est pas par terre, monsieur Moutier. Les clous qui le tenaient sont peut-être tombés?

—Non; les clous tiennent bon, et il n'y a rien par terre. Oh! oh! Je vais éclaircir ça!

—Je vous laisse, monsieur Moutier.

—A tantôt, monsieur Gambard... Justine... Justine!... Tiens, c'est vous Clémence? Où est donc Justine?

—Justine n'est pas là, monsieur. Elle est au fond du jardin, avec madame. Moi, j'arrive du marché!

—Mais qu'est-ce que vous avez, Clémence? Vous paraissez toute bouleversée!

—Il y a de quoi, monsieur! Il est arrivé un malheur affreux. La vieille dame du château que monsieur connaît...

—Eh bien?

—Elle a été assassinée dans son parc, hier soir, vers neuf heures. Son jardinier a entendu un cri. Et quand, il est arrivé, la tuée, mais ça doit être un bandit effrayant... Figurez-vous, monsieur, qu'elle avait là, sur la poitrine, une plaie qui forçait la croix... Qu'est-ce que monsieur a?

—Rien. C'est la mort de cette dame... Ça m'a fait un coup... Est-ce que madame sait?

—Pas encore, monsieur.

—Ne lui dites rien. Ça l'émotionnerait.

—Et puis madame est déjà ennuyée... Je ne sais pas si je fais bien de le dire à monsieur. M. Lucien...

—Eh bien! quoi! M. Lucien?

—Il n'est pas rentré coucher cette nuit. Mais qu'est-ce que monsieur a donc?

—Je ne sais pas... J'ai mal au cœur. Depuis ce matin... depuis hier... je suis comme ça.

—Monsieur fera bien de monter dans sa chambre.

—Oui, je vais y aller.

—Je vais vous aider à monter l'escalier.

—Non, non. Laissez donc.

—Si, si. Monsieur ne tient pas debout. Voilà... Là... Voilà... Que monsieur s'assoie bien sur son grand fauteuil... Monsieur se sent mieux?

—Oui, oui.

—Je suis sûre que c'est de Pennui qu'a monsieur, rapport à M. Lucien qui découvre.

—Mais non, c'est absurde. J'ai mal depuis hier.

—Je vais prévenir madame.

—Non, non, laissez-la!

II

—Voilà madame, justement. Madame, c'est monsieur qui n'est pas bien!

—Mais non, je n'ai rien! Qu'est-ce qu'elle raconte?... Allez... Allez à votre cuisine.

—Madame, j'ai dit à monsieur de M. Lucien...

—Qui est-ce qui vous avait priée de dire ça? Allez... Et mêlez-vous de ce qui vous regarde... Allez!... Elle est insupportable. Elle t'a dit de Lucien?

—Oui... Et c'est ça qui m'ennuie un peu. J'étais déjà mal à mon aise.

—Moi, ce n'est pas parce qu'il ne rentre pas que je suis ennuyée... Un garçon de son âge... Mais je t'avoue qu'il a des manières mystérieuses qui m'inquiètent... Si je te disais qu'il y a deux minutes, il est rentré avec précaution. J'étais dans l'antichambre. Je rangeais des choses dans le petit recoin qui est sous l'escalier. Il ne m'a pas vue, dans l'ombre. Mais je l'ai vu qui s'approchait de la panoplie et qui raccrochait quelque chose à un clou... Mais qu'est-ce que tu as encore, Edouard? Tu es blanc comme de la cire!

—Rien, rien... Mon malaise de tout à l'heure... Ça me reprend... Va-t'en... Je préfère que tu me laisses seul...

—Par exemple!... Je vais te laisser seul quand tu n'es pas bien!

—Ce n'est rien, je te dis. Je suis énév. Et de sentir qu'on s'occupe de moi, ça m'agace, ça me fait mal... Va-t'en, ma petite, je t'en prie...

—Oh! tu me fais de la peine, Edouard! Mais, qu'est-ce que vous voulez encore, Clémence?

—C'est quelqu'un qui demande après monsieur.

—Puisqu'on vous dit que monsieur n'est pas bien.

—C'est M. Mégnin, le juge...

—Dites que monsieur est souffrant... Je vais voir ce qu'il te veut.

—Non, non. Faites-le monter ici... Vous entendez, Clémence? Allez... Et toi, laisse-nous!

—Comme tu parles!...

—Pardonne-moi... Je t'en prie, laisse-nous. Il a peut-être quelque renseignement confidentiel à me demander... Ça pourrait le gêner de parler devant toi.

—Oh! je ne sais pas ce que tu as, Edouard... Tu me fais peur... Entrez, monsieur Mégnin. Je vous laisse avec mon mari... A tout à l'heure.

—Monsieur Mégnin, j'ai préféré, n'est-ce pas? qu'elle ne soit pas là...

—Vous avez déjà vu votre fils, monsieur Moutier?

—...Pas encore.

—Mais vous êtes au courant de l'assassinat du château?

—...Oui.

—Toute la ville le sait déjà. C'est extraordinaire comme tout se divulgue... Alors, votre fils ne vous a rien dit?...

—...Non.

—Il m'a été d'un grand secours dans cette affaire-là. Nous avions dîné ensemble, et nous étions au théâtre, quand on est venu me chercher... Mais qu'est-ce que vous avez? Vous n'êtes pas bien?... Vous me regardez d'un air effaré?...

—Je vous demande pardon... Je ne sais pas si j'ai bien entendu... Je suis comme étourdi... Les paroles dansent... Vous me dites bien que vous avez passé toute la soirée d'hier avec mon fils?

—Mais oui. Quand on est venu me chercher, il m'a accompagné au château. En voyant la blessure, il s'est écrié: "Voilà une blessure qui a été faite avec un poignard malais. Mon père a une arme pareille dans sa panoplie..." Il est alors venu chercher cette arme ici, avec beaucoup de précautions. Il ne voulait pas vous réveiller. Et, surtout, il craignait de vous émotonner en vous apprenant brus-

quement cette histoire sinistre. Il m'a donné le signalement du marin qui vous avait vendu ce singulier poignard, et qui devait en avoir sur lui d'autres semblables. Cet homme a été arrêté, tout à l'heure, à trois lieues d'ici. Il a fait des aveux complets; mais j'avais besoin de votre déposition... Voilà votre fils... Moutier, votre père est au courant... Il est un peu souffrant, votre papa!

—Non, ce n'est rien... C'est de l'énervement... Je vous demande pardon de pleurer comme ça. C'est de l'énervement.

—Mais, qu'est-ce que tu as, papa?

—Rien, que je te dis... Embrasse-moi, mon petit garçon.

TRISTAN BERNARD.

AVIS est donné au public qu'en vertu de l'Acte des Compagnies 1902, il a été délivré, sous le Seau du Secrétaire d'Etat du Canada, des Lettres Patentes en date du 12 octobre constituant en corporation Archibald de Lery Macdonald, gentilhomme, du village de Rigaud, dans la province de Québec; Henri Alexandre Abdon Brault, notaire; Jacques Brault, agent; Tancrede Mongenais, agent; Auguste Rinfret, avocat, tous de la ville de Montréal dans la province de Québec, pour les fins suivantes:

(a) Pour acheter et vendre des grains et des céréales de toutes espèces et pour manufacturer, vendre et acheter de la farine et des autres aliments manufacturés avec des grains et des céréales et bâtir, acheter, louer et opérer des moulins, des élévateurs, des bâtisses pour la production et mettre en entrepôts les grains et céréales et tous les produits qui peuvent en être manufacturés, pour acheter, vendre et commercer dans les produits des moulins et manufactures de grains et céréales en tout état.

(b) Faire le commerce de marchands de bois et de propriétaires de scieries, de moulins à pulpe et à pâte à papier et de moulins à papier et manufacturer, vendre, acheter et exploiter tous les produits de ces moulins.

(c) Etablir, posséder et exploiter des moulins pour carder la laine et autres produits semblables et finir les étoffes.

(d) Produire de l'électricité pour l'éclairage, le chauffage et la force motrice requis pour les fins de la Compagnie et construire et entretenir tous travaux, stations, engins et les machines et appareils nécessaires à la production et à la distribution de l'électricité avec le droit de vendre le surplus de l'électricité dont la Compagnie ne se servira pas pour son commerce ou en disposer en toute autre manière — pourvu que ce droit soit sujet à toutes les lois provinciales et à tous règlements municipaux adoptés sur ce sujet lorsque la Compagnie l'exercera en dehors de ses propriétés.

(e) Pour faire des demandes, acheter ou acquérir de quelque manière tout brevet d'invention ou invention, marques de commerce, droits d'auteur ou privilèges semblables relatifs aux affaires de la Compagnie et vendre et disposer de ces choses comme il sera jugé à propos.

(f) Etablir des agences pour toutes les lignes d'affaires de cette Compagnie et avoir des agences dans chacune de ces lignes.

(g) Se fusionner avec toute personne ou personnes ou compagnie exerçant une industrie de même nature, disposer de tout l'actif de cette compagnie sujet aux dispositions de l'Acte des Compagnies 1902; acheter et acquérir toute industrie de même nature et les payer en deniers, obligations ou actions acquittées de cette Compagnie.

(h) Acquérir par achat, loyer ou autrement détenir les propriétés mobilières et immobilières qui pourraient être jugées nécessaires pour les fins de l'industrie de la Compagnie et les exploiter, tels que fabriques, magasins, entrepôts et maisons de pension.

(i) Acheter pour la somme de \$50,000 ou moins, comme il sera convenu, la propriété suivante: un moulin à farine, à carder, à scier le bois, etc., étant le numéro 98 des plan et livre de renvoi officiels du cadastre du comté de Vaudreuil pour le village incorporé de Rigaud, avec ses dépendances, clientèle, chaldans, marques de commerce et tous ses accessoires et d'en payer le prix en tout ou en partie en obligations, débentures ou actions acquittées de cette Compagnie.

La Compagnie exercera son industrie par tout le Canada et ailleurs sous le nom de "La Compagnie des Moulins de Rigaud" à responsabilité limitée, avec un capital de cent cinquante mille piastres divisé en mille cinq cents actions de cent piastres chacune, et le bureau-chef de ladite Compagnie sera au village de Rigaud, dans la province de Québec.

Daté au bureau du Secrétaire d'Etat du Canada, ce 12e jour d'octobre 1906.

R. W. SCOTT,

A. L. RINFRET, Secrétaire d'Etat.

118 rue St Jacques.



Le Bœuf Salé de Clark

Du beau boeuf bien salé et dont on a enlevé les os et le gras superflu.

Cet aliment dans une maison assure à la ménagère un repas excellent et toujours prêt. Vous serez certainement satisfait du Boeuf Salé de Clark. Se vend en canistres de 1 et 2 livres chez les épiciers, etc.

WM. CLARK, Mfr.,
Montréal

Il y a beaucoup de confort dans un Cosy Corner

Avez-vous dans votre maison un coin inoccupé que vous aimeriez à garnir? Si oui, permettez-nous de lui fabriquer un Cosy-Corner. Peut-être qu'un de nos cosy-corners tout fait sera de la grandeur exacte. Ils sont faits sous formes d'angle avec dossiers. D'un côté, ils ont 4½ pieds et de l'autre 5 pieds. Ils ont à un bout un appui tête, qu'on peut élever ou abaisser à n'importe lequel angle. Les dossiers et les sièges ont des houppes biscuits, et sont rembourrés épais. On peut recouvrir les cosy-corners avec n'importe quelle étoffe—quelques gens préfèrent les recouvrir d'étoffes aux couleurs orientales qui donnent de très jolis effets. Les dossiers ont environ 18 pouces de haut et ont de larges tablettes qu'on peut faire servir comme d'ornements. Prix \$27, moins 10 p. c. aux lecteurs de l'Album Universel.

RENAUD, KING & PATTERSON
Coin des rues Guy et Ste Catherine.

Pour encadrement artistique et de fantaisie

... ALLEZ CHEZ ...

Morency & Frères
346 Ste-Catherine Est, près Berri

Aussi restauration de vieux tableaux et vieux cadres, une spécialité. Miroirs dans tous les styles, écrans, chevalets fait à ordre. Dessins fournis sur demande.

Un bienfait pour le beau sexe!



Poitrine parfaite avec les **POUDRES ORIENTALES** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
 Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix. Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, Montréal
 Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

HORAIRE AUTOMNE ET HIVER 1906-7

LES TRAINS LAISSENT
Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE
 Toutes les heures de 6.00 A. M. à 12.00 midi.
 Toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M.
 Toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LE DIMANCHE
 7.00, 7.45 A. M., toutes les 30 minutes de 1.00 P. M. à 6.00 P. M., et toutes les heures de 7.00 P. M. à 11.00 P. M.

LES TRAINS LAISSENT
Québec pour Ste-Anne de Beauport

LA SEMAINE
 7.30, 9.45 A. M., 1.45, 4.15, 5.15, 6.15 P. M.

LE DIMANCHE
 7.00, 7.45 A. M., 1.45, 5.45, 6.15 P. M.

Les trains laissent Québec pour St-Joachim

LA SEMAINE
 9.45 A. M. et 5.15 P. M. Beauport 1.45 P. M.

Un char électrique fait connexion à la Jct. Mastai pour le Sanitorium de Mastai, l'Asile de Beauport, etc., avec tous les trains. Taux 5 cts. aller et retour.

Les Amers Indigènes



Le plus économique en même temps que le plus efficace TONIQUE STOMACHIQUE et DIGESTIF.

LES AMERS INDIGENES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicamenteuse; une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.

LES AMERS INDIGENES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses par leurs vertus médicinales, toniques, stomachiques, digestives et carminatives.

Les Maux de Tête, Étourdissements, Nausées, Malaise Général, sont le plus souvent la suite de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, LES AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.

LES AMERS INDIGENES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en boîtes de 25 cts seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 demiar.

LABORATOIRES
S. LACHANCE, Limitée
 87, rue St-Christophe,
 MONTREAL

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B. P. 7 St Sauveur, Québec, Canada.



Choses d'Europe

(Suite)

En Allemagne

M. Henri de Nauzanne, de l'«ECHO de Paris», reproduit une lettre qu'il a reçue d'un Polonais illustre et où l'on remarque des passages comme ceux-ci, qui sont bien faits pour exciter l'admiration et enseigner ce que l'histoire ne cesse de répéter: qu'on ne tue pas un peuple par la persécution, ni une croyance, ni une race tant qu'elles vivent chez la femme et chez l'enfance:

« Sans être poussés par personne, des centaines d'enfants ont déclaré aux maîtres d'école qu'ils ne répondront pas un mot d'allemand pendant la leçon de religion, et ils s'obstinent, malgré les plus dures persécutions, à réclamer que la religion leur soit enseignée dans leur propre langue.

« Avec une persévérance admirable, les pauvres-petits se laissent battre jusqu'au sang, enfermer dans des cachots, et ne répondent pas un mot d'allemand.

« On les voit, sanglotants et pleurants, venir chez leur curé lui demander de prier pour que Dieu prenne pitié de leurs souffrances et ne permette pas qu'on leur enseigne ses lois dans une langue qu'ils ne comprennent pas.

« Les maîtres d'école et le gouvernement ne se possèdent pas de fureur, et on persécute les parents et les enfants d'une manière inouïe ».

En Russie

Nous avons toujours soutenu, malgré la dépêche de la presse associée, malgré les écrits de journalistes généralement bien renseignés, malgré même l'écrit si élaboré de M. LeRoy-Beaulieu, qu'on se trompait en comparant l'état présent de la Russie à celui de la France, avant et pendant la Révolution et la Révolution française de 1789 elle-même à ce qui se passe en Russie présentement.

Une longue entrevue parue dans «Le Matin» du 8 octobre, de M. de Witte lui-même au reporter de ce journal, nous donne raison sur toute la ligne. Nous regrettons de ne pouvoir en publier qu'un extrait qu'on lira avec, sans doute, un vif intérêt.

Il n'y a pas de «révolution»

« On a, je suis forcé de le dire, des idées bien erronées sur mon pays, et ceux qui parlent de révolution, dans le sens qu'on donne à ce mot à l'étranger, ignorent complètement ce qu'est la Russie. On ne peut pas démolir un pays qui a été construit par une histoire glorieuse de plus d'un millier d'années; on ne peut pas changer un régime auquel est fidèle l'énorme majorité de cette immense population; on peut tuer telle ou telle personnalité, on peut assassiner tel ou tel ministre ou homme politique, on peut incendier des immeubles, or peut voler des caisses, on peut faire continuer l'anarchie qui existe dans les esprits, dans les âmes et dans les actes, mais on ne peut pas, j'en suis absolument convaincu, fonder une révolution en Russie, on ne peut pas obtenir par les moyens révolutionnaires un autre régime. Ceux qui parlent de révolution sont des utopistes que je plains de tout mon coeur. Ce sont des utopistes qui oublient que l'empire et le régime monarchique se basent sur une armée d'un million d'hommes qui, quoi qu'on dise, restera toujours fidèle au tsar. Il peut y avoir ici et là, des cas de révolte, d'indiscipline, mais croyez-moi, très sincèrement, je suis absolument convaincu que l'armée, comme armée, restera toujours fidèle.

« Tout ce qu'on a raconté sur la cessation du paiement des impôts par une partie de la masse russe, sur des tendances républicaines de la population, sur l'infidélité de l'armée, sont des exagérations insensées de certains organes de la presse.

« Je conclus en vous répétant que le remède de la situation actuelle doit être donné par les modérés — la majorité écrasante du peuple russe — en s'unissant contre l'action révolutionnaire et réactionnaire du parti de la gauche comme du parti de la droite, et en pratiquant d'une façon sincère toutes les réformes indispensables, conformément au manifeste du 16 octobre, manifeste qui a donné au peuple russe le droit de prendre une grande part à la législation future et à l'oeuvre du budget du pays. J'espère que ces modérés comprendront, à un moment peu éloigné, que la tranquillité du pays dépend d'eux ».

Jules HEDEMAN.

N.

L'opinion, «reine du monde», est deux fois maîtresse des démocraties: au pouvoir, on en est l'esclave et, dans l'opposition, le valet.

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum.
- 2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante.
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Mlle Ethel St Louis, Mishicol, Wisconsin, avec monde entier, anglais et français. — Mlle Marie-Louise Houle, institutrice, Nicolet, Qué., échanges de tous genres. — Emilienne Mercier, 76 Côte d'Abraham Québec, vues et fantaisies. — Mlle Léonile de Lévis, 317 rue St Valier, Québec, réponse prompte et assurée. — Camille Beaulieu, 88½ rue St Valier, Québec. — Mlle Emma Dumais, Roberval, Qué., avec monde entier, réponse assurée. — Mme Hermel Dufour, Roberval, vues des pays étrangers préférées, fantaisies, réponse assurée. — Mlle Ida Filiatrault, 4173 Notre-Dame, St Henri, Montréal, Qué., avec monde entier, réponse prompte et assurée. — M. Léo Prévoist, La Patrie, comté Compton. — M. Joseph Marcoux, fils, Ste Marguerite, comté Dorchester, tous genres. — capitaine L. P. O. Picard, village Huron, Lorette, Qué. — Auguste Turmenne, 38 Perkins st., Salem, Mass., échanges divers avec monde entier.

— Mlle Marie-Louise Trudel, 176 Quesnel, Ste Cunégonde, Montréal, avec monde entier, tous genres, réponse prompte et assurée. — Mlle Aurore Hurteau, 169 Quesnel, Ste Cunégonde, Montréal. — D. Saint-Laurent et Louis Perry, 9 Erchles st., Bumford, Maine. — Donat K. Laflamme, Ste Marguerite, comté Dorchester, tous genres. — J. L. Gagné, St Justin, comté Maskinongé, Qué. — C. Eug. Gauthier, 290 rue St Joseph, Québec, avec monde entier, fantaisies. — Albert Hamel, 721 rue Sanguinet, Montréal, avec monde entier, tous genres. — Mlle Ida Kemneur, St Antoine, comté Verchères, Qué. — Mlle Alex, 21 rue Labelle, Montréal, avec pays étrangers, fantaisies préférées, réponse assurée. — Mlle Marianne Perron, 86 Montcalm, Mantréal. — Mlle B. Sicard, L'Artifice, Qué. — Mlle Antoinette Lespérance, rue Longueuil, Longueuil, Qué. — M. A. Renaud, 224 Prince-Edouard, Québec, vues. — Mlle R. Dionne, 36½ Latourelle, Québec, avec monde entier, réponse assurée. — J. Arthur Boucher, 43 St Joseph, Québec, vues seulement, timbre et signature côté vue. — Mlle Graziella Lamothe, Rivière Trois-Pistoles, comté Témiscouata, Qué. — M. Solange Martin, Trois-Pistoles, comté Témiscouata, tous genres, avec monde entier. — Mlle Hermine, Marieville, Qué. — Mlle Jeannette Des Bois, Granby, Qué. — Joseph Girard, cartes en cuir; Elmire Marleau, fantaisies; Rose Anna Lahaie, fantaisies; Johnny Rhaulfill, fantaisies, Lac au Sable Station, comté Portneuf, Qué. — Mlle Ernestine Rose, 1982 St Jacques St Henri, Montréal, correspondance française, vues enfantines, fantaisies. — Mlle Blanche Rose, 1980 St Jacques, St Henri, Montréal, vues enfantines, correspondance française et sténographie Duployé. — M. Camille Ross, Cacouna, Qué., échanges divers avec monde entier, réponse prompte et assurée, correspondance anglaise et française. — M. J. W. Bourassa, marchand, St Judes, Qué., vues artistiques avec monde entier. — Mlle Clarendia Brodeur, St Ours Lock, Qué., fantaisies. — Mlle Blanche Gérin, organiste, St Henri de Mascouche, Qué., fantaisies préférées. — Léon Pelletier, Mlle Jeannette Pelletier, Rivière-Ouelle, comté Kamouraska, avec monde entier. — Amanda Doury, Mittineague, Mass., Box 312, tous genres, avec monde entier. — Gilbert T. Leblanc, vues en couleurs tous genres, réponse assurée. — Mlle Rose Alba Houle, St Jean de Matha, comté Joliette. — Paul Dumouriez, 6 Visitation, Notre-Dame de Lévis, Qué. — Mlle Jeanne de Chantal, 73 rue Grant, Québec, fantaisies. — J. E. Laframboise, Buckingham, Qué., avec monde entier. — L. Ferni Eynard, boîte 45, Lakeville, Conn., avec jeunes filles instruites surtout. — Mlle Lilian Plummer, Lachine, Qué., avec monde entier, réponse immédiate. — Mlle F. Beaudoin, 644 de Montigny Est, Montréal, avec jeunes gens, fantaisies préférées. — Mlle Berthe Bélair, 1410 de Montigny Est, Montréal, fantaisies. — Mlle Estelle Caron, St Léon Spring, Qué., avec personnes instruites seulement, fantaisies, pays étrangers, vues. — Mlle Juliette Grenier, 280 rue Dalhousie, Ottawa. — Mlle M. Anne Tourigny, St Valère de Bulstrode, Qué., fantaisies morales et vues, réponse prompte et assurée.

"La Guêpe" DE LA NOUVELLE-ORLEANS

Tout ce qui a trait au développement et à la conservation de notre belle langue en Amérique, touche spécialement l'Album Universel, qui, pour sa modeste part, s'y efforce de son mieux.

Aussi, sommes-nous heureux de signaler, quand l'occasion s'en présente, ceux de nos confrères qui, sous ce rapport, font de saine et bonne besogne.

C'est pourquoi, nous' offrons aujourd'hui nos plus sincères compliments et meilleurs souhaits, à «La Guêpe» de la Nouvelle-Orléans, qui vient d'entrer brillamment dans sa cinquième année.

Bien dirigé et partiellement rédigé par son éditeur-proprétaire, M. J. G. Baroncelli, «La Guêpe» nous est sympathique à plus d'un titre.

Très français, ce journal hebdomadaire possède un cachet qui lui est propre, qui attire et qui captive, tant on sent qu'il est honnête, bien inspiré, et fait avec esprit et talent. Le choix varié de la matière de reproduction, la note franche des articles d'actualité, impartiaux et à point, plaisent beaucoup, et nous avons plaisir à en féliciter M. de Baroncelli.

«La Guêpe»! ça fleurit son Alphonse Karr à une lieue; ça a l'air méchant! Simple paradoxe de rédaction, croyez-nous. «La Guêpe» de la Nouvelle-Orléans nous rappelle les mélipones de ce continent, elle n'a apparemment pas de dard. Et, pourtant, qui sait? Elle doit en avoir un, pour aiguillonner, pour ramener dans le bon chemin, ceux qui font oeuvre mauvaise. Pour toutes ses qualités, nous la recommandons donc à l'attention de nos lecteurs.

Pendant les longues et froides soirées d'hiver qui approchent, nos gens auront peut-être plaisir à lire ce qui se passe là-bas, au sud, au pays du soleil, en cette Louisiane où battent tant de nobles coeurs français.

«La Guêpe» le leur dira, tout en resserrant les liens de la grande famille française, des bords du St Laurent à ceux du Mississipi.

La Compagnie de Cartes Postales "International"

enverra à l'avenir sur réception de \$2.50 un Album contenant au-delà de 40 variétés de Cartes Postales Illustrées (100 en tout). Cet assortiment de cartes sera d'un genre tout nouveau et nous garantissons satisfaction.

L'INTERNATIONALE

Compagnie de Cartes Postales Illustrées
 27, 29 et 31 Rue St-Jacques, Montréal

L'Ouest

TOUT le monde parle de L'OUEST maintenant, et cependant combien peu sont suffisamment renseignés sur cette merveilleuse partie de notre cher Canada? Voulez-vous vous instruire de ce qu'est L'OUEST? recevez

LE COURRIER DE L'OUEST

le seul journal français publié là-bas, organe de nos compatriotes de Saskatchewan et d'Alberta.

Abonnement: \$1.00 par an.

LE COURRIER DE L'OUEST

Edmonton, Alta
 Copie spécimen envoyée gratuitement

Catarrhe! Catarrhe!

Un traitement de deux semaines, envoyé gratis à tous ceux qui sont atteints de cette déplorable maladie. Nous l'envoyons gratis comme preuve que nous avons le meilleur remède connu pour cette affliction. Faites-le demander aujourd'hui en envoyant cinq timbres de 2c. pour frais de poste et d'emballage.

Adressez:
The Dr. Maturin Medicine Co.
 TORONTO, ONT.

LES RETRAITES OUVRIERES

(NOTES SOCIALES ECRITES POUR L'ALBUM UNIVERSEL)

Pour les jeunes filles

Non! décidément! C'est trop fort!
Nous nous taisons, nous avons tort!
On en prend vraiment trop à l'aise
Avec nous, depuis trop longtemps...
Allons! Debout! Tambours battants!
Faisons notre quatre-vingt-treize!
Dit-on m'accuser de chercher
A troubler le sein des familles,
Ma fois, tant pis! — Je viens prêcher
La croisade des jeunes filles!

Une croisade?... Oh! oh!... Pourquoi?...
Comment? Contre qui? Contre quoi?
Contre les legons de musique?
Contre ceux "qui ne dansent pas"?
Contre les mamans, les papas,
Ou bien contre la République?
Non! telles choses à nos yeux
Ne sont que de pures vétilles...
Les griefs sont plus sérieux
Que formulent les jeunes filles!

Oui! certes! Nous visons plus haut!
Apprenez-le: ce qu'il nous faut
— Je vous l'avouerai sans emphase —
C'est l'entière suppression
De cette affreuse expression,
De cette abominable phrase
Qu'on nous décoche à tous instants
Piquante comme un cent d'aiguilles,
Avec de grands airs importants:
"Ce n'est pas pour les jeunes filles!"

Oh! cette phrase! Oh! ces sept mots,
Source constante de nos maux,
De nos irritations folles!
Oh! cet axiome éternel
Qui tombe brusquement du ciel
Et coupe nos moindres paroles!
Ah! combien de fois il nous fit
Le terrible effet des torpilles
Ce terme à tout jamais maudit:
"Ce n'est pas pour les jeunes filles!"

Parait-il quelque livre à clé
Dont le public affriolé
Se nourrit et se passionne?
Voit-on au Théâtre-Français
Une pièce dont le succès
Chaque jour grandit et rayonne?
"Je lirais bien ce livre-là..."
"Cette pièce est des plus gentilles..."
— Tout beau, mademoiselle... Hola!
— "Ce n'est pas pour les jeunes filles!"

Oh! les gants à seize boutons!
S'enroulant comme des festons
Autour d'un beau bras qu'on admire!
Les manteaux de loutre, l'hiver!
Et les diamants au feu clair
Mettant à l'oreille un sourire!
Oh! lire les nouveaux romans
Et ne plus danser de quadrilles!
Quels plaisirs!... Quels rêves charmants!
— "Ce n'est pas pour les jeunes filles!"

Oh! pouvoir aller où l'on veut!
Sortir seule, même s'il pleut,
Sans gouvernante tyrannique!
Sa tenir au courant de tout,
Aller au spectacle... surtout
Ailleurs qu'à l'Opéra-Comique!
Connaître le Palais-Royal!
Voir des premières par flottilles...
Quel paradis!... quel idéal!
— "Ce n'est pas pour les jeunes filles!"

Non! c'est trop fort, en vérité!
J'ai le naturel entêté
Plus qu'aucune fille de France,
Aussi, par crainte de lenteurs,
Aux députés, aux sénateurs
J'irai dire avec assurance:
"Ecoutez-nous, messieurs!... Au lieu
De voter un tas de brouilleries,
Par grâce, occupez-vous un peu
De la question: Jeunes filles!"

A tous les auteurs je dirai:
"Il faut, messieurs, bon gré mal gré,
Eviter ces sujets corsés
Qui sont trop... ou bien pas assez...
Enfin, vous devez me comprendre!
Par des moyens simples et doux
Du théâtre ouvrez-nous les grilles...
Messieurs, messieurs, pensez à nous...
Travaillez pour les jeunes filles!"

Oui! voilà quel est mon projet!
Voilà l'intéressant sujet
Sur lequel je veux qu'on m'écoute...
Mais hélas! je le dis bien bas...
J'ai peur qu'on ne m'écoute pas
Et crains de faire fausse route.
Tant pis!... J'ai dit des vérités...
J'ai troublé le "sein des familles..."
Et flétri ces mots détestés:
"Ce n'est pas pour les jeunes filles!"

Jacques NORMAND.

Un nouveau parti politique vient de naître au sein des classes laborieuses. Les ouvriers pensent le moment opportun d'aller eux-mêmes au Parlement réclamer les réformes qu'on leur a si souvent promises.

De ce nombre, il en est une qui s'impose plus particulièrement à l'attention des législateurs, non seulement par l'intérêt qu'elle présente, mais aussi par l'importance des résultats qui en découleront.

Nous voulons parler de la création des retraites ouvrières.

Toute le monde est d'accord qu'il est juste et équitable de venir en aide aux vieux travailleurs condamnés par l'âge, la maladie ou les infirmités à l'inaction et à l'impuissance. Ce devoir semble incomber tout naturellement à la collectivité des citoyens.

Eh bien, cette conception rencontre beaucoup d'adversaires qui traitent ce projet admirable d'utopie généreuse. A l'appui de leur opposition, ils se complaisent à additionner et à exagérer sans doute les sommes devant former le capital destiné à assurer les arrérages des pensions. Et ils en concluent que les capitaux énormes nécessaires pour assurer une rente même modeste aux invalides et aux vieillards amèneraient la ruine.

Nous voulons bien croire que ces censeurs sont de la meilleure foi du monde, mais s'ils se rendaient un compte exact de la situation, ils reconnaîtraient qu'il y a quelque chose à faire et que ce n'est pas en repoussant tout ce qui présente des dif-

les institutions qui nous manquent avaient été créées, si, en un mot, au bout d'un certain nombre d'années de travail, les employés étaient assurés d'une existence paisible exempte de l'obligation d'aller frapper à la porte des institutions de bienfaisance, nous comprendrions qu'on critiquât l'intervention du gouvernement en pareille matière. Mais, malheureusement, il n'en est pas ainsi. Nous ne connaissons encore aucune corporation dans le pays, quelque puissante qu'elle soit, qui ait pris les mesures que comporte l'intérêt de leurs collaborateurs en ce sens.

Quelques compagnies de chemins de fer paient des pensions à leurs vieux employés de bureau, mais jamais un sou à celui qui pendant trente ou trente-cinq ans de bons services, aux usines ou sur les trains, a maintes fois risqué sa vie, épuisé ses forces, ruiné sa santé.

Il est donc de toute justice que le législateur supplée à l'insuffisance des moyens mis à la disposition de l'ouvrier pour assurer le sort de ses vieux jours, quelles que soient les difficultés qu'il faille surmonter pour aboutir à ce résultat.

D'ailleurs, ces difficultés sont plus apparentes que réelles. On peut aisément les supprimer en instituant, comme en quelques pays d'Europe, pour le service des retraites, des ressources mensuelles fournies, au fur et à mesure des besoins, par une contribution fixe des salariés et des employeurs et par une contribution variable du gouvernement.



Sainte-Cécile

fiicultés d'application que l'on calmera les justes appréhensions des intéressés en ce qui concerne leur avenir.

En somme de quoi s'agit-il? La situation des salariés est-elle si satisfaisante qu'on ne puisse désirer rien de mieux que ce qui existe? Peut-on les blâmer de chercher à améliorer leur sort? Et lorsque surtout des voies pacifiques et légales, ils font appel à la violence, n'y a-t-il pas lieu de se demander s'ils n'ont pas été poussés à ces extrémités par une indifférence coupable à leur égard? Or, ceux-là qui critiquent le plus le projet de retraites ouvrières sont peut-être ceux qui déplorent le plus les conflits entre employeurs et employés.

Croient-ils donc qu'en se confinant dans le "statu quo", en prétendant que tout est pour le mieux dans le meilleur état social, ils parviendront à faire cesser les grèves? Ce serait, à notre humble avis, commettre une lourde faute. Les travailleurs qui concourent pour une large part à la richesse publique ont droit à plus de bienveillance et plus de sollicitude.

Ah! si l'initiative privée avait pris les devants, si les employeurs avaient fait le nécessaire en faveur de leurs employés, si

Cameras Brownie

No. 1. Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10
No. 2. " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiés par
Express franc
de port sur ré-
ception du prix



Brochure des-
criptive sur de-
mande.

The D. H. Hogg Co.
660, Rue Craig Ouest, — Montréal

Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRERES MARISTES
32 ANS DE SUCCES



Cette solution est un excel-
lent fortifiant: elle est très
efficace pour combattre la
consommation. Ceux qui en
font usage pendant un certain
temps, en obtiennent des
effets excellents.

Employée pour combattre
les bronchites, elle donne tou-
jours de très bons résultats;
pour mieux dire, guérison
complète si on en fait usage à
temps et de la manière indi-
quée dans le prospectus.

A peu près toutes les mala-
dies de poitrine proviennent
du manque d'aliments phos-
phatés. La Solution de Bi-
phosphate de Chaux des Frè-
res Maristes, qui est très riche
en phosphate de chaux, a
pour effet de combattre ces
sortes de maladies.

Cette Solution est un ali-
ment précieux et nécessaire
aux enfants qu'une croissance
rapide épuise. Elle n'est pas
moins avantageuse aux per-
sonnes qui pendant l'été digè-
rent mal et n'ont pas d'appé-
tit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères
Maristes chez les principaux pharmaciens du Ca-
nada et des Etats-Unis. — Dépositaires Généraux,
HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.

FERDINAND MORETTI

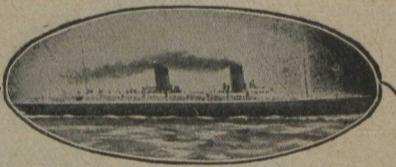
TAILLEUR
FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES
d'Europe, des étoffes les
plus nouvelles et de la
plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell
MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame
(2 portes de la Cote St-Lambert)



CIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

*LA TOURAINE... nov. 15
*LA SAVOIE... nov. 22
*LA PROVENCE... nov. 29
*LA LORRAINE... déc. 6
*LA TOURAINE... déc. 13
*LA BRETAGNE... déc. 20
*Paquebots à deux hélices.

Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Ca-
nada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

Si vous voulez

vous procurer ce
qu'il y a de plus



Nouveau et de plus Chic

EN FAIT DE

Merceries à des prix
modiques

ENEZ ME VOIR

M. BEAUPRE

282 rue Ste-Catherine Est,
MONTREAL.

A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

Heureusement que nous avons un contre-poids qui nous permettra de les tenir en échec pendant quelques années encore. Nos braves mères de famille canadiennes-françaises sont toujours là, et elles ne chôment pas, si l'on en juge par les statistiques de la natalité parmi les nôtres.

Le district de l'Assiniboine, situé entre la province de Manitoba et le district de l'Alberta, et au sud du district de la Saskatchewan, s'étend de l'est à l'ouest, sur une largeur de 450 milles; au nord de la frontière internationale jusqu'au 52e parallèle de latitude, une étendue de 205 milles. Il occupe une superficie de trente-quatre millions d'acres. Les convois du Pacifique entrent sur le territoire de l'Assiniboine à 202 milles à l'ouest de Winnipeg.

Le district comprend deux divisions bien tranchées: l'est et l'ouest. Chacune de ces divisions possède des traits caractéristiques. Le sol de l'est est spécialement adapté à la culture du blé et à la culture mixte, tandis que la partie ouest est propice à l'élevage.

La population de l'Assiniboine est d'environ 135,000 âmes, 92,000 dans l'est et 33,000 dans l'ouest.

L'aspect général du pays à l'est de l'Assiniboine est à peu près le même que celui de Manitoba — une prairie ondulante avec des bouquets d'arbres sur les bords des lacs, des rivières et des prés. Dans les

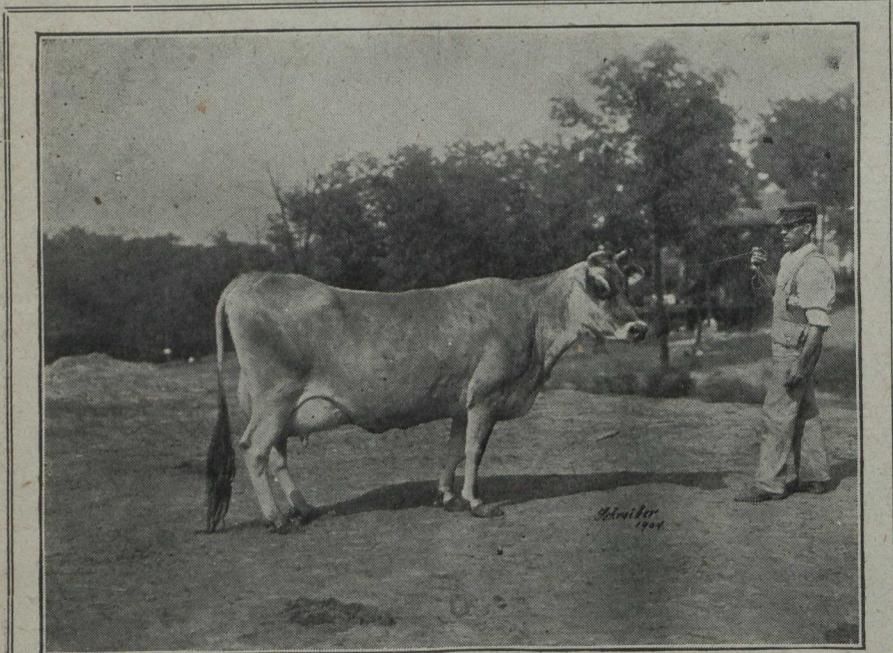
néraux de la police à cheval sont ici. La ville est reliée à qu'Appelle par un embranchement du Pacifique qui se continue jusqu'à Prince Albert. La population de Régina est d'environ 3,000 âmes.

Moose Jaw, avec une population de 2,200 est située à 42 milles à l'ouest de Régina, à la jonction du Pacifique et de la ligne du "Soo", qui est en communication directe avec Saint-Paul, Minneapolis et le Sault Ste Marie, où les trains se raccordent avec la voie principale du Pacifique.

Medicine Hat, sur l'embranchement sud de la Saskatchewan, est le point central de l'Assiniboine ouest. L'on y trouve du gaz naturel en abondance, des gisements d'argile et des carrières de pierre à chaux.

Dans l'est les centres suivants sont échelonnés le long de la ligne principale et des embranchements du Pacifique: Fleming, Moosemin, Wapella, Broadview, Grenfell, Summerberry, Wolseley, Sintalate, Indian Head, Balgonie, etc.

L'embranchement Pipestone du Pacifique a été prolongé en 1903 d'Arcola à Régina. Il passe tout près des Montagnes à l'Original et traverse le district bien connu d'Alaméda. Ce tronçon a ouvert à la colonisation une superbe étendue de terre à blé au sud de Régina et de Indian Head. Une autre ligne projetée, se reliant à la voie principale, avec un point initial à Moosomin, donnera accès à une région propice à l'industrie agricole mixte; elle est au nord des Montagnes à l'Original. Une fois terminée, cette ligne se raccordera à l'embranchement d'Arcola. Le prolonge-



Le retour du paturage

vallons, des herbes luxuriantes servant à la nourriture du bétail pendant l'hiver.

L'on peut se faire une idée de ces plaines si l'on considère qu'un sillon peut être tracé sans interruption sur une longueur de plusieurs milles. La récolte consiste surtout en blé et en avoine. Le rendement ordinaire du blé est de 20 à 30 minots à l'arpent. Le charbon se trouve en abondance au sud, dans le district drainé par la rivière Sourie. L'Assiniboine est en communication directe avec le Nord-Ouest et l'Est par la voie principale du Pacifique.

L'on peut invoquer plusieurs raisons pour affirmer sans crainte que ce district est destiné à devenir l'une des parties les plus productives du blé dans le monde entier, entre autres: 1o Le sol contient en abondance les éléments nutritifs du blé; 2o Le climat mûrit le grain rapidement; 3o Sa situation au nord est telle que les rayons du soleil pendant la pousse du blé lui arrivent plus nombreux que dans le midi; 4o La sécheresse du climat prévient la rouille; 5o Il n'y a pas d'insectes nuisibles; 6o Les mauvaises herbes y sont inconnues.

Dans ces conditions, le blé dur, qui se vend plus cher et est fort recherché par les minotiers, pousse admirablement. Au point de vue agricole, la saison d'été ne laisse rien à désirer. L'on n'y connaît ni les cyclones ni les orages violents. L'eau est facile à trouver à une profondeur raisonnable dans tout le district.

Régina, capitale et principale ville de l'Assiniboine, est le lieu de résidence du lieutenant-gouverneur. Les quartiers gé-

ment du Canadian Northern, dans le sud de l'Assiniboine, donnera de nouveaux moyens de communication.

Les avantages offerts par la construction des chemins de fer seront surtout appréciés par les colons des districts peuplés avant l'arrivée de la "voiture de feu". Ces voies ferrées traversent les régions ouvertes à la colonisation durant les deux dernières années, et assurent la prospérité de ceux qui ont pu obtenir des "homesteads" ou acheter des terres dans ces sections.

De nombreuses rivières et leurs tributaires sillonnent toute la partie est de l'Assiniboine. Le bras sud de la Saskatchewan court directement vers l'est, sur un parcours d'environ deux cents milles, et tourne ensuite vers le nord, presque à angle droit, sortant du district vers le centre de sa frontière septentrionale. Dans le nord, se trouvent la Qu'Appelle, l'Assiniboine et plusieurs autres rivières, toutes alimentées par des petits ruisseaux et des criques; dans le sud, la rivière Sourie, le Pipestone Creek, le Long Creek et d'autres ruisseaux moins volumineux mais en grand nombre.

UN CANADIEN

(A suivre)

IL EST PRÉFÈRE

La préférence accordée par les médecins au célèbre spécifique français le BAUME RHUMAL, est due à son action rapide et énergique dans les cas de rhumes, toux, grippe, bronchites graves. Le soulagement est immédiat, la guérison certaine.

LES SAISONS PASSENT,
MAIS LA CÉLÈBRE

Eau Minérale de St-Léon

RESTE TOUJOURS LA MEME

En toute saison de l'année, le vrai remède liquide de la famille, qui se boit toujours à plein verre, CHAUD, FROID ou GAZEUX. Que de santés protégées durant les chaleurs de l'été! Combien fortifiante elle sera, durant les froides saisons qui approchent, si l'on conserve ou reprend la bonne habitude d'en avoir toujours à la maison, et la boire à plein verre avant ou après les repas, et même avant de se mettre au lit. Elle aide à la digestion, repose les nerfs, chasse la constipation, maladie si commune en automne et en hiver, après les chaleurs de l'été. Prenez l'habitude de toujours l'avoir à la main, à la campagne comme en ville.



LA ST. LEON WATER COMPANY,

No 12, Rue Craig Est,
PRES COTE ST-LAMBERT

PLUS DE RHUMATISME AVEC LE MASSEUR SANTE SNYDER

Pourquoi souffrir! lorsqu'il est facile de se guérir?



Ce vibreur guérira toutes les douleurs rhumatismales, les névralgies, les congestions et inflammations et toute douleurs aux jambes et aux reins, comme le lumbago, les maux de tête violents etc.
Il guérit aussi l'impuissance causée par les excès et la déchéance du système nerveux. La constipation habituelle par le massage des intestins.

Achetez le Masseur Santé Snyder
Il redonne la jeunesse et la force.

Prix au détail, \$3.00 C. O. D. Un es-compte libéral sera accordé au commerce.

9,000 à 15,000 vibrations à la minute

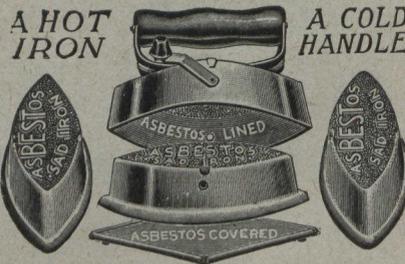
DEMANDEZ NOS LIVRETS, ils vous diront le comment et le pourquoi

DEPOT-GENERAL
55 rue St-François-Xavier
MONTREAL, Qué.

SIMEON MONDOU, GERANT
Boîte P. 756
Heures de Bureau; 10 heures A.M. à 4 heures P.M.

ARTICLES DE MENAGE

Fers à Repasser "Asbestos"



Prix le set, \$2.00.

Table à repasser, pliante, couverte en toile. Prix, \$1.25.

Aussi Machines à laver, Tordeurs, Seaux, Cuvettes, Eponges, Chamois, Etc., au plus bas prix.

La correspondance est toujours reçue avec plaisir.

L. J. A. SURVEYER, 52 BOULEVARD ST-LAURENT
2EME PORTE RUE CRAIG



Lilia Lusignan, 3 ans

Cher Monsieur:—

Je n'hésite pas à recommander le Sirop d'Anis Gauvin. Pour moi il n'y a pas de remède plus précieux pour une mère de famille qui a des enfants au berceau. J'ai employé pendant longtemps votre Sirop d'Anis pour ma petite Lilia qui a maintenant 3 ans, et toujours j'ai obtenu les meilleurs résultats.

Veillez me croire, votre toute dévouée,
6 rue Lévis, Southbridge, Mass. Madame R. LUSIGNAN

Le SIROP D'ANIS GAUVIN se vend partout
Prix 35 cents. Méfiez-vous des imitations

LES CORSETS D. & A.

conservent leurs formes et unissent
le confortable à la Mode



Payez tout ce que vous oserez payer même pour un corset fait à ordre, et vous n'aurez rien de plus que si avec une simple partie de ce déboursé vous eussiez acheté un corset "D. & A." Quelles que soient l'exigence et la recherche que vous apportiez dans le choix de vos corsets. — Le corset "D. & A." vous donnera: bien-être et satisfaction en respectant votre bourse. — **POURQUOI?**—Vous en connaîtrez le "pourquoi" après avoir examiné le corset. — Comment?—en constatant que ce corset est fait pour **VOUS**. Votre marchand vous le vendra, si non, nous vous informerons où vous pourrez vous le procurer.

D. & A. 215, Prix: \$1.00

Autres qualités, \$1. à \$3.50



Vin Biquina

Vin Généreux
de BOURGOGNE
au Quinquina et au
PHOSPHATE DE CHAUX



— TIENS CHÉRI, C'EST L'ORDONNANCE DU MEDECIN —

Vous tous, victimes du surmenage résultant de l'assiduité aux affaires et aux études; vous qui êtes neurasthéniques, qui souffrez de nervosité, de prostration nerveuse, de faiblesse générale, d'insomnie, d'étourdissements, et qui êtes la proie de ces misères physiques qui troublent si profondément l'existence, n'hésitez pas à employer le meilleur des médicaments toniques, le VIN BIQUINA. En vente chez tous les pharmaciens et épiciers, aussi dans les hôtels et restaurants de première classe. Demandez-le.



LE "MONTREAL"

Excursions d'Automne AU Saguenay

LA COMPAGNIE
RICHELIEU
ET ONTARIO

vend des billets
d'aller et retour au
SAGUENAY
y compris les repas
et la cabine, au
prix de \$18.00.

Les vapeurs sont
chauffés à la vapeur
et éclairés à l'élec-
tricité. Beaux pa-
noramas tout le long
de la route.

BUREAU DES BILLETS DE LA VILLE,
128, RUE SAINT - JACQUES,
EN FACE DU BUREAU DE POSTE.

STADIUM

PROCLAMATION SPECIALE

Patinage à Roulettes

A la requête générale de nos membres et habitués, les patins sont maintenant loués au prix de 15c, pour les après-midis lorsqu'il n'y a pas de fanfare, et 25c, pour les soirées.

SEANCE DE PATINAGE

Tous les après-midis de 1.30 à 5.00

Toutes les soirées de 7.30 à 10,00

Fanfare de service tous les soirs, (les dimanches compris), Aussi les samedis et dimanches après-midis.

Instructeurs gratuits en tous temps pour les commençants, qui cependant sont conseillés de venir aux après-midis ordinaires alors qu'ils peuvent recevoir encore plus d'attention. — Pour ceux qui ne sont pas membres, admission, 10c.

Attractions Nouvelles chaque Semaine

ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

The Montreal Photo- Engraving Co'y

Ce titre acheté de L'honorable T. Berthiaume, est la propriété de " L'Album Universel," 51, Rue Sainte-Catherine Ouest

ERNEST MACKAY, Propriétaire

CET atelier est installé dans le même local que l'Album Universel, au No 51, rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la rue Saint-Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "DAY", grain, etc.

Spécialité: Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir ou téléphonez, Bell Est 2145, et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

51, Rue Sainte-Catherine Ouest,
COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN

Montréal

Succursale à Québec : LEGER BROUSSEAU, 13, Rue Buade, Québec